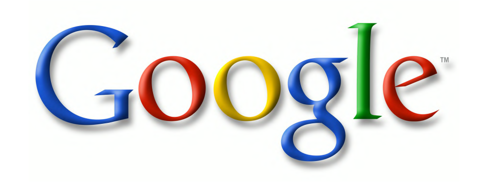



A 464725 DUPL


SE TAIRE ET FAIRE

TRADITIONS

AMÉRICAINES

DU MÊME AUTEUR

La Vierge des Lis. . . . . Un vol.

Petite-fille de Roi . . . . Un vol.

Légendes américaines. . . . . Un vol.

Légendes d'une Ame triste. . . . . Un vol.

Pensées chrétiennes, philosophiques et politiques. . . . . Un vol. in-8°.

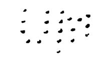
PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7.

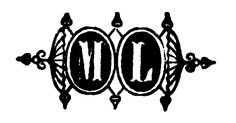
TRADITIONS

AMÉRICAINES

PAR

D. JOSÉ GÜELL Y RENTÉ





PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES

RUE VIVIENNE, 2 BIS

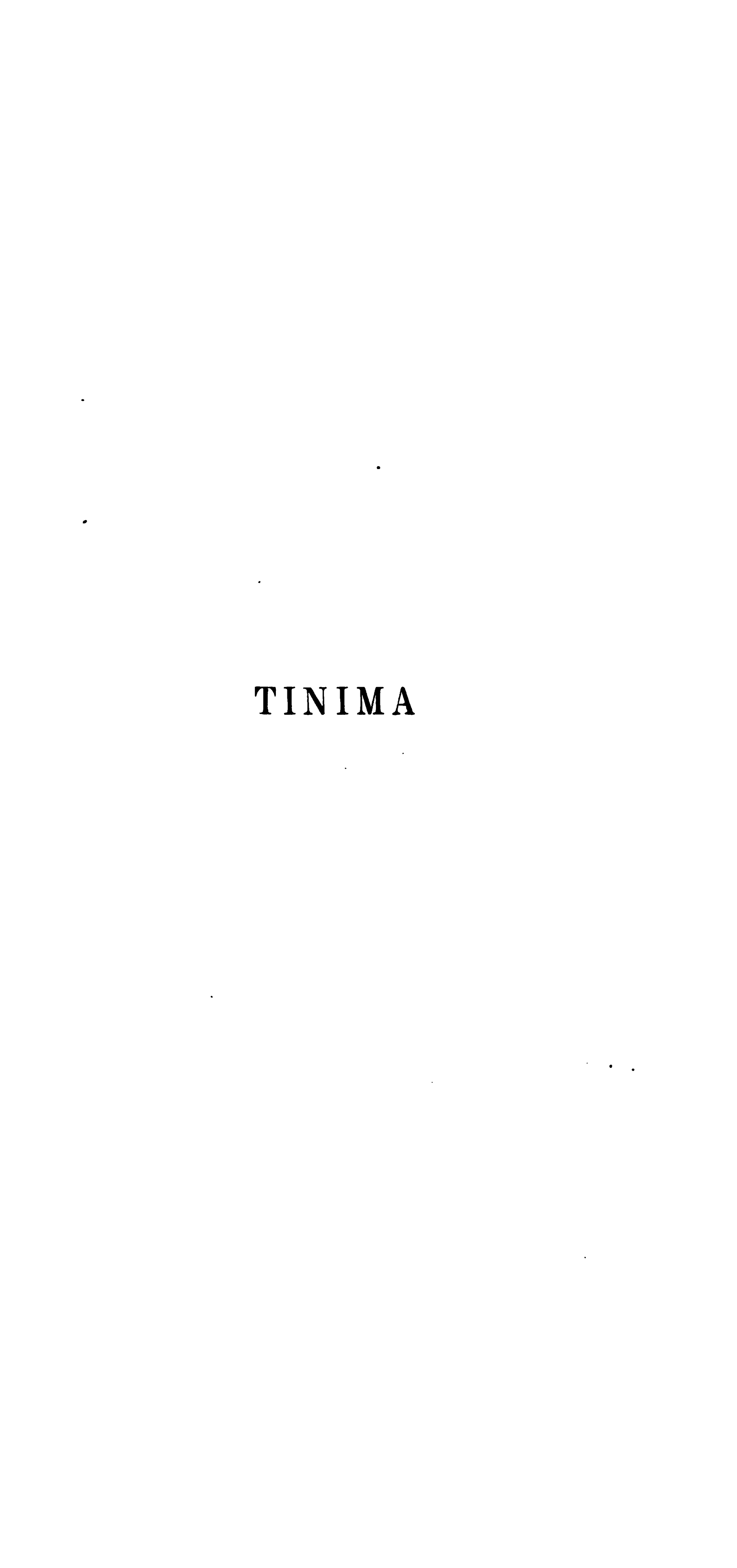
—

1861

A ma bonne et noble amie
l'illustre Señora Doña Isabel ARLEGUI D'ARCOS
je dédie ces légendes.

D. JOSÉ GÜELL Y RENTÉ.

Milan, 17 janvier 1860.



TINIMA

TINIMA

I

Qu'est-que le temps? D'où vient-il? Où va-t-il? Pour Vagoniona il n'eut jamais de mesure; jamais les grains de sable ne tombèrent dans la clepsydre de l'éternité.

Le Créateur de toute les choses dissipa, à sa naissance, les ombres de l'abîme, et à ses yeux il fit la lumière.

Et Vagoniona l'aima tendrement, et d'elle naquit Tinima,

Tinima, qui devait racheter le genre humain!

Mais elle se crut la meilleure œuvre de la création; elle réchauffa dans son âme l'ingratitude et l'orgueil, et pour cela Dieu la maudit.

Maudite et condamnée à une pérégrination sans fin, elle était la plus belle des femmes.

Dieu tira son âme du feu; sa pureté, de la rosée du matin; son corps, du parfum des fleurs; ses yeux, de l'éclat des étoiles; sa voix, du chant des oiseaux; son teint, du blanc mat des lis.

Tinima, fille immortelle de Vagoniona, père de la race haïtienne, était condamnée à vivre sur la terre sans jamais vieillir.

L'hiver et l'été, la nuit et le jour, étaient indifférents à la sensibilité de son corps et de son âme.

En vain la destruction dévorait tout autour d'elle.

Elle ne s'occupait ni de la vie ni de la

mort. Son printemps devait être éternel, et comme les esprits éternels ne pensent ni à un commencement ni à une fin, Tinima ne fatiguait pas en vain son intelligence.

Quand pourrait cesser son existence? Vagoniona seul pouvait le savoir. De la tête de Tinima devaient jaillir toutes les sciences.

Dans sa main se trouvait le pouvoir de paralyser, de transformer l'existence des choses créées; mais elle ne pouvait donner ni la vie ni la mort.

Elle était immortelle, sans génération d'immortels.

Elle était condamnée par sa beauté céleste à être aimée de tous, sans pouvoir jamais aimer.

Pauvre Tinima ! ! !

II

Cinquante générations, issues de Vagoniona, avaient disparu de la surface d'Haïti.

Dans les grottes de Cazibaxaqua se renfermèrent les Indiens durant le déluge qui couvrit le monde, et après le déluge qui laissa la terre déserte, pour se sauver de la colère du Seigneur du ciel et de la terre.

Les derniers descendants d'Huacani qui devaient continuer la famille des hommes, ne quittèrent plus dès lors les ténèbres des grottes.

Ils avaient peur du soleil parce que toutes les femmes étaient mortes, et qu'il ne restait

plus qu'Adonaya, la plus jeune des filles du grand cacique Machokael.

Et la race haïtienne dépendait d'un fil que pouvait rompre le moindre souffle de la destruction.

Et Adonaya ne sortait pas de l'enceinte de Cazibaxaqua.

Les chefs des tribus la contemplaient mélancoliques en voyant disparaître d'heure en heure l'espoir de la race jaune.

Huacani pleurait sans consolation : il devait répondre à Machokael de la génération des hommes, et les hommes allaient disparaissant de dessus la terre.

Dans ces grottes profondes était né un cacique appelé Tuey.

Son esprit était taciturne;

Ses yeux, doux comme la clarté.

Il aimait l'impossible... Il aimait Tinima, l'ange maudit; et Adonaya aimait Tuey.

Le cacique était à l'égard de la jeune fille amer comme le genêt, ingrat comme le *jagüey*.

Tinima qui pouvait se métamorphoser en

parfum des fleurs, en chant du rossignol, en rayon de l'aube, en écume de la mer, s'endormit une nuit au lever de la lune, au milieu des ombres, et, enveloppée dans des nuages de nacre et d'or, elle alla se réveiller sur les bords d'Ornofay, dans l'île la plus grande de l'archipel américain.

Tuey qui avait abandonné pour toujours l'obscurité mystérieuse des grottes de Cazibaxaqua afin de vivre à l'ardente lumière du soleil, sur les crêtes hérissées du Pani, la vit passer au milieu des nuages.

Il dirigea ses pas vers la source éternelle qui forme le lac de la Mort, résidence, dans un autre âge, des dieux Biajiaxa.

Il posa les mains sur le torrent et appela le grand Esprit.

Et le grand Esprit, qui souffle et se fait entendre partout où il veut sans que l'on sache d'où il vient ni où il va, fit frémir les eaux avec ses ailes vaporeuses.

Et comme le gémissement d'un moribond, il répéta trois fois dans le silence de la nuit la plus obscure :

« Tu veux lutter contre le génie du mal, traverse la mer bleue, et dans Ornofay tu trouveras Tinima. »

Le cacique abasourdi entendit la voix de la Mort.

Il descendit les crêtes du Pani, et, au point du jour, il se lança dans son canot, pour naviguer à travers les ondes salées.

Deux jours il rama sans repos; quelle étoile si brillante lui indiquait le chemin durant les heures de la lumière et au milieu de l'obscurité de la nuit?

Le troisième, l'aurore se balançant entre des nuages d'opale et d'or, répandant les perles sur les fleurs, fit lever à l'extrémité de l'horizon l'amoureux père de la lumière, et à cette heure, Tuey vit les plages d'Ornofay; peu de temps après il en foula le sable, et la volonté du grand Esprit commença à s'accomplir.

Adonaya était triste, très-triste de l'absence de Tuey.

Sa tristesse faisait que les arbres penchaient nonchalamment leurs rameaux flétris;

la brise ne caressait plus les eaux des ruisseaux; le vent gémissait avec une plainte si mystérieuse que l'écho osait à peine porter son mélancolique chagrin à la solitude des mers.

Les hommes de la race de Vagoniona, pleins d'inquiétude, regardaient Adonaya et lui offraient l'amour de leurs âmes affligées.

Mais la vierge inconsolable aimait Tuey, et l'amour de Tuey était la vie de l'amoureuse cacique. — Trente nuits la lune apparut entourée de sang. — Les nuages les plus épais rendirent impossible la clarté du soleil.

Les hommes des grottes de Cazibaxaqua pleuraient affligés aux pieds d'Adonaya, qui les regardait avec la prostration de la mort; son pauvre cœur ne pouvait soulever les ailes.

III

Les gémissements des Indiens d'Haïti arrivèrent jusqu'au ciel; Tinima les entendit aussi sur les rivages d'Ornofay où résidait le sage Aicoroa.

En face du Canimar, vis-à-vis la plage sur laquelle débouchent deux fleuves qui s'ensevelissent dans la mer, en descendant le mont divisé par la main de Machokael, les yeux de l'homme se perdaient dans une plaine immense, semée d'arbres robustes aussi anciens que le monde.

Là coulaient des ruisseaux cristallins, et de toute part on voyait des bois de fleurs,

les plus belles et les plus odoriférantes de la création.

Là chantaient tous les oiseaux du ciel ; là s'élevait le palmier, le doux tamarinier, le caïmitier violet, le vert aguacaté, le maméi jaune, et la terre était jonchée de plantes aromatiques.

Là les ruisseaux étaient bordés de lis ; là la chaleur du soleil était douce, parce que la brise la rafraîchissait par ses amoureux baisers.

Dans ce paradis, la clarté de la lune s'endormait au milieu d'arbres épais d'une hauteur extraordinaire, et avec une tristesse indicible.

Dans cette vallée si splendide et si magnifique, Tinima avait étendu son voile de vierge immortelle, et dans le tronc creux d'une ceiba qui touchait les nues, de ses propres mains elle avait construit sa demeure sous un vert matrisylva.

Là habitait la vierge nue, à la lumière du soleil et de la lune et à l'éclat timide des étoiles.

Et comme elle avait reçu de son père le don de transformer la nature des choses créées, ce qu'elle touchait de sa main délicate, ou ce que ces beaux yeux regardaient, restait frappé de son pouvoir magique et condamné à un enchantement éternel.

Et voilà pourquoi Tinima, qui était la bonté, ne fixait jamais les yeux avec amour, n'avait jamais eu pour personne ni haine ni pitié, ne s'approchait d'aucune âme vivante.

IV

Elle était la fille maudite de Vagoniona, père des hommes, et maudite du Seigneur-Dieu; *elle était condamnée à vivre sans amour dans la solitude éternelle, comme les rois de la terre.* La vierge, dans sa grandeur d'esprit immortel, avait courbé son front, et elle accomplissait avec résignation la volonté de Dieu.

Malheur à l'infortuné à qui elle aurait amoureusement souri !

Tuey, fou d'amour, l'avait suivie sur les rivages d'Ornofay.

Mais le cacique ne rencontrait pas la vierge.

Pleurant jour et nuit, il la cherchait dans l'épaisseur des bois, à travers les plaines immenses, à travers les montagnes et les sentiers inaccessibles.

Désespéré de ne pas la trouver, étouffant de chaleur, il pénétra dans les grottes situées entre deux fleuves qui vont confondre leurs eaux dans la grande conche qui commence à l'embouchure du Canimar, dont les bords, couverts de fleurs, font l'admiration des mortels.

Dans ces grottes, où Dieu avait semé toutes les merveilles de la nature pour surprendre l'intelligence créatrice, les stalactites transparentes formaient d'innombrables et de magnifiques demeures.

Cent voûtes, blanches comme la neige, soutenues par des pilastres symétriques et fantastiques, charmaient les yeux.

De longs corridors, incrustés d'or et d'azur, conduisaient dans des cavités profondes, d'une magnificence incroyable, éclairées par

la lumière du soleil pénétrant à travers les trous qu'avait pratiqués l'infiltration durant un grand nombre de siècles, là où l'ombre régnait depuis le commencement du monde. Mais la lumière, curieuse de contempler tant de mystères, descendait du ciel pour se baigner dans des courants de neige qui, avec un bruit épouvantable, s'ensevelissaient, en tourbillons, dans les entrailles de la terre.

Ici la chaleur commençait à suffoquer; là le froid glaçait les membres.

L'ange du déluge n'arriva pas dans ces lieux souterrains; au milieu d'eux Aicoroa avait survécu à la ruine de l'espèce humaine; et c'est dans ces souterrains que, brûlé par les rayons du soleil, était entré Tuey plein d'affliction.

V

Il s'était endormi sur les bords du torrent qui naît et roule en résonnant, comme la voix de l'éternité, au milieu de ces solitudes infinies, quand il sentit sur la poitrine la pression d'une main délicate.

Il ouvrit les yeux et il vit Tinima mystérieusement assise à ses côtés. La vierge appuyait la tête sur sa main gauche et se rappelait avec tristesse les premiers jours de sa vie.

Tuey la contempla avec attendrissement; il allait lui parler; mais la vierge baissa timi-

dement les yeux, que d'épais sourcils couvraient de leur ombre, et comme un éclair elle disparut.

Tuey voulut la suivre; il courut après elle comme un fou, il l'appela à grands cris au milieu du silence sépulcral.

Personne ne répondit à ses gémissements.

Le cacique sortit des grottes pour la chercher à travers les montagnes, sur les bords des fleuves; nulle part il ne rencontra la vierge.

Il la cherchait encore, quand parut le soleil, semblable à un volcan de rubis entouré d'or.

Le ciel était d'azur, les oiseaux chantaient joyeux et les ruisseaux coulaient en arrosant les fleurs matinales; la brise balançait le vert feuillage des palmiers et yagrumas, et tout saluait mystérieusement le lever du jour. Tout souriait — tout... et le cacique Tuey ne levait pas les yeux pour bénir ce tableau imposant de grandeur et d'harmonie.

Ceux qui sont affligés penchent la tête comme les saules, inclinés sur la terre pour

donner de l'ombre aux tombeaux, de la mélancolie à la solitude et du dégoût à l'égoïsme des insensés.

Sans espérance, le cacique gravissait la grande montagne qui dominait la vallée où se mourait le grand Aicoroa. Tuey eut soif; il arriva au bord d'un ruisseau cristallin, but de ses eaux, et il sentit une chaleur dans son cœur. Il étendit ses regards troublés sur la plaine, et il vit qu'autour de lui la terre était parsemée de nards, d'iris et de lis qui venaient de s'ouvrir au zéphyr céleste du matin.

Il arracha une branche de lis, et il entendit un soupir qui lui perça le cœur de tristesse; le cacique, étonné, laissa tomber le lis à terre et, fixant les yeux sur cette mer immense de fleurs, il vit, à l'ombre de matrisylves et de guis, Tinima cueillir les violets romarins sur les bords d'un ruisseau.

— Ne fuis pas, amour de mon âme! lui dit-il en tremblant que sa voix n'effrayât la vierge.

Tinima le regarda d'un air mélancolique.

— Malheureux ! lui répondit-elle, tu ne vois pas que le ciel va te punir ?

Et la vierge vint avec ses romarins à côté du cacique qui lui tendait des mains suppliantes.

VI

Tinima nue, belle comme le ciel bleu couvert d'étoiles, aux seins arrondis et délicats comme un groupe de nuages, les cheveux flottant au gré d'un doux zéphyr, couronnée de fleurs odoriférantes, s'arrêta devant le cacique,

Devant le cacique qui, en proie à la folie d'un amour immense, lui dit d'un accent des plus tendres : « Fille de Vagoniona, ange divin, si tu m'aimes, donne-moi ces fleurs.

« Fille de Vagoniona, si tu m'aimes, iris de mon âme, regarde-moi avec tes yeux de colombe.

« Fille de Vagoniona, étoile d'azur dans la nuit de ma vie, si tu m'aimes, baise-moi avec un baiser de ta bouche, pour que mes entrailles tressaillent d'amour, et donne-moi ces fleurs. »

La vierge, sans ouvrir ses lèvres, s'approcha du cacique, le regarda comme si la mort lui brisait les ailes et, avec une profonde tristesse, elle lui donna, baignée de larmes, une branche de romarins violets.

Le cacique prit les douces fleurs qui lui tombèrent des mains.

Il les ramassa de terre et elles tombèrent de nouveau.

— Tinima, j'ai besoin, lui dit-il, d'un de tes cheveux pour les attacher.

— Tuey, s'écria la vierge, en ouvrant les yeux où régnait la crainte, pendant que la pâleur inondait son visage, ne vois-tu pas que Vagoniona du haut du ciel va te punir.

— Tinima, lui dit à son tour l'Indien, donne-moi un de tes cheveux pour attacher ces fleurs; je les garderai toute la vie à la chaleur de mon cœur, lors même que

Vagoniona me condamnerait au feu éternel.

— Tu le veux, répondit la vierge, les yeux inondés de larmes; et de ses mains, comme des branches de lis ouvertes aux rayons du matin, elle arracha de ses tempes quelques cheveux semblables à des fils d'or des plus fins. Avec eux elle attacha les romarins violets, les baisa d'un baiser de sa bouche, les donna à l'Indien amoureux qui, touché de reconnaissance, baisa les fleurs et aspira leur parfum. Il les pressa sur son cœur et, comme si sa vie finissait, il poussa un soupir et s'écria en mourant : *Yumury, yumury!!!* tomba à terre, se métamorphosa en rossignol et étendit dans les airs ses ailes légères.

Tinima, en le voyant, pleura beaucoup.

Elle redemanda à grands cris, à son père Vagoniona, de rendre Tuey à son ancienne forme... Mais il fallait obéir au destin.

Tinima ne pouvait aimer une chose créée; elle avait désobéi à son père Vagoniona, et, pour peine, la métamorphose de Tuey devait durer jusqu'à la fin des siècles.

VII

La race des mortels touchait à sa dernière heure; il paraissait impossible qu'un être humain vint à Ornofay délivrer Tuey de son enchantement.

La vierge inconsolable suspendit de ses mains tremblantes le bouquet de romarin attaché avec ses cheveux enchanteurs, dans le tronc de la ceiba, au pied de laquelle était tombé l'infortuné Tuey, et, s'appuyant sur lui, elle commença à pleurer sa peine. Ses larmes abondantes arrosèrent les racines de cet arbre aussi vieux que la création.

Et les jours, les mois et les années se passèrent ainsi. La vierge, désespérée de voir que le soleil ne consolait pas sa douleur, se cacha dans les ténèbres des grottes, et, à la clarté de la lune, elle en sortait pour courir à travers les montagnes ou pour se baigner dans les ondes du Canimar et revenir toujours s'asseoir méditative dans le coin de la grotte obscure où, pour la première fois, elle avait mis la main sur le cœur de Tuey enchanté.

La vierge vivait avec sa douleur en écoutant le chant mystérieux du rossignol.

Dans Haïti, la race des hommes inconsolables et malades avait disparu ; la mort s'était tranquillement assise sur les bords du Pani, prompte à étendre ses ailes vers la région éternelle.

Adonaya seule avait survécu aux descendants des hommes ; et elle était le dernier fil que pouvait rompre la mort ; aussi les yeux de l'ange de la tombe se promenaient-ils, hagards et inquiets, sur la surface de la terre.

Adonaya se préparait à mourir ; dans son

inquiétude, l'inconsolable Indienne monta, comme Tuey, au sommet du Pani poussée par un pouvoir surnaturel, et elle s'élança au fond du lac sacré.

Elle cherchait la vie dans la mort; mais en tombant dans les eaux, son front fut frappé d'une vive douleur; elle perdit le sentiment, et quand elle revint à elle, elle se réveilla au fond d'une grotte bleue parsemée d'étoiles. A l'entrée était assis un vieillard aussi vieux que le monde.

La barbe tombait hérissée sur les mains robustes où il appuyait sa tête vénérable.

« Adonaya, lui dit-il, quand l'Indienne épouvantée put, de ses yeux, comprendre sa haute origine, c'est moi qui suit Vagoniona, le père de l'espèce humaine. Voici la porte de l'éternité; c'est par elle qu'entrent les esprits qui ont bien rempli leur mission sur la terre; ton heure n'a pas encore sonné; quand tu reverras la lumière, traverse la mer, arrive à Ornofay, et dirige tes pas vers le lieu où tu entendras le chant du rossignol; et quand le ciel bleu se couvrira de nuages, que les étoiles

ne brilleront plus, dors sous la ceiba la plus grosse que verront tes yeux et attends-y que la destinée s'accomplisse.

« De l'amour de ton cœur doit renaître la race d'Haïti. Adonaya, bénie du Seigneur, va à Ornofay. »

Adonaya, du fond du lac, s'élança à la surface, légère comme le poisson, s'assit pensive et étonnée aux pieds du Pani sur la pierre noire.

VIII

Jusqu'à l'arrivée du jour, elle se mit en prière ; et quand le soleil brilla à l'horizon, elle monta dans son canot, saisit les rames, traversa la mer, et, poussée par les vents, elle arriva à Ornofay.

Que de palmiers garnissaient ces bords heureux ! que de fleurs couronnaient les montagnes ! que d'oiseaux harmonieux peuplaient la solitude mystérieuse des plaines !

Que de parfums embaumaient l'air ! Quelle fraîcheur les torrents limpides répandaient avec la brise !

Ornofay était le paradis où Vagoniona avait disposé la régénération des hommes.

Adonaya mit le pied sur ses sables blancs; et la mer brisa contre les rochers le fragile canot.

L'Indienne pénétra, peu à peu, plus avant sur la plage et bientôt dans une plaine des plus verdoyantes.

Quel silence!... Quelle éloquence dans cette voix de l'éternité!

Adonaya eut soif; les cocotiers laissèrent tomber à ses pieds la liqueur transparente de leurs têtes élevées renfermée dans leurs coupes d'ébène.

Elle eut faim; les guanabanas, les caimitiers, les mangos, les mamayes inclinèrent leurs branches chargées de leurs fruits doux et parfumés.

Elle voulut se livrer au repos, et les mirobolaines et les ceibas couvrirent la terre de leurs blanches feuilles plus fines que les plumes des légers oiseaux.

Le cinquième jour de courses à travers Ornofay, la vierge arriva à Canimar.

Quels bords si paisibles! Quelles ; landes de fleurs tressaient les arbres rc tes! Quelle tranquillité sur le cristal ondes!

L'Indienne les traversa à la nage : continua son chemin, traversa deux fleı gravit la montagne, descendit dans la v et pénétra enfin dans les grottes sacrées jour autrefois du sage Aicoroa.

IX

Le silence régnait dans la demeure mystérieuse du cacique qui devinait les choses futures et qui avait survécu au déluge pour conserver toutes les sciences connues. Il était assis à l'entrée de la grotte, le corps entouré de perles et de grains d'or des plus purs.

Aicoroa était le dernier saint homme de la race jaune, descendant de Machokael.

Adonaya pria à côté du cadavre.

La lune s'enveloppa de nuages des plus sombres.

Les étoiles dérobèrent leur vive lumière.

Les feuilles des arbres ne s'agitaient point, et tout, dans la ténébreuse obscurité, répétait solennellement le nom béni de Dieu qui *partout est le même, Seigneur du ciel et de la terre, du corps et de l'âme des vivants.*

Adonaya ne pouvait lutter ni contre la tristesse ni contre la vie.

Elle éleva les yeux vers son père Vagoniona et elle sentit dans l'âme une douleur, comme celle d'un coup de flèche.

Avec ses mains jointes, elle voulait soulager son cœur et le presser fortement; mais ce malheureux cœur, déchiré en lambeaux, voulait briser la poitrine.

X

Accablée de tristesse, Adonaya s'assit aux pieds d'un ceiba aussi antique que le monde.

Du haut des branches, cinq fois chanta le rossignol ; la lune continua de se cacher au milieu d'épais nuages, et l'Indienne, les yeux mouillés de larmes, finit par s'endormir.

Le rossignol chanta de nouveau, et son gosier était une mélodie interminable de douleur et de tristesse.

Il chanta pour la septième fois, et de l'épaisseur du bois il s'éleva une forme vaporeuse, comme l'ombre d'une femme, nue et

blanche comme un lis, entourée de parfums et du disque bleu, jaune et rose de l'arc-en-ciel.

C'était Tinima, fille de la lumière, couronnée de *curias* et de feuilles de *jagüei*, qui s'avançait silencieusement.

La main de Vagoniona lui montrait le chemin; la volonté de Dieu devait s'accomplir, et la race des hommes être sauvée de la ruine totale pour vivre jusqu'à la consommation des siècles.

Adonaya dormait; sur son front brillait un point couleur des étoiles, et sur sa tête était la branche de romarin enchanté par les cheveux de Tinima, qui avaient changé en rossignol l'infortuné Tuey.

Il devait rester ainsi jusqu'au dernier jour du monde, si la main d'une femme, rompant les cheveux, ne rompait pas le charme.

Tinima arriva, belle comme un ange, devant l'infortunée Adonaya; elle la vit pâle comme la fleur du tamarin et mourante comme l'âme qui approche des limites de la la vie, et elle en eut compassion...

Et quoique condamnée à ne pas être mère, à ne pouvoir aimer personne sur la terre, elle éprouva une douleur qui lui fendit l'âme de chagrin.

Elle regarda d'abord la pauvre vierge avec haine. puis avec jalousie, et enfin, comme elle était grande et immortelle, avec une douce pitié : l'heure du destin approchait.

XI

Adonaya voulut ouvrir les yeux. Dans son sommeil profond, le doigt de Vagoniona déchira le voile du passé et dissipa les ténèbres impénétrables de l'avenir.

Et comme elle contemplait ce tableau extraordinaire, Vagoniona lui dit avec un accent profond :

« Détache ces fleurs qui sont sur ta tête pour que la race jaune ne finisse jamais. L'éternité est à toi. »

Adonaya, encore endormie, étendit les mains pour saisir les romarins suspendus au tronc de la ceiba.

Mais Tinima les lui prit des mains pour les presser convulsivement contre son cœur ; et, pendant qu'elle les embrassait de ses baisers amoureux, Adonaya étendit violemment les mains, rompit les cheveux de Tinima qui les attachaient, et les fleurs violettes, flétries par le souffle du temps, tombèrent défaites à terre.

Alors cessa le chant mélancolique du rossignol.

La lune perça les sombres nuages; grande et brillante comme un plat d'argent, elle remplit les confins de la création.

Tinima, frappée par un de ses rayons, poussa un cri aigu et tomba privé de sentiment aux côtés d'Adonaya.

XII

De la surface de la terre s'éleva alors u
nuage couleur de rose; du milieu, transpa
rent comme la lumière de l'éclair, sorti
Tuey qui, inondé de larmes, n'osait lever l
tête devant Adonaya.

Mais l'Indienne ouvrit les yeux et, ivr
d'amour et de joie, elle s'élança, avec la ra
pidité de la colombe qui cherche son nid, a
cou du cacique.

Alors, resplendit sur le front de Tinim
l'étoile du matin.

Elle se releva de terre; mit la main droit

sur la tête de Tuey, et lui dit avec une amoureuse tendresse :

« Tu as dormi dix ans enchanté par l'amour divin de mon cœur ; mes cheveux t'ont longtemps emprisonné. Vagoniona veut que ma race immortelle disparaisse du monde pour que les enfants de la mort et de la vie n'escaladent point le ciel, ni ne connaissent point les chemins de l'éternité...

« Que sa volonté s'accomplisse. Mon martyre est la rédemption de la race d'Haïti.

« Adonaya est la femme choisie; qu'elle t'adore autant que la divine Tinima, fille immortelle de Vagoniona. »

Elle mit sur la tête des amants la verte guirlande qui ornait son front, tendit ses ailes vers le ciel et disparut au milieu de la pâle clarté de la lune tranquille.

Adonaya et Tuey s'embrassèrent amoureusement.

La nuit retira son voile d'obscurité profonde.

Le matin, le soleil illumina la terre.

Et depuis lors ce lieu souriant et mysté-

rieux s'appelle la vallée de Yumuri; les grottes où vécurent Aicoroa et Adonaya, les grottes de Yumuri; les bords du fleuve où Tuey fut enchanté et où, pour la première fois, on entendit le chant du rossignol, le fleuve du Yumuri.

Telle est la tradition de Tinima, fille de la lumière, et de Vagoniona, père des hommes.

KENA-KENA

KENA-KENA

I

Au pied de l'Ilimani se trouve un village entouré d'arbres et de ruisseaux cristallins, et, plus près du sommet élevé, un petit ermitage, dont la porte est ornée de guirlandes élégamment sculptées. Les fenêtres sont en ogive; l'autel et la Vierge sont l'ouvrage de la main du moine blanc;

Du moine blanc, qui y faisait sa prière,

qui y disait la messe aux premiers rayons de l'aurore, qui y soignait les malades, y consolait les affligés, qui y protégeait les faibles, qui y vivait aimé de tous les habitants des villages et des tribus qui se cachaient au cœur de la Sierra.

Or, le moine blanc est mort, il y a un siècle et demi environ; et de sa vie il ne reste que le souvenir et deux pierres sépulcrales, placées aux côtés de l'autel de l'ermitage. Sur la pierre de droite on lisait ces mots : *Kena-Kena*, sur celle de gauche : *le Moine blanc*.

Le jour des morts, les villageois venaient déposer des couronnes de cyprès sur la tombe du moine, et, le jour de la Résurrection, des couronnes de myrte sur la tombe de Kena-Kena.

Les traditions des peuples sont leur histoire ; celle de *Kena-Kena* était une tradition pleine de mélancolie, et, en l'entendant raconter, les jeunes vierges d'Amérique versaient des larmes.

A une demi-heure de l'ermitage coulait,

dit-on, un petit ruisseau dont les eaux roulaient, avec du sable, des grains et des pépites d'or que personne ne convoitait. En descendant de la montagne, et avant de venir baiser les murs de l'ermitage, il formait un étang paisible, entouré de muguets et de tendres romarins. D'un côté de l'étang, les eaux limpides baignaient un bloc de marbre noir aux veines couleur de feu, et de l'autre, le tronc et les racines d'un saule robuste.

Sur la noire pierre était assise, à ce que l'on raconte, le premier de mai 1700, une jeune fille de huit ans environ. Elle avait ses petites jambes nues, et, avec elles, elle faisait remonter le courant et cherchait à laver une tache de sang qu'on voyait à son pied droit; mais plus elle la frottait, plus vive devenait sa couleur pourpre.

Il y avait une demi-heure que la jeune fille bataillait avec les eaux du ruisseau et avec sa tache de sang, quand le moine blanc sortit de l'épaisseur de la forêt :

—Kena-Kena, lui dit-il mélancoliquement, ne te fatigue pas en vain; cette tache, tu ne

l'effaceras jamais ; tu en as hérité de ta mère, et tu descendras avec elle au tombeau.

Quelque jeune que fût Kena-Kena, elle inclina sa tête et pensa à l'histoire de sa naissance, et de ses yeux commencèrent à couler des larmes abondantes. Elles sortaient brûlantes de son cœur pour aller se plonger dans le froid courant du ruisseau, de même que venaient y tomber les fleurs détachées des arbres.

Les larmes sont les fleurs de l'âme ; les fleurs sont les larmes des arbres ; fleurs et larmes couvrent le tombeau de la vie.

Le moine taciturne regardait d'un œil mélancolique la triste Kena-Kena.

Un pasteur avait dit à la jeune fille qu'au moment où elle laverait son pied dans le courant, et où elle verrait disparaître la tache de sang de son petit pied, elle trouverait alors son père et sa mère et ne serait plus orpheline sur la terre.

Le moine blanc, qui était la voix de Dieu pour tous ceux qui sont nés sur l'Ilimani, lui avait pour toujours enlevé cet espoir.

Et la jeune fille avait faim et ne trouvait point de pain; elle était nue et glacée, et elle ne trouvait point d'abri... Elle continuait de regarder le courant sans lever les yeux, quand le moine arriva pas à pas à la rivière, et s'assit aussi sur le bloc de marbre noir.

Deux heures pleura la jeune fille, et deux heures le moine, les bras croisés, couvert de son vêtement blanc comme la neige, tint ses yeux silencieusement fixés sur la terre; il ressemblait à un nuage orageux endormi au sommet de la montagne.

Du tronc du saule qui baignait ses branches dans l'étang, un rossignol chanta avec une mélodieuse tendresse : le malheureux petit oiseau avait-il aussi à se lamenter?

La jeune fille l'entend et relève sa tête; elle essuie ses larmes, et, épuisée de fatigue, sans ouvrir ses lèvres, elle appuie sa tête sur la poitrine du moine et lui jette un doux regard avec des yeux bleus, comme le bleu de l'espace dans des jours sereins.

Le regard de Kena-Kena retomba sur le

cœur de l'ermite, comme la pluie tombe sur l'herbe des champs brûlée.

Elle s'endormit, et le moine fit une prière et veilla sur le sommeil de ce lis de pudeur et d'innocence.

La jeune fille rêva du paradis ; elle invoquait parfois la mère de Dieu, et sa bouche, délicate et fraîche comme les pétales des pavots, couleur de rubis, qui s'ouvrent aux premiers rayons du jour, souriait avec la béatitude des âmes candides.

Et, pendant que la jeune fille dormait, le moine versait sur la tache de sang autant de larmes que Kena-Kena en avait versé dans le courant du ruisseau.

Et les larmes de cet homme, étonné de la voir mystérieusement disparaître, effaçaient la tache ; et, pendant qu'il rendait grâce à Dieu, une goutte de pleurs, froide comme la glace, tomba sur le front de Kena-Kena.

Les larmes de quarante ans semblent sorties des sources de la mort ; elles sont froides comme les heures de la tombe.

La jeune fille se réveille en sursaut et s'é-

crie : — Mon père, il neige? — Non, ma fille, dors en paix, la prophétie du pasteur s'est déjà accomplie.

Et elle dormait encore quand le moine la prit dans ses bras et la porta pour toujours à l'ermitage de la Vierge.

II

Les années se passèrent, et Kena-Kena, sous l'abri du moine, grandit comme le palmier du désert: ses yeux, bleus comme le firmament, devinrent brillants comme la lumière du soleil, mélancoliques comme la lune et clairs comme la rosée du matin; sa fine chevelure avait conservé, de l'enfance, la couleur jaune, comme les grains d'or que roulaient les eaux du courant; ses joues étaient rosées comme des orchidées purpurines; ses dents, blanches comme la neige; sa poitrine et ses épaules arrondies et douces

comme le parfum de la violette; sa taille svelte, et ses mains et ses pieds petits et délicats comme les plumes de la colombe.

Kena-Kena était l'ange de l'Ilimani.

Elle allumait tous les jours l'autel, l'ornait de bluets et tressait pour lui des couronnes de jasmins et de roses blanches.

Le regard de ses yeux timides était le guide des tribus indomptables, il leur donnait du cœur.

Elle servait la messe; et, à la chute du jour, elle récitait, de la porte de l'ermitage, la prière de l'ange, d'une voix qui résonnait à travers les montagnes immenses.

Et quand la griffe du tigre ou la piqûre du serpent venimeux venait mettre en danger la vie du voyageur, elle appliquait sur la blessure un baume composé d'herbes, et la blessure se guérissait miraculeusement.

Rien n'effrayait Kena-Kena : ni l'obscurité de la nuit, ni la silencieuse solitude du désert.

Ses flèches sur l'épaule, son arc tendu, elle sautait d'un mont sur un mont, comme la biche légère; et elle semblait, au milieu

des nuages qui venaient, fatigués, se poser sur l'Ilimani, l'ange du jugem dernier, prêt à prendre son vol à tra l'espace infini.

III

Elle avait dix-neuf ans quand, un soir, au moment où le soleil en feu, comme un volcan, descend à l'horizon et se cache, le moine l'appela.

Le sombre ermite était pâle; son front, sillonné de rides; ses yeux, hagards; sa bouche, amèrement fermée; et sur ses traits se répandait l'ombre du découragement et du désespoir.

Cet homme, qui dormait sans défense au milieu des tribus; cet esprit qui, depuis vingt ans, vivait caché parmi les buissons, pour

qui les tempêtes, le froid, le soleil, l'humidité, la faim n'étaient plus que les illusions de la misère ;

Cet esprit, tout de courage, tout de miséricorde, pour qui l'espèce humaine n'était qu'un amas inappréciable de fumée et de vanité ; pour qui ni les rois, ni les mendiants, ni la civilisation, ni la barbarie, n'étaient que les entr'actes d'une comédie éternelle ;

Cette âme extraordinaire s'était, à cinquante ans, laissé abattre... Ses mains vigoureuses étaient brûlantes ; on lisait dans ses regards l'inquiétude, dans ses pas l'incertitude, dans son sommeil l'agitation, et dans son silence un horrible martyre.

En entendant sa voix, Kena-Kena arriva légère.

— Bénissez-moi, père, lui dit-elle, avec un tendre regard. Et le moine la bénit en tremblant.

— Père, tu soupires et tu inondes mon front de larmes ; qu'as-tu, toi, le consolateur de mon cœur ?...

Le moine posa solennellement les mains

sur la tête de la jeune fille, agenouillée à ses pieds : ses yeux rayonnaient une grandeur mystérieuse, et son front révélait l'inspiration des idées sublimes.

— Écoute-moi, lui dit-il, avec une douleur profonde : tu as vécu onze ans à l'ombre de l'autel de la vierge Marie; onze années j'ai prié Dieu pour que ton existence fût tranquille et aussi heureuse que le sommeil des anges.

Je t'ai vue croître, et, à toute heure du jour et de la nuit, tu as été l'esprit de mon âme; et la lampe qui éclairait la sainte image brûlait pour que je pusse dans la prière, les yeux fixés sur ton front, adorer en toi le Seigneur-Dieu des âges;

Le Seigneur-Dieu, qui a tiré le monde du néant, qui a semé le firmament d'étoiles, qui a imprimé le mouvement au soleil et donné le souffle aux choses éternelles de ce monde.

Depuis onze années je sens là, dans l'âme, une douleur qui va me tuer, Kena-Kena; je t'aime avec toute la mélancolie de ma tristesse, dit le moine qui éclata en sanglots;

j'ai besoin de te tenir pressée contre mon cœur; j'ai besoin de respirer ton haleine; j'ai besoin de ton amour pour ne pas maudire l'heure où je suis né, pour ne pas abandonner pour toujours l'autel de la Vierge.

Le moine se croisa les bras, et laissa tomber la tête sur sa poitrine.

Kena-Kena leva ses yeux innocents, et le regarda avec attendrissement; et comme la tourterelle vient au roucoulement de ses petits et vole légère de la branche au nid, ainsi la jeune vierge sauta au cou du moine, l'enlaça affectueuse dans ses bras blancs, et lui dit :

— Père, ma vie n'est-elle pas tienne? Mon cœur n'est-il pas à toi? N'est-ce pas pour toi que ma mère m'a mise au monde? Mon corps et mon âme, je te les donne avec tout l'amour de mon âme?...

Le moine prit dans ses mains décharnées et dures comme le fer la tête de cet ange, et il la contempla un moment avec une tendresse déchirante.

Kena-Kena était rouge comme la fleur du grenadier : l'innocence avait agité les fibres

de son cœur; la pudeur était mystérieusement montée sur ses joues, pâles comme dans les soirées sereines, quand, à la chute du jour, le soleil colore de carmin de blancs et légers nuages.

Bientôt elle pâlit, bientôt elle eut peur, bientôt il lui sembla que la mort versait de la glace dans ses veines; enfin, sans haleine, elle tomba évanouie dans les bras du moine blanc.

Deux gouttes de feu sillonnèrent ses joues. Un baiser infini évoqué de l'enfer du plaisir unit ces deux âmes dans l'éternité des condamnés; et quand Kena-Kena rouvrit les yeux, la tache de sang était revenue colorer son pied droit.

IV

Et Kena-Kena entra honteuse dans le saint ermitage.

Et elle pleura toute la nuit.

Et au lever de l'aurore le moine ne dit pas la messe.

Et le lendemain la jeune fille était encore agenouillée devant la Vierge.

Et à la chute du jour elle ne dit pas la prière de l'ange.

Et la nuit vint enveloppée de sa gaze bleue parsemée d'étoiles; la lune sembla se voiler de chagrin; et l'Ilimani était silencieux.

Aucun rossignol ne chantait; aucun tigre ne rugissait; les serpents étaient comme endormis dans leurs repaires; et le parfum se renfermait dans le calice virginal des fleurs, parce que toutes les fleurs de l'Ilimani étaient sœurs de la triste Kena-Kena.

Le moine, assis sur le bloc noir du ruisseau, tenait la tête appuyée sur ses mains; il regardait couler les eaux, et, dans son désespoir, son front était couleur de la tempête, et son regard comme celui de la panthère.

La nuit du troisième jour s'écoulait, et Kena-Kena pleurait encore devant la Vierge: elle lui demandait secours dans la détresse; la vierge Marie lui ouvrit les bras et la consola pour toujours...

L'horloge de l'ermitage sonna une heure après minuit, et à cette heure la pauvre Kena-Kena tomba morte au pied de l'autel...

V

Un grand bruit ébranla la montagne, les gens du village se réveillèrent en sursaut.

Alors le moine sortit de sa stupeur, et, comme esprit fort, il leva la tête et il promena ses regards farouches à travers la montagne ténébreuse.

La nuit était claire, le ciel était serein, la brise se jouait doucement avec les feuilles des fleurs.

Tout était tranquille, et cependant, après ce bruit extraordinaire, une étrange frayeur agitait les entrailles du moine.

A ses côtés, et comme un éclair, passa une mule blanche comme la neige ; cent fois en une minute elle fit le tour de la montagne, et cent fois se répéta le bruit épouvantable.

Le moine courut alors à l'ermitage et, en s'agenouillant devant la Vierge, il trébucha dans l'obscurité contre un cadavre.

— Maudite soit l'heure où je suis né ! s'écria-t-il comme un condamné, en le sentant glacé.

Et les portes de l'ermitage s'ouvrirent, et la mule, entourée de fantômes, tourna trois fois autour de l'autel.

Le moine restait interdit sans pouvoir faire de prière, sans se livrer à la pénitence.

Dans son effroi, les cheveux hérissés et les yeux inquiets, il revêtit les habits sacrés, il alluma la lampe et il voulut dire la messe ; mais personne n'entra pour la servir, et le jour arriva pendant qu'il attendait.

De son vêtement blanc il fit un suaire pour le corps de Kena-Kena. Puis il se dirigea vers les montagnes, recueillit la cire des ruches avec laquelle il moula le cadavre ; avec le

suc des fleurs, il lui donna de la couleur; avec ses cheveux d'or, il lui fit des tresses, le revêtit de ses vêtements et l'assit, comme si elle était vivante, derrière l'autel.

Il étendit le corps mort dans son lit, le couronna de fleurs d'orangers, et il se mit en prière à ses côtés.

Ce jour-là l'obscurité fut grande, les ombres tombèrent, une heure sonna et le bruit épouvantable de la nuit précédente ébranla de nouveau la montagne; les portes de l'ermitage s'ouvrirent, et la mule, après avoir traversé le mont, fit trois tours autour de la Vierge.

Le moine voulut dire la messe pour dissiper le malin esprit, mais il ne trouva personne non plus pour la servir, et pendant qu'il attendait le soleil se leva; à cette heure, un vieillard chargé d'années et plein d'inquiétude se présente à la porte de l'ermitage :

—Père, lui dit-il, hier il s'est présenté à ma forge un homme avec une monture sauvage : « Ferrez-moi, m'a-t-il dit, à l'instant même cet

« animal qui doit courir jusqu'à l'éternité. »

Sa voix et sa figure m'ont glacé le sang; j'ai pris mon marteau et j'ai enfoncé quatre clous à chacun des pieds de la mule : à peine ai-je donné le dernier coup que, comme possédée du démon, elle a pris sa course rapide. L'homme m'a donné ces huit monnaies d'or, m'a regardé avec ses yeux couleur de sang et s'est perdu dans l'obscurité.

Le moine jeta les monnaies dans le bénitier, et, saisi d'effroi, il tourna la tête vers Kena-Kena.

La paume de ses mains et la plante de ses pieds laissaient couler le sang par des blessures que la mort ne pouvait cicatriser.

Le moine, terrifié, ensevelit le corps au pied du saule qui s'élevait sur les bords de l'étang, et avec un de ses os il fit une flûte qui lui servit la nuit et le jour à rendre les mélancolies de son âme, tristes comme les plaintes que font entendre les oiseaux qui émigrent en passant la mer.

Tous les jours la flûte résonnait jusqu'au coucher du soleil, et, à une heure de la nuit,

le même bruit tonnait dans la montagne ; les portes de l'ermitage s'ouvraient, et le moine se plaçait devant l'autel sans que personne entrât pour lui servir la messe; la mule faisait trois tours autour de la Vierge, et sortait comme un éclair se perdre dans l'obscurité.

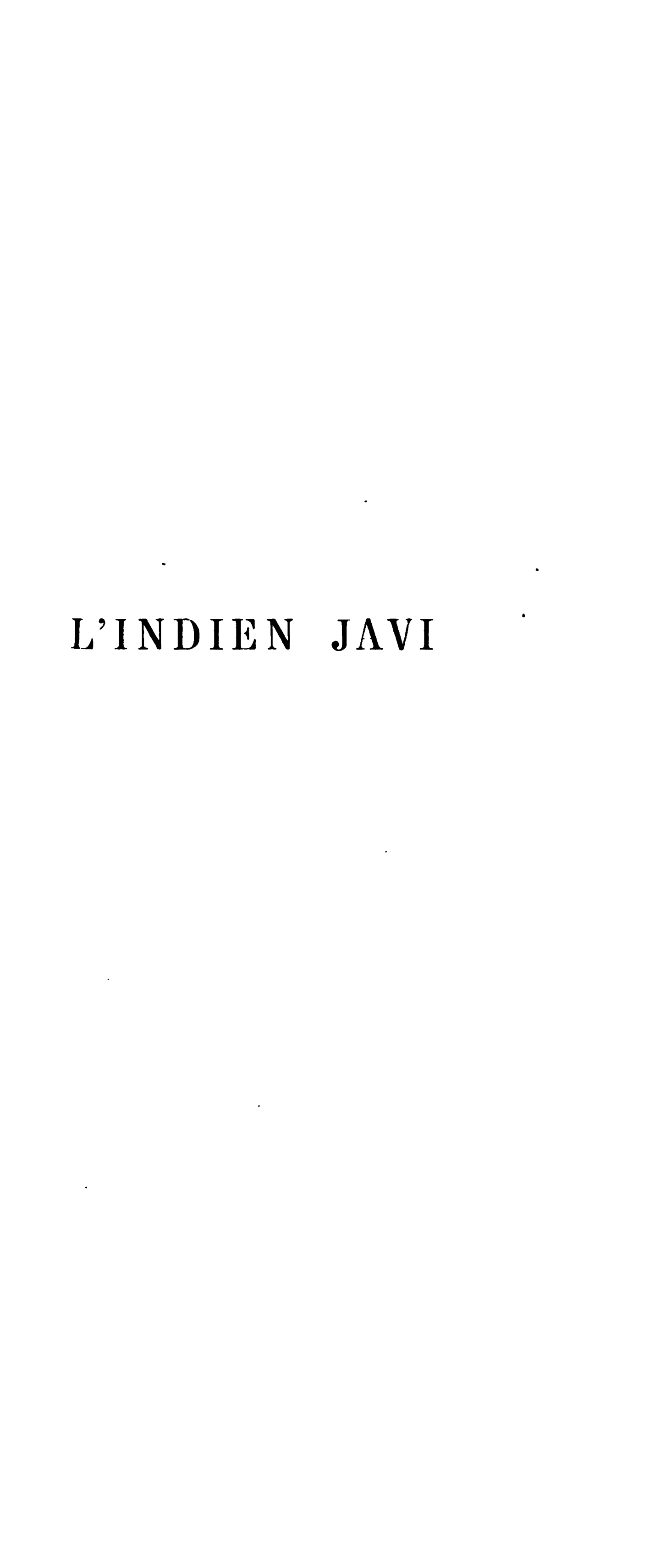
Une nuit la tempête ébranla les confins de l'horizon : les arbres, secoués par les vents, tombaient à terre avec leurs cimes brisées; les torrents, gonflés par les eaux, se précipitaient et débordaient à travers les plaines; les tribus sauvages s'élançaient hors de leurs tanières et craignaient l'éruption des volcans; la fin du monde semblait arriver.

Le moine, assis comme un cadavre à côté de la figure de Kena-Kena, achevait de jouer ses *tristes*... Il revêtissait les habits sacrés, quand le bruit de l'autre monde ébranla les fondements de l'ermitage :... les flambeaux s'allumèrent, la porte s'ouvrit et un cavalier espagnol, Ruiz Perez Barroso Fernandez de la Joya, avec son chapeau rond à bords rabattus, sa cape noire, ses éperons d'or et sa longue épée au côté, s'avança majestueu-

sement, s'agenouilla aux pieds du moine, le priant de dire la messe. A peine fut-elle finie que le bruit ne se fit plus entendre ; la flûte qui se trouvait sur le bénitier se brisa en morceaux ; la figure de Kena-Kena s'évanouit en fumée ; la mule entra comme un éclair et tomba en poussière aux pieds du moine blanc qui, après avoir donné la bénédiction, tomba mort à côté de l'autel de la vierge Marie.

Le cavalier espagnol, qui était très-bon chrétien et très-courageux, lui récita un *Pater noster*, éteignit les lumières, ferma les portes de l'ermitage et descendit tranquillement de l'Ilimani.

Telle est la légende de la belle Kena-Kena changée en mule pour avoir donné son corps et son âme à un ermite qui disait la messe.



L'INDIEN JAVI

L'INDIEN JAVI

Dans la chaîne de montagnes couvertes de neige et remplies de volcans qui forment la Cordillère des Andes se trouvait, au milieu du creux d'une roche gigantesque qui dominait l'immense plaine, l'habitation d'un homme, habitation qui ressemblait plutôt à la caverne d'un lion des forêts qu'à la demeure d'un être intelligent.

Deux troncs d'*acana* servaient de siége; un amas de feuilles sèches et sur elles plusieurs peaux d'ours noirs formaient le lit; une alcuza d'argent avec trois mèches; une

bouteille et de l'eau-de-vie; dans un coin, plusieurs marmites et des vases de verre; deux vêtements de cuir de taureau suspendus à des clous de cuivre; deux gantelets et un passe-montagne en mailles de fer, deux revolvers, une lance courte, deux poignards larges et tranchants, et, dans une fente, un tiroir plein de pépites d'or recueillies dans le courant des fleuves : voilà tout ce qui composait le mobilier de l'habitation de l'Indien Javi.

Personne ne venait à cette demeure; à l'entour les arbres ne croissaient pas. Son habitant sauvage avait recherché, pour y passer la vie, un terrain de cailloux sans fleurs et sans odeurs, d'où sortait seulement de l'eau cristalline. Tout le reste n'y était pas nécessaire : ni les nuages, ni les oiseaux ne venaient se fixer sur ce sommet pelé et aride que les tribus appelaient le *Pic du condamné.*

C'est sur cette hauteur que se trouvait, pour ainsi dire, le nid de l'Indien Javi, plus rude que l'attaque du taureau, plus sombre

que la tempête, fort comme un cèdre, vif comme un écureuil, au corps trapu, aux fortes épaules, aux bras vigoureux, aux mains de fer.

Il avait les cheveux bouclés, le front large et formant deux pommettes sur les sourcils noirs, qui étaient arqués sur deux yeux bleus toujours couverts d'une tristesse mélancolique.

Son nez était long et aquilin en proportion. Sur toute sa physionomie on lisait la décision, et l'esprit de l'âme versait une teinte de commandement sur les pommettes et sur les joues allongées qui formaient une petite fente à l'extrémité du menton. Ce qui achevait de donner un type mâle à cette figure, c'était une grande bouche dure dont les dents blanches et brillantes se montraient au sourire sarcastique de cette nature indomptable qui vivait seule sur la crête des Andes, sans besoin ni de l'amour ni de la haine des hommes, sans connaître ni loi ni frein, sans autre croyance que la croyance en Dieu.

« Je ne suis pas sous les griffes de l'hu-

manité ; mes serres domptent le tigre noir, qui est cent fois meilleur que l'homme, » disait-il à ceux qui lui achetaient ses peaux quand ils déploraient l'isolement dans lequel il vivait.

Javi était le grand chasseur de ces bêtes féroces, le propriétaire de leurs meilleures peaux, l'admiration des tribus de *Chiquitos* et Caparuchas, et le plus vaillant des hommes nés sur la terre péruvienne depuis que Pacha-Kamak sortit des ténèbres pour éclairer le monde.

Aussi les tribus le croyaient-elles descendu de Manco-Capac et héritier, par son courage extraordinaire et la sagesse naturelle de son esprit, du trône de Atahualpa passé au fil de l'épée par les conquérants espagnols.

L'Indien Javi commandait dans la grande Cordillère; sa volonté était la loi de toutes les tribus. Et cependant il vivait dans une solitude complète, et il se passait des semaines entières sans que la voix humaine arrivât à ses oreilles. Son esprit était extraordinaire, sa force corporelle et sa bravoure

sortaient des limites tracées par la nature; l'amour, la haine et l'ambition lui étaient inconnus.

Sa vie était une lutte éternelle avec les tigres des bords des fleuves, avec les ours noirs des forêts épaisses. Ces animaux féroces étaient ses ennemis naturels, et ce n'était pas l'intérêt de la vente qui le poussait à leur faire une terrible persécution.

Javi se livrait à cette chasse par amour pour la lutte; cette guerre faisait son plaisir. Les redoutables rois des forêts tremblaient devant le sauvage. Qui des deux étonnait l'autre? voilà ce qu'on pouvait se demander à les voir commencer la lutte.

Tous les jours, à trois heures du soir, Javi descendait de sa grotte pour aller chercher l'ennemi qu'il trouvait ordinairement à la nuit. L'obscurité qui épouvante, au milieu des épaisses forêts, les esprits forts, faisait ses délices et était son heure de prédilection.

Alors, protégé par un double vêtement de cuir de taureau qui le couvrait du cou jus-

qu'à la cheville du pied, avec son passe-montagne d'acier qui ne laissait voir que deux yeux ardents, ses gantelets de maille, sa ceinture de chaînes d'or d'où pendait son couteau large et pointu, ses deux revolvers de Colt; tenant la lance, dont le fer, d'un mètre de long, lui arrivait au cou, l'Indien, monté sur son cheval blanc, sec, nerveux, léger comme le vent, indompté comme l'animal le plus sauvage des forêts, s'élançait sur le terrain des tigres, comme le chasseur d'Europe se place sur un tertre à la recherche d'une compagnie de perdrix.

En entrant en chasse, le vent lui annonçait la position de son ennemi. Cet esprit tout d'intuition avait l'odorat d'une sensibilité rare, et, quand ce sens ne lui faisait pas connaître la trace chaude de la bête, l'oreille attachée à la terre pendant des heures entières, lui révélait, par le bruit des pas, le chemin du tigre, et il savait alors s'il venait seul ou accompagné. A peine l'Indien entrait-il dans l'épaisseur du bois que la bête, à son tour, flairait la chair humaine; elle

bondissait, rugissait et partait à sa rencontre, légère comme une flèche.

Mais Javi l'attendait déjà; jamais il ne choisissait pour la lutte un terrain buissonneux, jamais l'ouverture des rochers, rarement la voûte des arbres; jamais il ne recourait aux guérites de bois qui, à la croix des chemins, servaient à se garantir du mauvais temps pendant la nuit. Recourir à la trappe, au lacet, à la cachette eût été une lâcheté pour ce brave cœur : l'Indien recherchait l'attaque face à face, front à front; l'Indien ne comprenait pas la trahison.

Jamais l'ennemi ne le surprit par derrière, parce qu'il connaissait la tactique de sa guerre. La pointe de sa lance attendait le tigre, quand il venait seul, et, avant qu'il eût fait un bond, elle allait du premier coup lui frapper le cœur. Si la mère et les petits l'accompagnaient, le revolver de Javi et la légèreté de son cheval, que ses jambes faisaient mouvoir, était sa terrible défense.

Son œil sûr frappait toujours au milieu du corps ou à la tête; et comme il choisissait de

préférence la bataille en plaine ouverte, avant que les trois ou quatre tigres qui l'attaquaient se fussent approchés de lui, ses balles en avaient tué deux et la lance ou le poignard de ce chasseur extraordinaire achevait les autres. Le massacre terminé, il dépouillait les bêtes si les attaques d'autres tigres lui en laissaient le temps; il plaçait alors les peaux sur son cheval et il montait ou il descendait à sa grotte, taciturne et tranquille comme toujours.

Dans une des nuits du mois de décembre de l'année 1854, l'Indien, préparé pour sa chasse, montait la Cordillère sur son cheval blanc, que les populations de la Sierra prétendaient ensorcelé.

Le ciel était obscur, le vent et les éclairs annonçaient une de ces tempêtes horribles qui ébranlent les Andes; orages dans lesquels la pluie est si abondante que l'eau qui tombe ressemble à une muraille de cristal élevée entre le ciel et la terre. Les éclairs et les tonnerres se répétaient à chaque seconde, et avec ce bruit épouvantable et profond que

l'on n'entend que dans les climats d'Amérique. Tout dans l'atmosphère présageait le phénomène de l'éruption des volcans et des tremblements de terre.

Mais l'Indien Javi, malgré cette nuit cruelle et orageuse, inondé d'eau, éclairé par la lumière des éclairs, continuait de gravir la Cordillère comme s'il avait vu son chemin pendant une des nuits sereines et tranquilles du mois de mai.

Le cheval avait longtemps marché; encore deux lieues et Javi se trouvait sur le terrain de la chasse, de la chasse que l'Indien espérait avoir très-grande cette nuit, parce que la tempête avait fait descendre des sommets de la Sierra les tigres et les ours épouvantés. Sur ce terrain inconnu pour eux, Javi savourait son triomphe et il nourrissait la certitude que la lutte serait heureuse et que le massacre serait grand.

Il méditait ainsi, sans s'inquiéter de la pluie ni des fortes branches d'arbres que le vent détachait et jetait sur le chemin, et il arrivait à la fin de sa journée somnolent et

distrait comme si un pouvoir magnétique l'endormait.

Est-ce que quelqu'un de ces esprits mystérieux, qui se croisent dans les nuits de tourmente et de désolation pour embrasser et ébranler le monde, s'était emparé de lui en le rencontrant, si hardi, sur son chemin?

Est-ce qu'il devait se réaliser, dans ce ténébreux esprit, incrédule et dur, un de ces miracles qui remplissent les livres des saints?

C'est ce que la pensée ne peut concevoir, mais le fait n'en est pas moins extraordinaire.

C'est ce que les Indiens Carapuchos racontent, saisis d'étonnement et de crainte, malgré leur courage sauvage et leur incrédulité insurmontable.

Javi était à une demi-lieue de la chasse; le rugissement des tigres épouvantés qui cherchaient leurs petits perdus dans cette nuit horrible, arrivait à ses oreilles comme une délicieuse harmonie. — Ses yeux étaient entr'ouverts. — L'eau qui tombait à torrent avait éteint le feu de son cigare.

Dans cette obscurité il n'y avait pas de feu,

et il n'était pas possible de trouver deux morceaux secs pour allumer de nouveau le cigare après deux secondes de frottement.

L'Indien, assoupi, continuait son chemin, absorbé par la pensée du néant, quand il leva les yeux et vit un peu plus en avant, sur l'un des bords du chemin, quatre lumières allumées, malgré le grand vent et malgré l'eau qui tombait. Devant elles était assise et enveloppée dans un manteau noir la forme d'une femme.

Javi ne l'avait jamais vue, ne l'avait jamais rencontrée sur cette Sierra qui était, la nuit, l'épouvante des hommes les plus courageux. Mais, comme il était capable de dormir tranquille au milieu de l'épaisseur des forêts, il lui sembla tout naturel qu'un autre en fît autant. Comme, à ses yeux, il n'y avait point d'humanité, que ses aspirations et ses entreprises lui importaient peu, il se contenta de dire en lui-même : *C'est une chasseresse de serpents ou d'autres reptiles venimeux, et il y en a tant par le monde; que Dieu lui accorde une bonne chasse !*

Il allait passer devant elle quand il remarqua que le feu de son cigare s'était éteint et qu'il pouvait le rallumer aux lumières qui servaient à la chasseresse de serpents.

Sans lever les yeux pour regarder la personne enveloppée dans le manteau noir, il s'approcha de l'endroit où elle était assise, et, du haut de son cheval, il étendit le bras, baissa la main et approcha le tabac de la lumière agitée sans cesse par le vent et la pluie; alors le cheval se mit à hennir fortement, il dressa ses oreilles, trembla, se leva sur les jambes de derrière et se jeta au milieu du chemin.

Le tigre, murmura l'*Indien*, en ouvrant les yeux comme un éclair, mettant son cigare à la bouche, saisissant la lance et se préparant au combat.

Mais il regarda en vain quelques instants, l'ennemi ne sortait d'aucun côté; le cheval n'avait pas cessé de trembler et ses oreilles étaient dressées; il reculait comme si une épouvante terrible le dominait.

L'Indien, qui connaissait son compagnon, tressaillit sans savoir pourquoi.

« *En avant, mon coursier!* » lui dit-il, en enfonçant dans ses flancs ses éperons d'acier.

L'animal s'avança de nouveau en tremblant; l'Indien s'approcha d'une des quatre lumières; il allait allumer son cigare, quand la femme enveloppée de son manteau noir lui dit d'un ton lugubre : *Indien Javi, ne l'allume pas ici.*

Le cheval hennit de nouveau, épouvanté; se mit à bondir, à se lever sur ses jambes de derrière, et, d'un bond, il se porta comme un condamné, de l'autre côté du chemin.

L'Indien le serra entre ses jambes, lui enfonça de nouveau les éperons dans les flancs, le plaça entre les quatre lumières et, avec un sourire sarcastique et terrible, il étendit le bras, et son cigare toucha une des lumières qui brûlaient tranquillement dans le creux de l'un des crânes.

Indien Javi, tu as trouvé la mort! lui dit

d'une voix sépulcrale la femme en deuil qui lui saisit le bras.

En se sentant pressé d'une manière si inattendue et si violente, Javi enfonça de nouveau ses éperons dans les flancs de son cheval ; il voulut retirer, de toute la force de son corps, son bras robuste de cette prison; mais, à cet effort terrible, la mystérieuse figure se développa de son manteau et l'Indien tomba du cheval au milieu des quatre lumières; il se releva immédiatement avec une courageuse énergie.

Mais, en levant les yeux, il se vit saisi au poignet par un squelette jaune comme la cire vierge, qui, d'un ton lugubre, avec des yeux d'un creux épouvantable, lui dit :

Indien Javi, tu as profané la lumière des morts, tu as trouvé la mort.

L'Indien s'efforça, sans le pouvoir, de délivrer son bras de cette main de fer; il se jeta de toute sa force sur le squelette et l'étreignit avec une féroce violence pour le faire voler en éclats.

Mais les os craquaient, les côtes se rejoignaient à l'épine dorsale; le crâne formait une balle avec les épaules, les fémurs, les tibias et les pointes aiguës des petits os des pieds. L'Indien ne pouvait défaire ce squelette froid comme glace ni s'arracher de sa serre cadavérique qui, comme un anneau de feu, lui brûlait le poignet du bras gauche.

Indien Javi, pour n'avoir pas respecté la lumière des morts, tu as trouvé la mort... lui répéta le squelette d'une voix lugubre et profonde.

L'Indien, fatigué, inondé de sueur, sans force, cessa de presser cet amas d'ossements et tomba à terre sans sentiment... *Mon Dieu, protége moi!* dit-il en tombant... Et alors la mort disparut.

Le cheval s'élança à bride abattue dans la Sierra et à travers des torrents d'eau; en poussant des rugissements épouvantables, une famille de tigres bondit sur l'Indien.

Javi était revenu de son évanouissement: trois fois on entendit le bruit du revolver, et

trois tigres énormes étaient tombés à ses pieds.

Mais, comme la tempête avait fait fuir les troupes de tigres du sommet des montagnes, ces derniers, réunis à l'entrée de la Sierra, accouraient au lieu du combat, attirés par les rugissements des tigres mourants.

L'Indien saisit son autre revolver : deux autres tigres tombèrent frappés à dix pieds du sauvage; mais la lutte était ouverte et d'autres bêtes féroces attaquaient avec une rage cruelle.

Pendant une demi-heure, l'Indien, démonté, se défendit, au milieu d'un sable mouvant, contre d'autres tigres énormes qui l'attaquèrent en même temps, en sortant par différents endroits de l'épaisseur de la montagne.

Deux furent frappés et tombèrent; le troisième, par des bonds terribles, s'élança, avant que Javi put se retourner, sur ses épaules, y enfonça ses griffes et, le tirant de haut en bas, lui ouvrit huit blessures profondes et mortelles, le saisit avec ses grandes

et vieilles dents par le cou, protégé par sa maille de fer.

Le fier Indien mourant se retourna sur son ennemi et lui enfonça, comme à ses compagnons, le poignard dans le cœur.

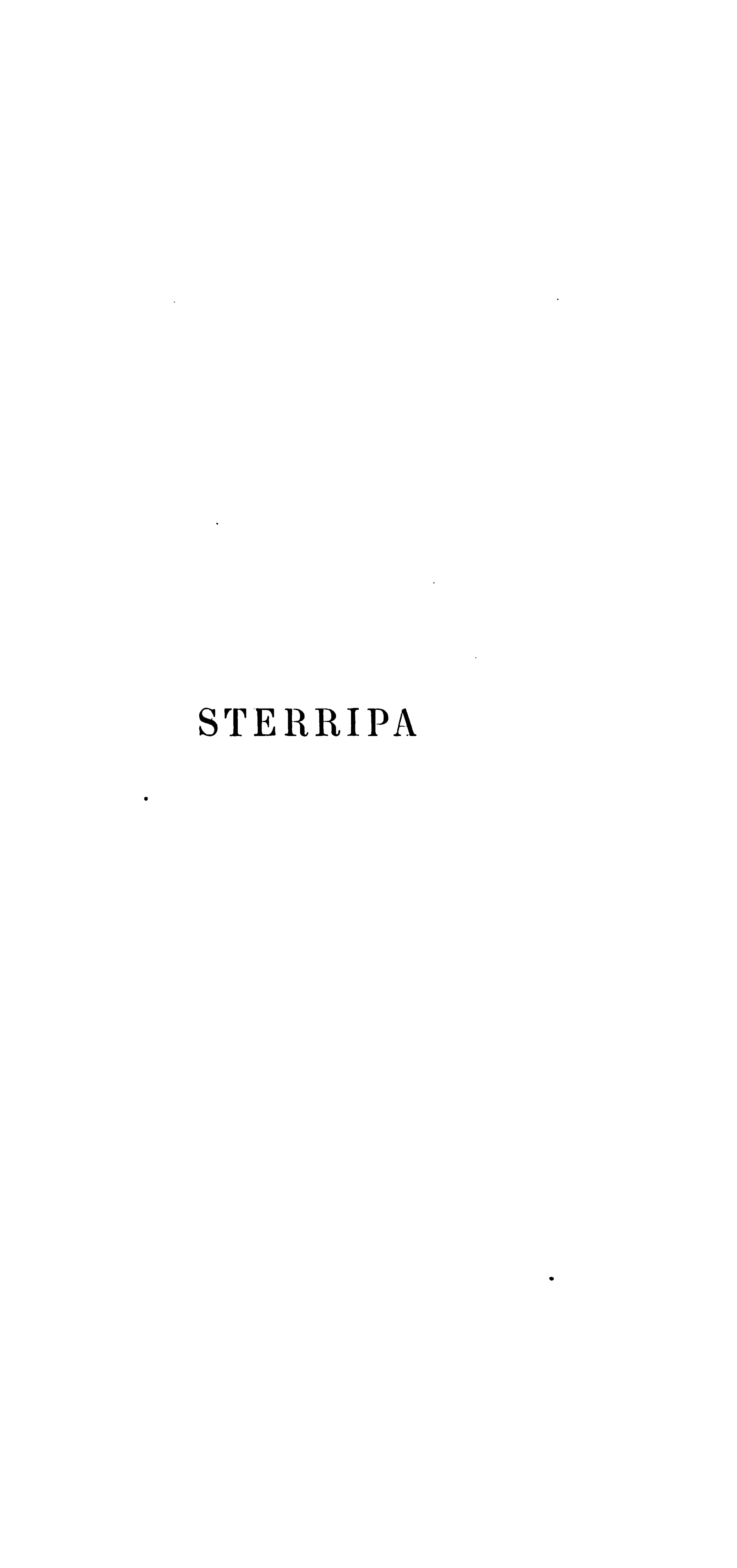
Mais la lutte avait été longue; les blessures reçues profondes; le sang qu'il perdait, abondant; l'eau tombait par torrents; la tempête se déchaînait de plus en plus. Javi ne voyait plus son cheval blanc; la fatigue, le découragement triomphèrent enfin de cet esprit extraordinaire, il tomba au milieu des tigres qui, mourant comme lui, exhalaient d'épouvantables gémissements.

La nuit horrible se termina enfin. Le matin, le soleil souriant illumina le sommet des Andes; en traversant les forêts de la Cordillère, une tribu guerrière de Quichicos rencontra l'Indien Javi mort au milieu de huit tigres noirs.

Ils enveloppèrent le cadavre dans leur peau, le portèrent sur leurs épaules devant sa grotte, et ils l'enterrèrent à l'entrée. Avec les dents des animaux féroces ils firent une

grande croix sur la pierre de sa tombe qui subsiste encore sur le pic du Condamné, où la tribu indienne a gravé cette inscription :

L'Indien Javi a été tué par le tigre, parce qu'il n'avait pas respecté la lumière des morts.



STERRIPA

STERRIPA

I

La nuit était très-claire, le ciel ressemblait à un écu de saphir garni de brillants, et, au milieu d'un cercle de nuages bordés d'or, la lune, comme un grand disque de neige, versait sur la terre sa transparence mélancolique qui pénétrait mystérieusement les carreaux des fenêtres du couvent de Saint-François de la ville de Quito.

Le vent était doux, il agitait à peine les feuilles des arbres; les eaux des rivières coulaient tranquilles sans rider leurs ondes de cristal, et les oiseaux endormis abritaient leur tête sous leur ailes légères.

C'était une nuit d'Amérique, une de ces nuits profondes de sentiment, profondes de beauté, profondes de grandeur, où le Seigneur Dieu parle à haute voix à la conscience de l'homme et lui dit d'une voix amoureuse qui retombe pleine de tendresse sur toute la circonférence du globe : « *Voilà aussi l'ouvrage béni de mes mains.* »

Dans ces nuits de majesté et de merveilles, qui ne croit devoir lever les yeux au ciel?

Qui, après avoir lu Sénèque, n'élève pas son cœur et ne recherche pas la vérité au milieu du doux concert des astres? Qui cesse de chercher le droit chemin dans la Genèse, dans Moïse, dans Salomon, dans l'Ecclésiaste et dans la vie de Jésus-Christ, écrite par saint Jean et saint Matthieu, ses contemporains et ses disciples?

Qui, à la lumière de ces doctrines aussi

resplendissantes que l'éclat des étoiles, n'ouvrira les yeux à la vie éternelle?

Que ceux qui ne conçoivent pas comment l'âme subsiste sans le corps le demandent à ces nuits sereines qui portent la conscience à la crainte et au repentir.

Et ces nuits sereines leur répondront en disant: « Nous autres, comme toi, nous sommes les œuvres de Dieu; en nous regardant avec les yeux du corps, plus clairvoyants que ceux de l'intelligence, ne nous comprends-tu pas, par hasard? »

Comment l'espèce humaine pourra-t-elle deviner la raison de son existence et la raison de son éternité, qui doit sans doute commencer au moment même de la mort de l'homme?

Hélas! qui peut le dire à l'ignorance de la créature? Dieu seul, qui parle à toute la création, au milieu de la nuit sereine!!! Dieu seul, qui l'enseigne à la raison... qui ne laisse pas jeter au vent la vaine poussière de cette frêle matière, à la raison qui ne sait pas la cause, ni le moment de la naissance de

l'homme; ni la cause, ni le moment de sa mort; qui ne sait ni le lieu où l'âme réside, ni le chemin qu'elle suit pour passer de cette nature à cette autre nature mystérieuse et impénétrable... à la raison qui, sans voir, sans entendre, conçoit et sent la félicité bienheureuse de la mort.

A la raison qui bénit Dieu à toute heure et qui se trouve partout où elle porte ses yeux tristes et affligés.

Hélas! dans une de ces nuits qui parlent à la raison et au sentiment du chrétien, où toutes les étoiles semblent sourire et regarder, curieuses, la surface de la terre et les œuvres pleines de prétentions des mortels, au couvent de Saint-François de Quito, la voix de l'orgue se perdait sous les voûtes élevées, et la communauté achevait de rendre les honneurs funèbres à l'âme de Sterripa, la femme charitable, consolatrice des affligés, épouse loyale et tendre du noble comte D. Nuño, et mère de deux jeunes filles des plus belles.

La morte était placée au milieu de la

grande nef du couvent, en sorte que la communauté pouvait facilement la contempler pendant qu'elle priait pour son âme.

Les honneurs et les prières étaient terminés, et dans l'église il ne restait plus de fidèles.

Cependant, quatre grands candélabres, avec leurs cierges allumés, éclairaient le catafalque, pendant que le reste du couvent recevait la clarté des rayons de la lune qui entraient par les ogives de la grande nef.

Sterripa avait fait, durant sa vie, les dons les plus riches à l'ordre de Saint-François. Par les mains des moines, elle distribuait la moitié de ses rentes en secours aux malheureux. Aussi sa mort était-elle un malheur pour la communauté; et les frères, accablés de tristesse, avaient-ils voulu, en priant jusqu'à son enterrement, veiller la morte, dont le cadavre était déposé au milieu de la nef de l'église.

C'était le silence de la tombe; la morte était vêtue de blanc; la couronne de roses

sur son front, et enveloppée dans son voile de fiancée.

Le comte D. Nuño avait voulu que Sterripa eut, en descendant dans la tombe, le même vêtement et la même couronne qu'elle portait quand il la vit radieuse de beauté en ouvrant les rideaux de son lit nuptial.

L'infortuné mari avait inondé des larmes d'une douleur extrême le noble et pâle front de la moitié de son âme. Il avait mis sur son cœur, en lui disant un éternel adieu, une branche de lis, symbole le plus pur de ses pensées.

Les enfants innocents de la bonne épouse la croyaient endormie, la caressaient de leurs petites mains, et avaient jeté des branches de jasmin sur la robe blanche de leur tendre mère.

II

Le coq, de sa voix stridente, rompit le silence de la nuit tranquille; quelques minutes après, l'horloge du couvent sonna minuit et mêla son tintement lugubre avec le chant superbe.

Pourquoi, pendant que la nature se livre au repos, cet oiseau marque-t-il, avec sa vigilance continuelle, les heures d'une manière si fixe?

Est-ce qu'il indique aux esprits le temps et le chemin pour sortir de la tombe et pour faire leur voyage?

Est-ce qu'il indique aux ténèbres les m
ments de la vie lugubre?

Est-ce qu'il est lié par quelque relat
mystérieuse avec les êtres inconnus qui c
posent le monde invisible dans l'obscur

Pourquoi? dans tous les pays, dans to
les saisons, et à des heures marquées,
oiseaux troublent-ils le repos sépulcral d
nuit sereine?

Qui peut expliquer la cause de c
habitude qui existe depuis la création, s
que personne ait donné la raison de
origine?

Le coq fut le signal dont se servit Jé
Christ pour marquer à saint Pierre le
ment où son âme faiblirait : *Avant que le
ait chanté trois fois*, lui dit-il, *vous m'a
renié*. Et il arriva comme Jésus avait dit.

Quoi qu'il en soit, le coq avait chant
l'horloge avait sonné minuit quand, au c
vent de Saint-François, tout rentrait dan
silence ordinaire.

Mais, à côté du cadavre de Sterripa, d
frères étaient en oraison; un moment, ils

pendirent leur prière, tressaillirent et se regardèrent avec effroi.

— Que regardez-vous, frère lai? lui demanda le plus ancien dont la barbe, blanche comme la neige, tombait sur la poitrine en boucles de fins et brillants fils d'argent.

— Père gardien, il me semble que la morte a poussé un soupir.

— Frère lai, continuez votre oraison, et ne vous laissez pas aller à de pareils délires : les morts ne résuscitent point. Notre-Seigneur Jésus-Christ seulement a fait lever Lazare du tombeau; les autres dormiront immobiles jusqu'au jour du jugement éternel.

— Père gardien, c'est vrai; mais il me semble avoir entendu un autre soupir.

— Frère lai, priez et soyez bon chrétien, et respectez les jugements du Seigneur.

III

Pendant que les vénérables frères se livraient à ce dialogue, le coq chanta de nouveau. La lune s'était cachée derrière un amas de nuages pour envelopper l'église d'obscurité et, faisant passer un rayon à travers les grandes ogives de la nef principale, elle frappait de sa pâle clarté la figure de Sterripa.

— Père gardien ! s'écria alors le frère lai, les cheveux hérissés et s'écartant lui-même de quelques pas du cadavre, père gardien, la morte a remué les lèvres.

— Frère lai, ne soyez point impie; les rts ne respirent pas, ils ne remuent point lèvres. Il y a vingt-quatre heures que ce ps est déposé dans le couvent. Avant de nener ici, les médecins l'ont examiné, lui appliqué des fers brûlants aux mains et pieds. Le froid de la chair, la rigidité membres, ces yeux entr'ouverts, ce teint de, ces traits allongés, cette bouche écu-use et blanche, tout cela ne vous paraît-il , frère, des preuves suffisantes de sa rt? Ne soyez point téméraire, récitez les ères, sans distraction, pour l'âme de cette ne qui, pendant sa vie, a été une chré-ne très-bonne et très-charitable.

Le frère lai reprit son rosaire, il en avait té trois dizaines, les yeux fixés sur le ca-re, sans sourciller, quand il poussa de veau un cri d'effroi :

— Père gardien, la morte ouvre les yeux! morte me regarde, père gardien! Dieu s assiste!

IV

Le vieillard se leva, bénit le cadavre et fixa attentivement ses regards sur lui.

Sterripa poussa un profond soupir, porta ses yeux de tous côtés, s'assit sur la bière mortuaire, comme si elle se réveillait d'une profonde léthargie. Mais elle s'était à peine mise sur séant qu'elle retomba sans force sur le coussin.

Le frère lai tremblait, ses yeux étaient effarés. Le rosaire d'une main et l'aspersoir de l'autre, il répandait de l'eau bénite sur le cadavre et cherchait à l'exorciser.

Le père gardien, tranquille et grave, avec le courage que donne la religion et un savoir profond, s'approche et met la main sur le cœur. On distinguait avec peine les palpitations, parce que le sang ne circulait presque plus.

Le frère gardien, comme illuminé par une lumière surnaturelle, assit la morte. Dès qu'elle fut sur son séant, elle poussa un soupir qui semblait ne pouvoir sortir du gosier, parce qu'un corps étranger en fermait le passage.

— Frère lai, dit-il à son compagnon, ne tremblez pas; approchez cette lumière et soutenez la tête de la morte.

Puis, il lui ouvrit la bouche qu'une congestion violente avait durement fermée, arriva à grand'peine jusqu'à la trachée d'où il retira avec beaucoup de difficulté un amas de matières étrangères qui étouffait le corps, l'empêchait de respirer et laissait un passage imperceptible à l'air qui soutenait ce reste de vie, malgré la faiblesse excessive qui allait mettre fin à l'existence.

Sterripa n'était pas morte, malgré le froid

de son corps, sa pâleur, la roideur de ses muscles et son insensibilité extraordinaire, qui avait souffert de si dures épreuves sans donner aucun signe de douleur. Elle allait être enterrée vivante le lendemain matin.

A peine le père gardien eut-il arraché du gosier le corps étranger qui le fermait, que la morte respira librement, qu'elle revint à elle, ouvrit des yeux étonnés; elle commença à crier comme une folle et à verser une mer de larmes.

— Ne pleurez pas, ma sœur, lui disait le frère lai, revenu de sa terrible épouvante; ne pleurez pas, on ne vous enterrera pas demain.

Sterripa, comme si elle se réveillait d'un horrible sommeil, regarde attentivement les cierges qui l'entourent, la voûte de l'église; remue les mains et les pieds qui n'étaient que plaies; se dépouille de son manteau blanc; touche la couronne nuptiale placée sur son front, saute hors de la bière et vient s'agenouiller, avec une humilité fervente, aux pieds de l'autel de la Vierge. Quelques in-

stants après elle tombe évanouie dans les bras du père gardien.

— Elle est morte de nouveau, criait le frère lai, en appelant la communauté qui vient épouvantée.

Mais Sterripa était sortie de sa léthargie; au froid de la syncope avait succédé une fièvre violente. Silencieuse, saisie d'effroi, elle promenait ses yeux avec étonnement, craignant d'être de nouveau enfermée dans la bière fatale. Voulant fuir, elle se mit à courir à travers les nefs de l'église, et elle sortit enfin, rapide comme une flèche, par la porte, suivie du père gardien qui, d'un pas tremblant, suivait les siens. Il l'appelait d'une voix émue, et il était suivi lui-même des autres frères lais qui ne pouvaient l'atteindre.

V

Elle traversa ainsi les rues de la ville, et, à deux heures, quand le coq chanta de nouveau, elle arriva à sa maison.

D'une main ferme elle saisit le marteau de er, et elle frappa trois coups violents et rapides; et, comme si une pensée extraordinaire avait affaibli son esprit, au moment où elle levait de nouveau le marteau, elle s'arrêta pensive, croisa les bras sur sa poitrine et s'assit sur le seuil de la porte.

Est-ce que cette mère attristée pensait que sa présence inattendue pouvait blesser mor-

ellement le cœur de son époux et de ses enfants?

Elle était seule, dévorée par la fièvre et appuyée contre les pierres du mur.

La lune éclairait sa majestueuse et pâle figure; couronnée de fleurs et enveloppée dans son voile blanc, Sterripa inclinait son front vers la terre. Ses grands yeux noirs, que la crainte et la fièvre avaient cristallisés, s'ouvraient sous l'arc étendu de ses sourcils plus noirs encore. Elle priait pour la vie de ses enfants, et la prière sortie de sa bouche venait expirer sur ses lèvres qu'elle agitait doucement. Sur ses lèvres errait, au milieu de la terreur qui la dominait encore, le sourire d'une âme tranquille, céleste mystère de vertu et de pureté, qu'une conscience pure et sereine, un cœur juste et charitable donne aux créatures.

Elle attendit quelques minutes, puis elle saisit de nouveau le marteau et frappa trois autres coups espacés.

Le comte Nuño, épuisé par la fatigue et les longs jours de souffrance de Sterripa,

auprès de laquelle il était resté jusqu'au moment où les médecins l'avaient déclarée morte; le comte Nuño, tourmenté par la fièvre et le chagrin, n'avait pas entendu les coups de marteau.

Sa tendre fille, Angela, belle comme un petit rameau de myrte, et que, depuis son veuvage, le père inconsolable avait placée à côté de son lit avec sa sœur, Angela, réveillée en sursaut aux seconds coups de marteau, appela le comte et lui dit :

— Mon père j'ai froid ; j'ai rêvé que notre mère revenait du cimetière, pour nous couvrir avec le drap blanc que tu as donné hier pour l'enterrer; on vient de frapper à la porte, c'est notre mère !

Et les deux jeunes filles sautèrent de leur lit, vinrent avec empressemant se mettre, transies de froid dans le lit de leur père, et sortirent bientôt leurs belles petites têtes, pleines de curiosité.

Le comte tressaillit aux paroles de sa fille; alors trois nouveaux coups de marteau se firent entendre et ils vinrent trouver un long

écho au fond du cœur du malheureux comte Nuño, qui s'assit sur son lit et attribua ce bruit au délire de son âme affligée.

Mais à peine s'était-il levé, que trois autres coups vinrent troubler le silence du vieux palais.

— Vierge sainte! s'écria le comte en jetant à terre ses couvertures; filles de mon cœur, c'est votre mère qui vient du tombeau pour nous chercher; allons lui ouvrir la porte.

Les jeunes filles, pleurant de crainte, suivaient leur père, qui pleurait aussi, pendant que, par un mystère extraordinaire, tous les domestiques, autrefois si vigilants, étaient ce jour-là plongés dans un profond sommeil et n'avaient pas entendu le marteau les quatre fois que Sterripa avait frappé.

VI

Trois heures sonnèrent ; le coq chanta de nouveau ; les jeunes filles firent le signe de la croix ; le comte tourna la serrure d'une main tremblante et ouvrit de part en part les portes du palais.

Le rayon de la lune entra le premier, puis Sterripa, chancelante, faible, mourante, et, sans pouvoir ouvrir les lèvres, se jeta dans les bras de son mari, qui, saisi d'effroi, tomba à terre sans sentiment.

Les deux angéliques jeunes filles poussèrent

des cris frénétiques; les domestiques du château se levèrent alors en sursaut; mais, quand ils arrivèrent à la porte de la rue, le père gardien du couvent de Saint-François et les deux frères lais relevaient les époux du marbre froid et les portaient charitablement dans leur lit nuptial.

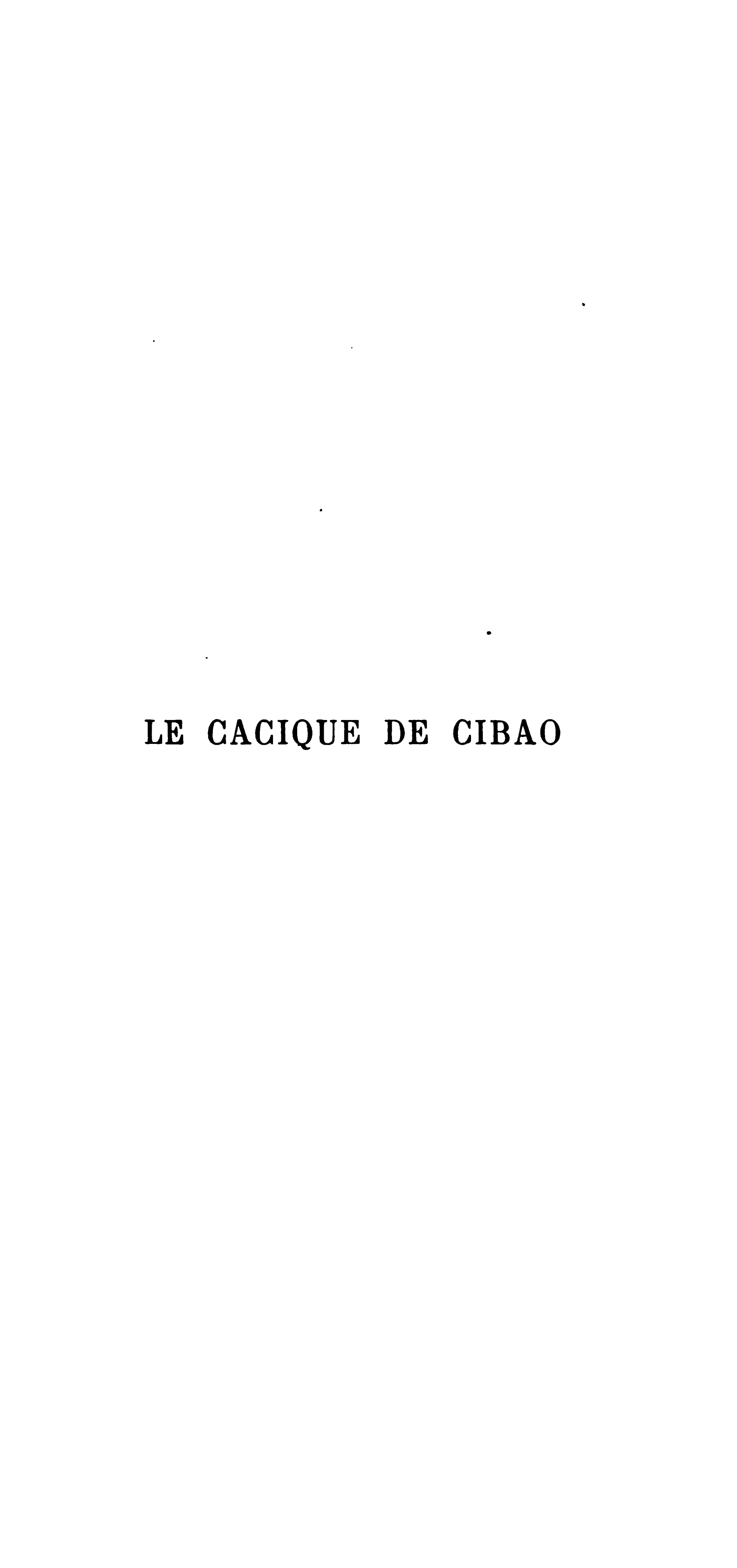
Une heure après, Sterripa reprit connaissance. L'eau et la nourriture la rétablirent de l'extrême faiblesse causée par trois jours de faim et de soif dévorante passés au milieu de la paralysie qui avait refroidi et pâli son corps.

Quand le comte Nuño revint à lui et qu'il ouvrit les yeux, il rencontra les yeux noirs de Sterripa, qui le bénissaient, inondés d'une amoureuse tendresse.

Après cet événement terrible, Sterripa vécut encore trente ans; elle fut l'héritière d'un nom illustre et d'une fortune immense.

C'est parce qu'elle était une grande chrétienne, qu'elle avait fait beaucoup de bien

aux pauvres et à l'autel de la Vierge de Saint-François que Dieu l'arracha à la nuit du tombeau et la sauva du martyre d'être enterrée vivante.



LE CACIQUE DE CIBAO

LE CACIQUE DE CIBAO

I

Avec quelle beauté se lève le jour! avec
el mystère le crépuscule étend sa couleur
›r sur les nuages qui se groupent à l'ex-
·mité du firmament!

Les rossignols annoncent le jour; les fleurs
ıbaument l'air; tout sourit! tout!... et
›i?... Béni soit Dieu, qui perce la téné-
euse obscurité de la nuit et qui étend d'un

pôle à l'autre la chaleur vivifiante du soleil!

C'est ainsi que sa pitié toute-puissante percera les doutes de mon âme et la mélancolie incompréhensible où meurent sans s'ouvrir les fleurs de mon espérance.

Il est cinq heures... Du balcon, je peux compter les feuilles des arbres; je suis abattu par le découragement; je sens une inquiétude inexplicable; rien ne pense à côté de moi, tout ce qui m'entoure dort encore. Les oiseaux du jardin sont mes uniques compagnons, et je les salue avec ma peine...

Si ces innocentes petites bêtes comprenaient les douleurs du cœur de l'homme, je partagerais avec eux ce découragement sans cause, mais qui est le fonds de toute ma vie; ce découragement qui n'a pas de larmes, qui est inflexible, qui ne me quitte jamais, qui parfois augmente et qui se concentre dans ma poitrine : je le touche, je croise les bras, je le presse, et il me semble le sentir m'étouffant le cœur.

Dévoré par lui, je regarde trois arbres robustes, dont les branches, couvertes de ra-

meaux de fleurs, touchent presque ma tête. Le vulgaire les appelle les arbres d'amour.

Le printemps les a couverts de boutons de rose. Heureux arbres!... combien de jours durera votre gloire? combien de minutes dureront ces guirlandes légères qui font envie à mes yeux?

Hélas!... bientôt vous tomberez, emportés par le froid des nuits ou par la chaleur de l'été... bientôt le vent de la mort vous enlèvera... vous irez rouler sans défense dans la tombe des illusions, vous plonger, comme toutes les idées de l'homme, dans la tombe insatiable de la matière, dans cette nécropole de cendres, d'obscurité et de froid où s'enterre pour toujours tout ce qui est passé, en regardant sans inquiétude le présent et l'avenir.

C'est là la seule vérité de la vie; voilà pourquoi mon âme se nourrit de ses souvenirs... Triste nuit de la tombe! dans ton royaume expirent l'hypocrisie, le mensonge, la tromperie, l'intérêt et l'envie; tu es seule ce qu'il y a de grand et de solennel...

C'est là ce que vous me répétez à grands cris, arbres d'amour! Ne laissez pas tomber les fleurs pour me convaincre! Tout doit mourir! Quand le soleil commence à lever sa tête, vous êtes couverts de ces guirlandes, amère raillerie de la vie! quand il inclinera sa tête à l'horizon, que seront-elles?

Je comprends votre langage, je ne veux pas méditer sur l'existence en regardant vos rameaux couleur de rose!

Si vous pouviez me répondre, je vous interrogerais... La terre où vous enfoncez vos noueuses racines se rappelle-t-elle les temps qui sont passés?

Il y a un demi-siècle que vous vivez pleins de jeunesse et que la main de l'homme vous a semés avec amour; mais il s'est écoulé trois cent soixante-deux ans, et, devant vous, un peu plus loin, sur la partie la plus élevée du jardin que vous embaumez de votre parfum, la princesse Hélène Aldobrandi de Rimini a planté ces deux cyprès gigantesques dont les funéraires et verts rameaux, hiver comme été, remplissent de deuil et de tris-

tesse les fontaines et les statues qui les entourent.

Il n'y a de ce fait ni histoire écrite, ni tradition, rien.

La main impie du temps a tout détruit; mais, au milieu des deux cyprès, au pied de leurs vieux troncs, sous de larges touffes, il y a un groupe d'Hercule immolant le lion, et, cachée à sa base, une plaque de marbre noir grossièrement travaillée. A ses angles, on lit cette inscription presque imperceptible :

« Ici mourut le frère du roi de Cibao : qui que tu sois, verse une larme à sa mémoire et prie Dieu, parce qu'il fut bon, miséricordieux et très-malheureux ! »

Bien des fois j'ai lu ces lignes avec tristesse : elles sont tout un poëme de douleur.

II

Vers l'année 1497, le jardin que je contemple maintenant en m'extasiant sur ses souvenirs, était le palais du prince Charles-Félix, époux d'Hélène Aldobrandi de Rimini, descendant d'une maison des plus illustres et souveraine.

Semblable en tout au palais des rois catholiques, il faisait l'admiration de ces temps par le luxe de son architecture arabe, de ses riches meubles et de ses tapisseries, et surtout par les délicieux parcs, bosquets et jardins qui l'environnaient, enfermés sous la

puissante défense de ses grandes murailles. Ces murailles, dont les méandres nombreux entouraient plus d'une demi-lieue de terrain, étonnaient les yeux quand, au sortir des sables de Madrid, ils voyaient ce paradis de délices où les princes de Rimini avaient réuni tout ce que les siècles passés avaient pu leur fournir de précieux.

Les deux époux, protégés des rois et objet de tous les respects, passaient leur vie avec leurs tendres enfants, qui faisaient leurs délices.

Le prince Charles-Félix n'était pas beau : il avait quarante-trois ans, un cœur droit, une piété infinie ; il était paisible, doux dans ses manières, bon père, meilleur époux, fidèle ami ; il avait concentré son bonheur dans son palais qu'habitaient toute l'année Hélène et ses enfants.

Hélène avait accompli vingt-six ans ; elle avait la taille haute, la carnation belle ; son teint révélait l'origine italienne de ses ancêtres ; ses yeux étaient noirs, petits, vifs ; son nez, aquilin ; sa bouche gracieuse montrait

continuellement les dents les plus blanches; son front large et ouvert; ses cheveux, bruns; ses épaules, arrondies; mince, gracieuse, svelte, bien faite, avec des pieds et des mains chefs-d'œuvre de perfection.

Hélène était le type idéal de la beauté; mélancolique au fond de l'âme, elle souriait toujours; légère en apparence, elle méditait profondément sur toutes choses; candide comme une enfant de sept ans, ses pensées étaient sévères comme celles de la vieillesse.

Elle faisait ressortir sa beauté par les modes capricieuses de son époque : les saphirs, les fils de perles, les émeraudes arrondies, les colliers d'escarboucles, rendaient folle en apparence cette nature d'ange qui se présentait toujours sémillante et séductrice, entraînant après elle les génies de la cour et les chevaliers les plus galants et les plus habiles.

Le prince Charles-Félix voyait Hélène entourée de ses aveugles adorateurs; il connaissait à fond la sévère vertu de cette femme si noble, de cette âme si sublime et si grande;

et, sans jalousie dans le cœur, il l'abandonnait au délire de sa vanité enfantine.

Et la bonne épouse, la tendre mère, revenait de ses nuits de triomphe dans l'alcazar des rois et dans les palais des chevaliers de Castille à son foyer domestique; elle montait contente et tranquille dans le lit nuptial, lit sans tache comme le nid des tourterelles de la montagne; et la tendresse de ses enfants, et les caresses de son époux si bon faisaient l'enchantement de sa vie.

Hélène penchait sa tête et dormait pleine d'innocence, en souriant de ses triomphes : ses lèvres prononçaient alors le nom si saint pour elle de son excellent époux, qui, souvent attendri, imprima sur son front un baiser, en la bénissant de toute la tendresse de son cœur.

Le prince et la princesse vécurent six ans dans cette paix et dans cette allégresse, entourés de leurs enfants et au milieu de tous les plaisirs de la richesse et de la tranquillité de l'âme.

III

Charles-Félix était l'intime ami de Christophe Colomb, de ce génie extraordinaire qui venait de découvrir le nouveau monde, et que doña Isabelle Ire avait fait amiral et vice-roi des Indes.

A peine le célèbre marin était-il de retour de son second voyage, qu'il reçut la visite du prince Charles-Félix.

Colomb devait de grandes faveurs à ce parfait chevalier, et, sur le point de repartir pour les îles d'Amérique, comme preuve d'une amitié et d'une confiance toutes spé-

ciales, il laissa à ses soins un des Indiens qu'il estimait beaucoup, qu'il avait amené d'Haïti, qui méritait par sa dignité et par son origine le respect le plus grand, bien qu'il le considérât comme une acquisition de sa découverte et de sa conquête, qu'il le considérât presque comme un esclave.

Celui que le fameux marin confiait au prince son ami était le frère du valeureux Caonabo, cacique d'Haïti.

— Gardez-moi, lui dit-il, ce descendant du roi de Cibao, enseignez-lui à aimer Dieu, et que votre main lui adoucisse les heures de sa vie.

L'Indien leva les yeux, prit affectueusement les mains du chevalier, et pressa bientôt Colomb dans ses bras, plein de tristesse de ne pouvoir le suivre dans le voyage qu'il allait de nouveau entreprendre.

Peu de jours après, le prince Charles-Félix quitta la cour et emmena à son alcazar de Madrid le frère de Caonabo.

Les habitants de la ville fixaient leurs yeux sur le sauvage, qui était grand, bien

fait, d'un teint basané, couvert depuis la ceinture jusqu'au genou par de superbes plumes de toutes les couleurs admirablement entrelacées, dont la tête était ornée d'un splendide panache, et qui portait à son cou une chaîne d'or massif pesant six cents castillans. Toujours mélancolique, sans jamais sourire, sévère, taciturne, quoique d'une physionomie vive, de telle sorte que, sans ouvrir la bouche, sa figure exprimait tout ce que pensait sa tête, tout ce que sentait son cœur.

Le taciturne Caonabo entra dans l'alcazar, accompagné du prince.

La princesse Hélène, entourée de ses enfants, descendit à la salle d'armes pour recevoir le sauvage. Quand il se présenta, les petits enfants, saisis de crainte, se cachèrent dans les plis de la robe de leur mère et avancèrent timidement leurs petites têtes angéliques.

Hélène, curieuse, fixa les yeux sur l'Indien, qui la regarda, fléchit les deux genoux devant sa majestueuse beauté, et toucha ses

pieds avec sa tête en signe d'admiration et de respect profond.

La princesse, en voyant cet homme, sentit son cœur défaillir; elle tendit la main à l'infortuné et le releva de terre.

Le prince et la princesse lui dirent :

— Dans cet alcazar nous rendrons heureuses les heures de ta vie, jusqu'à ce que ton ami l'amiral revienne.

L'Indien tenait encore dans ses mains les mains de la princesse : un moment son visage se troubla, puis il leva les yeux, poussa un soupir, indiqua l'Occident avec mélancolie, baissa la tête et deux larmes roulèrent de ses yeux.

Hélène et ses enfants comprirent le chagrin de cet homme, et ils laissèrent aussi couler leurs larmes.

Près du parc qui bordait l'alcazar, il y avait un pavillon inondé par le soleil, entouré de jasmins et de plantes odoriférantes. Un peu plus loin, un cercle de chênes robustes, de frênes noirs et de pins séculaires : et c'est là que le prince et la princesse donnèrent

l'hospitalité à l'Indien du nouveau monde.

— Ici tu vivras content, lui dit Charles-Félix, parce que tu seras au milieu de tous les avantages de la civilisation.

L'Indien baisa les mains du chevalier et s'assit dans un coin de la demeure hospitalière.

IV

La nuit tomba : l'Indien avait abandonné déjà la chaleur de l'habitation pour tendre, d'un arbre à un autre, son léger hamac à la clarté de la lune, et il s'endormit à l'air libre. Dès ce moment, ce fut là son lit, là son foyer, là tout son univers.

Le prince et la princesse aimaient Caonabo, parce qu'il était doux et bon, que dans sa mélancolie il y avait une sublimité divine.

Le sauvage vivait retiré dans son petit bosquet; ni de jour ni de nuit, ses pieds ne dépassèrent la limite des murailles de l'al-

cazar; ses yeux ne connurent de ce séjour que les fleurs du jardin et le bois épais d'Aldobrandi de Rimini.

Les mois se passèrent, et Colomb ne revint pas des îles. La tristesse augmenta l'hypocondrie du sauvage qui parlait déjà la langue espagnole, et qui comprenait tout avec une finesse et un discernement admirables.

Sa nourriture était frugale : elle se composait d'herbes cuites et de racines rôties.

Il ne goûtait jamais de boissons spiritueuses; il dormait peu.

Hiver comme été, son hamac était exposé à l'air; quand le froid était vif, il jetait sur lui une peau d'ours blanc, présent des rois de Castille; c'était là tout ce qui donnait de la chaleur à son lit. Quoique les îles où il était né fussent inondées de soleil et brûlées par le climat des tropiques, l'Indien offrait une résistance inexprimable aux saisons et à la douleur même qui se peignait à peine sur les rides de son front.

Rarement il entrait dans l'alcazar; le prince Charles allait dans son bosquet le

saluer tous les jours; les enfants d'Hélène l'adoraient, et ce n'était qu'avec eux que le sauvage était doux et affectueux.

Hélène ne lui parlait presque jamais, rarement elle fixait ses yeux sur lui; mais Hélène depuis une année était rêveuse: devant elle le sauvage pâlissait et renfonçait toutes ses pensées; en voyant passer Hélène, ses yeux se remplissaient de larmes. Si elle s'asseyait au bord de la fontaine, l'Indien la suivait avec son regard d'aigle; et avec la tendresse d'âme qui dévore tous les martyrs de la vie, il la contemplait d'un air calme et méditatif; et Hélène ne levait pas ses yeux timides: quelle lutte si terrible!

Cette noble femme ne couronnait plus sa tête de fleurs; ses yeux ardents n'appelaient plus la foule de ses enthousiastes adorateurs; elle n'entourait plus son cou de saphirs ni de perles.

Elle était silencieuse; ses lèvres souriaient avec peine; sa figure avait pâli; le trouble agitait son cœur; son front brûlait; le feu de l'intelligence rougissait ses yeux, et ses mains

étaient comme la glace. Hélène ne dormait plus; elle n'était plus heureuse; l'ange du désespoir avait brisé les ailes de son cœur. Pauvre Hélène!

L'Indien, réservé et sombre, semblait tourmenté d'une horrible pensée; son cœur ne laissait pas échapper un soupir; jamais il ne relevait son front; le soleil ne se levait pas pour cet homme infortuné; en vain les fleurs s'ouvraient; la lumière de la lune, l'éclat des étoiles, le ciel bleu, le chant mélancolique du rossignol, ne consolaient plus son âme désespérée et ténébreuse, qui s'était repliée avec dégoût, sans consolation et sans espoir.

Qu'avait Caonabo? Étaient-ce les souvenirs de la patrie, étaient-ce les fers de l'esclavage qui l'étouffaient? Était-il malade? Quelle douleur oppressait le cœur de la princesse Hélène?...

La mère dit un jour à ses tendres enfants:

— N'allez pas au bosquet de Caonabo: que l'Indien ne revienne pas baiser vos fronts.

Les enfants éclatèrent en sanglots, et de nombreuses semaines se passèrent sans qu'ils

missent le pied dans le bosquet du cacique.

Le sauvage, avec la sagacité de l'Américain, comprit leur absence et baissa la tête : il fit une couronne de fleurs jaunes, et il la suspendit à l'arbre au pied duquel ces beaux petits anges venaient jouer; avec sa flèche il grava au milieu un lis, un cœur et une faible branche brisée par le vent.

Hélène passa devant l'arbre, le regarda, et elle ressentit dans ses entrailles le chagrin de Caonabo.

L'Indien était assis sur une pierre, l'attendant sans repos; la pâleur couvrait sa figure, et l'on voyait sur ses joues les sillons des larmes brûlantes.

La pauvre Hélène voulait s'éloigner de la vue de cet infortuné, et les pleurs coulèrent aussi de ses yeux; mais la main du destin l'entraînait malgré elle.

V

Pendant plusieurs jours elle ne revint pas au bosquet, mais elle y envoya ses enfants: la compassion dévorait son âme. L'Indien, en les voyant, les couronna de jasmins et de lis et les pressa contre son cœur; il monta aux touffes les plus élevées des pins, y surprit les tourterelles dans leur nid, leur enleva leurs blancs petits, et les donna aux heureux enfants, qui vinrent, pleins de joie, les offrir à leur mère attristée.

Hélène s'attendrit à la vue de ces tendres oiseaux : elle ne put résister à sa douleur.

— Mon Dieu, dit-elle, donnez-moi la force de lutter contre le délire qui me tue...

Et elle pressa dans ses bras ses enfants caressants, couvrit de baisers les couronnes que portaient leurs têtes innocentes, couronnes que la main du sauvage avait tressées; et chaque baiser de ses lèvres sur ces fleurs odoriférantes empoisonnait de plus en plus la douleur de son existence.

Cette sainte femme ne put vaincre sa souffrance : à la clarté de la lune, elle alla dans le jardin; elle se dirigea en tremblant vers la fontaine où une force irrésistible l'entraînait, et elle arriva au bosquet de l'Indien qui était assis pâle et méditatif.

— Caonabo! lui dit-elle, en balbutiant.

L'Indien crut entendre la voix de l'ange et n'eut pas le courage de lever la tête.

— Caonabo! répéta la malheureuse Hélène, le cœur brisé de chagrin!

— Béni sois-tu, Seigneur Dieu! répondit l'Indien, en inondant ses mains de larmes et en tombant à genoux à ses pieds; ce pauvre sauvage t'aime de tout son cœur,

parce que tu es bonne comme tes enfants, et que tu es la femme de mon ami qui allége mes chagrins.

Je t'aime, continua-t-il, en brûlant de ses baisers les mains glacées de la malheureuse Hélène : je ne veux rien de toi; je t'aime!... tu es venue me consoler... Hélas! Dieu a voulu que nos pères ne fussent pas égaux, que tu ne descendes pas de ma race; que moi, né du sang des rois, je sois l'esclave de l'amiral et le mendiant que protége aujourd'hui l'âme généreuse de ton mari. Que la volonté du ciel s'accomplisse! Sois bonne, lui dit-il enfin, en se levant plein d'une agitation profonde, sois bonne, que ton âme soit miséricordieuse. Bientôt finira ma triste vie.

L'Indien pleura abondamment et posa ses mains sur la tête de la princesse Hélène :

— Que l'ange de ma race te protége! Que Dieu sanctifie ton cœur et qu'il bénisse tes enfants.

Hélène souffrait horriblement; le sauvage la regardait avec la grandeur des rois; dans ses yeux brillait le génie. Sa bouche pro-

ıonça les dernières paroles avec la majesté mpérieuse de la vertu sublime :

— Adieu! lui dit-il encore en baisant son 'ront avec la plus chaste vénération.

La princesse ne pouvait retenir ses larmes.

— Ne pleure pas, lui répéta-t-il de nou- 'eau; que ton âme ne tressaille pas; oublie :e pauvre Indien, et Dieu te consolera.

La résille de dentelle qui la couvrait omba de la tête d'Hélène; elle était mouillée le larmes: l'Indien la ramassa, et Hélène ;'éloigna du bosquet en tremblant.

VI

Depuis, les portes de l'alcazar restèrent fermées trois jours et trois nuits.

L'Indien ne prit ni boisson ni nourriture durant ces trois longs jours; le quatrième, au lever de l'aurore, Caonabo fit un effort suprême : il pressa contre son cœur la résille d'Hélène, inondée de ses larmes et brûlante comme les derniers baisers de sa vie, et il expira en bénissant cette pieuse femme.

Le soleil se levait à l'horizon quand les pages de l'alcazar annoncèrent au prince et à la princesse que Caonabo était mort.

Charles-Félix et Hélène s'empressèrent de courir au bosquet; le prince posa les mains sur la tête de ce corps tout pâle.

Hélène, mourante, fixa les yeux sur la résille que l'Indien tenait pressée contre son cœur, comme si une pensée éternelle lui avait donné une force mystérieuse.

Hélène fit enterrer le cadavre à l'endroit même où Caonabo avait expiré; elle fit graver sur la pierre l'inscription que mes yeux ont lue si souvent avec tant de tristesse. — Hélène planta ces deux grands cyprès qui vivent depuis trois cent soixante-deux ans. Hélène pria beaucoup Dieu pour cette âme si pleine de vertu, de noblesse et de miséricorde; et, peu de temps après, elle mourut, consumée de chagrin, aussi pure, aussi vertueuse qu'elle avait toujours vécu.

La race des princes Aldobrandi de Rimini disparut avec les années; plus tard l'alcazar fut détruit, les bois coupés; les deux cyprès seuls, la plaque de marbre noir, la grande statue d'Hercule déchirant le lion, sont les uniques restes de cette lamentable histoire,

qui sera toujours la tradition de l'Indien Caonabo, frère du vaillant cacique de Cibao, mari de la grande et malheureuse reine Anacaona.



IZUA

IZUA

I

t une pauvre chaumière cachée dans
ourgs d'Arequipa qu'habitait Izua
agnie de sa mère;
mère, à qui les malheurs et les dé-
avaient desséché le cœur.
lle jeune fille avait des espérances;
it des illusions : illusions et espé-
ue devaient faire évanouir les années

de la vie! les années de la vie qui sont la mort!...

Elle avait rêvé un paradis; elle cherchait dans le monde une âme de feu, une âme généreuse comme la sienne.

Elle allait accomplir ses dix-huit printemps; et malgré sa beauté, personne n'était venu frapper à sa porte.

Un soir que le soleil se couchait à l'horizon, un cavalier du nom d'Angelo Doria la vit. C'était un descendant d'André Doria, et il était proscrit de sa patrie.

Sous les larges bords de son chapeau brillaient des yeux qui vont droit au cœur et révèlent l'énergie d'un esprit courageux.

La jeune fille le regarda, et dès ce moment elle sentit la tristesse, la tristesse qui, chez les vierges candides, est l'amour dans l'âme.

Angelo laissa son souvenir dans le cœur d'Izua, comme certaines fleurs qui empoisonnent l'air qui les caresse.

Deux jours après il vint s'asseoir à la porte de la timide jeune fille, de la timide jeune

fille qui tremblante écouta sa voix, sa voix pleine de douceur.

Le proscrit lui dit avec tendresse :

— Izua, tu es mon amour.

Izua ne put répondre. Qui ne compatit aux malheurs de celui qui vit dans l'exil? Elle baissa candidement les yeux, devint rouge comme du carmin, et s'enfuit saisie de honte.

La lutte et les soupirs durèrent plusieurs jours; mais enfin la jeune fille répondit au cœur qui la remplissait d'amour.

Ces deux bonnes âmes se jurèrent un amour éternel; amour éternel..., martyre infini de doutes, de larmes.

Comme ce doux sentiment frappe les fibres délicates là où une douleur latente se développe, consume et agite la matière de la vie!

Angelo avait de la vertu, du courage, une grande intelligence; mais il était pauvre, très-pauvre!...

La mère d'Izua avait résolu d'échanger pour de l'or la main de sa fille.

La vieille, endurcie au milieu des griffes de la misère, avait appris qu'on ne trouve le bonheur que dans les biens de la fortune.

Détresse, dégoût, désespoir, n'étaient avec de l'or que paroles vides! que réalités effrayantes avec la nudité et la faim !

Voilà pourquoi, dans son erreur, elle avait décidé qu'Izua ne se marierait jamais qu'à un homme qui aurait de l'argent.

Elle avait oublié « qu'il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille qu'à une riche d'entrer dans le royaume des cieux ; »

Que, « *si tu veux être heureux, va et vends ce que tu as, et donne-le aux pauvres, et tu auras un trésor dans le ciel.* »

Cependant, la vieille brûlait des cierges aux saints ; elle ne fermait pas les yeux sans baiser le scapulaire ; elle entendait la messe, se confessait, était toujours à l'église. Et avec ce système elle espérait se sauver en se trompant et en croyant tromper les saints, *comme si les saints étaient des sots...*

s quand il s'agissait de sa fille, fût-
ı non malheureuse, sa résolution était
cable : la marier avec un homme riche
nfermer dans un couvent.

II

La jeune fille ignorait cette pensée, et, un jour que le chagrin oppressait son âme, elle alla vers sa mère chercher du secours.

— Ma mère, lui dit-elle, j'aime le señor Angelo, et le señor Angelo m'aime.

— Ma fille, lui répondit la vieille, il faut oublier cette infortune qui viendrait augmenter notre misère.

— Dans notre pauvreté, nous vivrons heureux, lui répondit craintivement la jeune fille...

— J'aimerais mieux te voir morte, lui répondit la mère en fureur.

La jeune fille pâlit, pencha la tête, se ɘtira affligée et les yeux pleins de lar- ɿes.

La mère connaissait la trempe de sa fille; uit jours après elle l'éloigna d'Arequipa. ılle transporta sa demeure dans une mai- onnette entourée d'arbres, située au centre 'une des plus délicieuses vallées d'Amé- ique, à quatre-vingts lieues de la ville.

Izua tomba malade; la pâleur vint rem- lacer le teint rose de ses joues. Il fallait uérir l'âme; pauvre jeune fille! jamais âme malade ne se guérit... Elle marchait insi, et s'approchait du tombeau...

Angelo ignorait sa demeure; et il était ussi très-malheureux...

Inutilement l'amant chercha sa bien-ai- ɿée; en vain la jeune fille attendit Angelo... ngelo qui, éperdu, fatigué de recherches, 'éloigna d'Arequipa un an après.

La vieille dit alors à sa fille mourante :

— Ton amant t'a oubliée; uni à une utre femme, il est rentré dans son pays na- al, et bientôt après il est mort.

Izua ouvrit les yeux, sans ajouter foi à ces paroles.

— Ce que tu me dis est-il vrai? Tu me le jures, mère de mon âme?

La mère n'eut ni conscience, ni charité, et elle jura tranquillement.

— Alors, répondit la jeune vierge, je vivrai pour Dieu.

La mère baissa la tête.

Huit jours après, et encore malade, la pauvre jeune fille entra au couvent de Sainte-Claire; un an plus tard elle prit le voile, fit sa profession, et s'appela dès lors sœur Louise de l'Incarnation.

De l'or ou *la maison de Dieu;* la maison de Dieu avait ouvert ses portes à la victime.

III

le mélancolie fait fermenter les sou-
de la félicité passée, cachés au fond
e!...
id les yeux ne regardent rien, qu'ils
passibles au milieu de la lumière ou
èbres;
id ni le silence ni le bruit n'agitent la
de la vie, que la pensée est alors
: douloureuse! comme elle s'échappe
e avec désespoir, en frappant de ses
neige les fibres rompues du pauvre
: l'homme!...

Izua vécut trois ans dans cette situation cruelle, toujours abstraite, espérant en l'infinie miséricorde de Dieu.

Que de rides avaient marqué les angoisses sur ses joues délicates!...

La religieuse finit par vaincre l'esprit malin des souvenirs; elle faisait en paix sa prière... comme l'on finit par parcourir tout chemin, bon ou mauvais!...

Rien n'habitue à la fatigue comme la fatigue elle-même!...

Hélas! avec le bonheur on ne connaît pas le bonheur! Sans le mal, on ne peut connaître le bien!

L'esprit rêve toujours un avenir souriant et bienfaisant, un avenir qui n'arrive jamais.

Dans l'infortune et la douleur, vient un moment où l'on ne sent pas le martyre... un moment où l'on ne comprend pas non plus cet avenir sans fin.

Voilà pourquoi la tristesse offre aux grandes âmes plus de consolation que la joie.

Bienheureux les infortunés qui vivent dans une agonie perpétuelle; c'est à eux qu'ap-

·tient toujours l'espérance, qui se réalisera ıs le royaume des cieux après la pérégri-ion passagère en ce monde, où la justice l'injustice ne sont que délire.

Entrez par la porte étroite, parce que la ·te large et la voie spacieuse mènent à la ·dition.

Que la porte de la vie est étroite, qu'il est u large le chemin qui y conduit! Qu'il est tit le nombre de ceux qui le trouvent..., Jésus-Christ.

Izua, cherchant ce chemin, était entrée ns le cloître, et dans le cloître elle ne sen-t déjà plus la douleur, parce que la dou-ır était l'âme de sa triste vie.

IV

Le couvent de Sainte-Claire occupait un terrain immense. De superbes galeries, sur lesquelles donnaient les cellules, bordaient sa cour carrée, et elles conduisaient à l'escalier de marbre qui venait au chœur et au jardin.

Du chœur on passait à l'église par la porte du *comulgatorio*, par où entraient les novices le jour de la profession.

Le grand autel était entouré de jalousies ornées de petits grillages en fil de fer, der-

ière lesquels les religieuses assistaient à 'office.

Dans une des tribunes les plus élevées ›riait chaque jour sœur Louise de l'Incarnaion.

Les fidèles connaissaient son histoire et ·vaient pitié d'elle.

Élue supérieure, les nonnes et les novices 'aimaient comme leur ange tutélaire; autour l'elle tout souriait; la paix de son âme emplissait le couvent de paix.

C'était au mois de mai; l'église était paremée de fleurs, les murs couverts de tenures de soie cramoisie; des milliers de bou;ies versaient de toutes parts la lumière; la nusique faisait retentir les voûtes du temple; es fidèles récitaient leurs prières; la comnunauté chantait les hymnes célestes à la /ierge.

Les portes étaient ouvertes de part en)art : la foule entrait et sortait en tumulte; es derniers accents du *Te Deum* se faisaient ›ntendre quand, fendant la foule, s'avance usqu'au grand autel un homme à la taille

élevée, aux cheveux blancs, au teint pâle, l'œil pensif; là, il fléchit le genou et se livr à la prière.

La cérémonie venait de finir; c'éta l'heure de fermer les portes, et le sacristai secouait sa poignée de clefs en signe d départ.

La supérieure se retirait de sa tribun quand elle fixa les yeux sur cet homme.

— Vierge sainte! s'écria-t-elle épouvanté

Celui qui priait releva la tête, et à trave le grillage il vit la figure attristée de la rel gieuse qui lui tendait des mains suppliante

Notre personnage la contempla et pâlit; s'approcha ensuite du grillage, et lui d d'une voix plaintive :

— Izua de ma vie, j'ai pleuré ta mort je viens de prier Dieu pour ton âme!

La supérieure ne put répondre, et el tomba évanouie sur l'accoudoir.

Les nonnes se retirèrent de la tribun Angelo quitta l'église comme s'il était fou; sacristain, après avoir aspergé la grand n avec de l'eau bénite pour effrayer le diab

qui ne se trouve que dans le cœur de ceux qui ferment l'oreille aux cris de l'infortune, ferma les portes en tremblant, et se retira dans la sacristie.

V

La faible lumière d'une petite lampe dissipait à peine l'obscurité de la cellule de sœur Louise de l'Incarnation.

La supérieure, revêtue de son habit grossier, les yeux fixés sur son chapelet à gros grains, appuyait sa tête sur sa main décharnée.

Sur ses sourcils froncés, sur ses yeux brillants d'un éclat sinistre, se peignait la tempête qui agitait son cœur.

Auprès d'elle était un vieillard qui l'observait en silence, le médecin du couvent et l'ami de l'âme de la supérieure.

— Votre Révérence est en grand danger ; /ais appeler la communauté.

— N'appelez personne et laissez-moi ; le ips vole. Il y a trois ans que vous m'avez faire ma profession. Vous savez si, depuis noment, ma résignation et ma pénitence été grandes ; vous voyez la douceur et la ice avec laquelle je gouverne cette sainte ison. Les novices m'appellent leur bonne re, et moi j'ai au cœur une douleur qui finit pas. La mort était mon unique érance, et, avant son arrivée, j'ai vu An-o Doria...

Le docteur fit un mouvement de surprise.

— Oui, Angelo Doria, le bien-aimé de n cœur... Ma mère m'avait juré qu'il avait ›usé une autre femme, qu'il était mort ı d'Arequipa ; voilà pourquoi j'ai pris le le. Angelo Doria vit... ma mère m'a mpée... je veux sortir immédiatement du ıvent. Chaque minute augmente mon in-étude ; chaque heure est un siècle. Je s que le sang monte à ma tête : j'ai be-ı de l'air libre... ces murailles m'étouf-

fent... demain je ne veux pas voir ici la lumière du jour... non... non...

— Mère supérieure, c'est impossible.

— Impossible! répondit la sœur tremblante de colère, et se levant avec violence, les yeux injectés de sang et fixés sur le front du médecin; alors, avant que le soleil éclaire le monde, le couvent sera réduit en cendres; ma main allumera l'incendie, et ma mort, au milieu des flammes, mettra un terme à cet horrible martyre qui me consume.

— Que Votre Révérence se calme; pour la voir heureuse, je donnerais le sang de mes veines.

— Il n'en faut pas autant, dit la supérieure avec impatience; ce que je veux, c'est que vous m'aidiez à sortir d'ici.

— Et comment puis-je le faire? s'écria le médecin.

Il y eut un moment de silence; le médecin regardait la supérieure; la supérieure tenait ses yeux immobiles; la lumière de la lampe s'éteignait; le mouvement monotone de l'horloge marquait les heures, et à la porte de la

cellule, tranquille et priant avec une piété fervente, une jeune novice contemplait la lune et la grandeur sublime d'une nuit sereine.

— Écoutez comment cela peut se faire, dit la supérieure en rompant le silence.

Demain, à minuit, mettez le cadavre d'une femme à la porte du jardin.

Le médecin la regarda avec étonnement.

— Et que fera Votre Révérence avec ce cadavre?

— Demain, répéta la supérieure avec un accent amer, demain, à minuit, mettez-moi un cadavre à la porte du jardin...; s'il n'y est pas à minuit, à une heure cette sainte maison sera en feu.

Le vieillard la regarda épouvanté.

— A minuit, le cadavre sera à la porte du jardin.

VI

Le jour suivant, la supérieure ne se lev pas du lit. Grande était la concentration d son âme. Elle passa les heures de la jour née dans un silence profond ; à neuf heure du soir la communauté se livra au sommei

A onze heures, la supérieure s'assit dan le fauteuil qui se trouvait en un coin de s cellule.

Quelle violente inquiétude dominait cœur de cette femme ! Les idées se croisaie dans sa tête comme les nuages entraîné par l'ouragan.

La nuit était froide; la pluie fouettait les vitres de la fenêtre; dans les corridors, le vent s'engouffrait, et il secouait les branches des arbres avec un lugubre murmure.

Les yeux de la supérieure lançaient le feu; ses oreilles attentives percevaient le plus léger mouvement dans le lointain; l'impatience oppressait son cœur, et, pour cette âme en peine, les heures avaient arrêté leur course.

Enfin minuit sonna : la sœur compta un à un les échos de la cloche; que son gémissement était lugubre! Un coup de sifflet retentit dans les airs... elle quitta son fauteuil, sortit de la cellule, traversa le cloître, descendit dans la cour, et elle ouvrit, sans savoir comment, la porte du jardin.

Sur ses marches était étendu un cadavre.

La lune se cachait au milieu des nuages, la nuit était profonde, la rue solitaire.

La supérieure arriva jusqu'au mort, le regarda avec une joie féroce; ses mains

le touchèrent; c'était le cadavre d'une femme, elle eut peur... mais le délire domina la nature.

Encore tout étonnée, elle le prend par les boucles des cheveux, l'entraîne avec convulsion, le cache parmi les arbres, et referme la porte du jardin.

Elle s'arrêta un moment à réfléchir, mais, comme aiguillonnée par l'esprit, elle appuie le cadavre contre un arbre, le place hardiment sur ses épaules, et le porte à travers le cloître.

Ce corps de femme était mouillé, la tête penchait sous la poitrine délicate de la sœur; les lèvres frottaient les pâles joues de cette infortunée dont le désespoir faisait battre le cœur.

La supérieure, insensible au dégoût, à la crainte, au froid, au poids du cadavre, l'emportait comme une condamnée.

Ainsi chargée, elle traversa le jardin et le cloître, monta l'escalier, entra dans sa cellule, et jeta violemment son fardeau sur le lit.

Saisie d'effroi, elle le contempla un instant... puis elle fit une prière... quelle prière! et ensuite, entassant tout autour livres, meubles, vêtements, huile, d'une main ferme elle y mit le feu. Quant tout brûla, que les flammes montèrent jusqu'au toit, étouffée par la fumée, aveuglée presque et les mains presque brûlées, elle abandonna la cellule, la ferma du dehors, et elle s'élança dans la rue, comme une flèche, par la porte du jardin.

Et il sonna une heure de la nuit, l'heure la plus triste de la vie.

Au bruit des grilles qui se rompaient brûlées, des murailles qui se renversaient, à la terrible lueur de l'incendie, la communauté se réveilla et courut à la cellule.

La cellule n'existait déjà plus; et le matin, quand le feu fut éteint, à la place du lit de sœur Louise de l'Incarnation, on trouva un amas d'ossements calcinés qui firent croire que la supérieure avait été victime des flammes.

La communauté la pleura longtemps;

elle rendit les honneurs funèbres à sa bonne mère, couvrit les ossements de fleurs, et les déposa religieusement dans le caveau du couvent.

VII

quel découragement passe les heures
i a perdu toutes les espérances et qui
jours.

d, en ouvrant les yeux, il heurte la
npossibilité; quand il la contemple
le jour, et quand, en se livrant au
lutte dans ses rêves contre cette im-
té cruelle qui engendre le découra-
de n'être jamais réalisé... qui dégé-
ntôt en cet ahurissement donnant à
de l'homme la force de saisir le fer
nfoncer dans son cœur, et de guérir
une fois, les plaies qui chaque jour
ent et empoisonnent l'infortune ;

Il y a de tels moments suprêmes de fatigue et de douleur, de tels moments si agités, que l'on s'étonne que l'âme ait tant de patience.

Quel mystère domine l'esprit fort pour qu'il ne rompe pas la chaîne légère qui attache la vie à la vie impénétrable de la création!

C'est ce mystère qui arrêtait la main d'Angelo Doria.

Trois années de martyre avaient engendré dans son âme un ennui aussi profond que l'obscure pensée de la mort.

Il vivait inconnu devant le couvent de Sainte-Claire. A peine les flammes brillèrent-elles que plein d'inquiétude il s'élança dans la rue. Il courut en cherchant l'entrée du couvent, quand il heurta un corps inanimé appuyé contre le mur de clôture. Angelo reconnut Izua privée de sentiment.

Il la prit dans ses bras, et, comme la rue était encore déserte, il put l'emporter dans sa maison sans être vu de personne.

VIII

Ce n'est pas ce que veut l'homme qui arrive sur la terre, mais bien ce qui a été réglé par la volonté de Dieu.

Quand Izua ouvrit les yeux, elle vit Angelo Doria assis au chevet de son lit.

Izua le regarda avec surprise, éleva ses mains suppliantes, et s'écria avec un religieux accent :

— Grâce, mon Dieu, bonté ineffable et infinie!... Je t'adore et je te bénis dans tes profonds jugements : tu as entendu ma voix... pardonne-moi et protége-moi... An-

gelo de ma vie! s'écria-t-elle en se jetant dans les bras du malheureux proscrit.

Longtemps leurs larmes coulèrent et se mêlèrent; les baisers de l'âme ont une éloquence céleste. Ces deux bouches, qui avaient, tant d'années, bu le fiel de l'infortune, étaient réunies et goûtaient le plaisir infini d'un saint amour qui ne peut se comparer qu'à la grandeur de la lumière, qu'à la sublimité de la nuit couverte d'étoiles, qu'au terrible fracas des ouragans.

Les pauvres amants, ignorés et cachés dans l'épaisseur des bois qui entourent les frontières d'Arequipa, vécurent trois années, comme deux frères, comme deux amis, comme deux anges de vertu et d'innocence.

Izua priait; sur sa poitrine elle portait le scapulaire de l'ordre dont elle n'avait pas quitté l'humble habit, et, au milieu de la tristesse, la paix de Dieu nourrissait son âme. Mais Angelo était toujours pensif; ses yeux regardaient avec une douleur inexplicable.

Et sa pâleur, son amer sourire, sa con-

centration sombre, tourmentaient Izua... Foi et espérance étaient pour lui des mots vides de sens.

Il avait souffert trois ans en voulant arracher à la tombe l'ange qu'il croyait renfermé dans ses ténèbres, et quand l'ange appuyait sa tête candide sur sa malheureuse poitrine et comptait les battements de son cœur, son cœur s'était fermé par amour, et, à travers le monde des souvenirs, il errait sans cesse, sans jamais se reposer. C'était une volonté mystérieuse qui lui avait fait trouver l'ange après tant de martyres... Et l'ange n'avait plus de beauté..., n'avait plus de fiel..., n'avait plus le poison nécessaire à l'homme pour s'endormir après la douleur et pour s'accoutumer à l'hypocondrie, à la solitude éternelle, à la haine, à la malédiction des condamnés.

Et c'est en vain que le silence et l'agréable douceur de la retraite... c'est en vain que la mélancolique quiétude des campagnes vierges étendaient la paix et son atmosphère de consolation autour de ces infortunés...

L'hirondelle qui en fendant les airs faisait entendre ses harmonieux et gais gazouillements; le tendre troupeau qui, blanc comme la neige, broutait au pied du mont; le saule qui baignait ses branches pleureuses dans le tranquille courant; le ciel couleur de pourpre parsemé d'or et d'azur, rien ne les frappait!... Angelo et Izua tenaient les yeux impassibles et fixes sur le bord de la tombe!... Pour eux, rien ne souriait... rien!...

Qu'est-ce qui augmentait chaque jour la tristesse de leur vie?

Était-ce le remords?

Avoir soif, goûter l'eau transparente, et sentir ensuite dans les veines, d'où on ne peut l'arracher, le poison meurtrier! Hélas! telle est la volonté de Dieu!...

IX

Angelo ne put résister.

Une de ces matinées où le ciel semble ntendre les gémissements des hommes et 'attrister de leur tristesse, la tête appuyée ur les épaules d'Izua, il lui dit d'une voix moureuse et plaintive :

— Les jours de la vie se passent... et notre tristesse n'a point de fin... tu étais épouse de Dieu et l'âme de mon âme... mon cœur est rempli d'amertume... je ne peux plus y tenir... à mes côtés tu crois profaner le nom de Dieu... tes larmes inondent mes

mains... et je sens ici un enfer sans fin qui me consume... Pauvre Izua!... si tu crains la condamnation éternelle, ma main te guidera à la maison de Dieu...

Izua se jeta au cou de cet homme qui inclina sa tête et sembla méditer profondément et se séparer du monde.

X

C'était le 17 octobre 1657, jour anniversaire de la mort de sœur Louise de l'Incarnation.

— Quelle époque si douloureuse! Pourras-tu l'oublier, toi, Izua, bénie de mon âme? disait Angelo Doria à la pauvre femme dont il allait se séparer pour toujours.

En ce jour, la portière du couvent de Sainte-Claire annonçait à la communauté que le révérend évêque d'Arequipa attendait au parloir.

Les sœurs allèrent le recevoir avec em-

pressement... Le prélat entra et se dirigea vers l'église accompagné d'une femme couverte d'un voile noir et suivie d'un moine franciscain qui, sans lever les yeux, alla s'agenouiller à côté du grand autel.

L'évêque entra dans le confessionnal, la femme s'agenouilla à ses pieds.

Les religieuses observaient avec curiosité.

La pénitente confessa ses péchés et éclata bientôt en sanglots.

L'évêque lui donna l'absolution, la prit par la main, pendant qu'elle était encore enveloppée dans son manteau, et la conduisit à l'endroit où la communauté était réunie.

— Mes filles, leur dit-il, sœur Louise de l'Incarnation, votre supérieure, pour qui ces murs sont couverts de deuil, vit encore.

La communauté se retourna avec surprise, semblable au timide troupeau que saisit le sifflet du berger.

— Elle vit, et elle fera pénitence ici jusqu'à l'heure de la mort... Ouvrez la maison de Dieu à votre pauvre sœur.

L'évêque lui enleva le voile, et sœur

ıise de l'Incarnation tomba à genoux,
e, à la porte du *comulgatorio*.

— Venez, épouses de Jésus-Christ, essuyer larmes de celle qui pleure avec repentir, le prélat.

Et la communauté entoura la supérieure, ıtroduisit dans le couvent; quand la comımauté fut passée, le *comulgatorio* se ferma, tout rentra dans un profond silence.

XI

Les flambeaux de l'autel brillaient encore, le soir tombait, les ombres brunissaient les murailles et remplissaient le temple de mystère, quand le prélat s'approcha du frère qui était encore en prière :

— Frère, lui dit-il, levez-vous ; ayez confiance, et préparez-vous à partir pour les missions de la Sierra-Grande.

Le frère baissa la tête, joignit les mains, fixa les regards avec une tendresse déchirante sur la porte par où était entrée sœur Louise de l'Incarnation, et s'écria avec l'accent de la douleur :

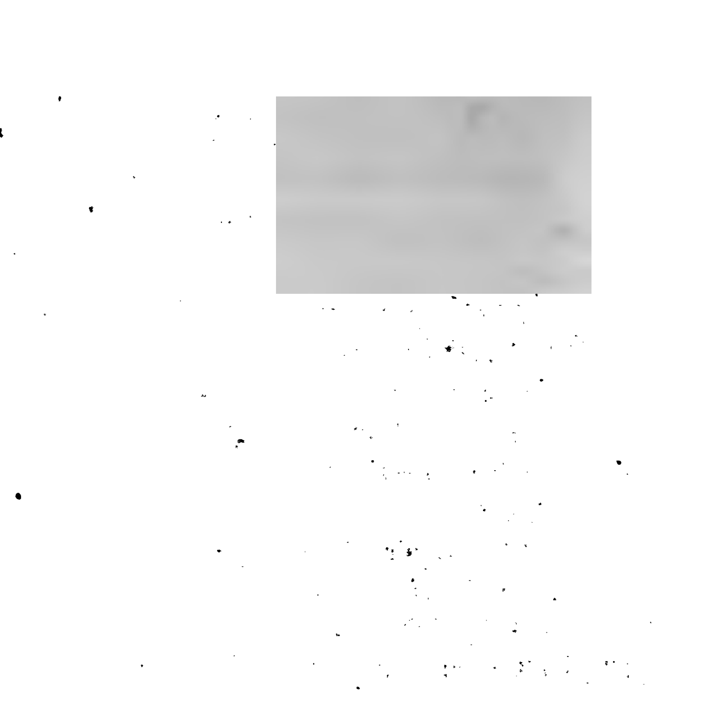
— Adieu! Izua de ma vie!... adieu jusà l'éternité!

Il partit ensuite pour les missions de la rra-Grande, et personne ne sut depuis ce était devenu le frère Angelo Doria.

Quelques mois après mourut sœur Louise l'Incarnation, supérieure du couvent de nte-Claire.

Son dernier souvenir fut un souvenir doureux..., sa dernière heure... une heure charité et de pénitence.

Elle avait vécu comme une sainte, elle urut comme une martyre. Sans doute, elle en présence de Dieu, couronnée de fleurs nortelles.



LES

VENDEURS DE CHAIR HUMAINE

LES

VENDEURS DE CHAIR HUMAINE

I

Le vent du nord entraînait les nuages; la er brisait ses ondes écumeuses sur les ré-s qui forment les bords de la Pointe.

C'était un soir de décembre. Les yeux ercevaient à peine la ville de La Havane, fermée dans ses vieilles murailles : la aussée de Saint-Lazare était déserte. Le leil se couchait, et, près de la potence

toujours élevée à l'entrée du port comme symbole de la justice humaine, étaient assis deux jeunes Africains qui regardaient avec tristesse la mer en courroux se briser contre les rochers.

Le plus âgé dénotait la race de Carabali, par les lignes de sa figure et par la rangée de ses dents pointues. L'autre était une jeune fille de Zanzibar d'environ dix-sept ans.

Le jeune homme était immobile, et il semblait qu'un douloureux souvenir oppressait son cœur.

— Paul, il faut oublier la patrie; nous ne la reverrons plus : fils de rois, tu es venu d'Afrique chargé de chaînes .. esclave aujourd'hui, tu dois arroser de tes larmes le pain que tu manges; couvert de haillons, sans consolations, portant sur la tête cette corbeille de fruits, tu dois aller partout et chercher à les vendre ; si tu ne les vends pas, le fouet du maître te déchirera les chairs à la chute du jour.

— Est-ce qu'il ne t'arrive pas la même chose à toi, ma pauvre Marguerite? — Quel

a été le crime de nos parents pour que la malédiction retombe ainsi sur nos têtes innocentes? Tu es née heureuse; tu étais libre; tu jouais au milieu des champs couverts de fleurs : où sont aujourd'hui les bords de ce fleuve où tu mirais ton visage? où sont le toit et les palmiers de la maison parternelle? Hélas! dans la barbarie, le sourire de ta mère remplissait ton âme de consolation; en ton humble foyer, la paix de Dieu t'accompagnait. Hélas! les tribus de la montagne vinrent mettre à feu et à sang la terre qui nous a vus naître; nos parents sont morts, et nous, pauvres orphelins, nous avons été enlevés et vendus par l'avarice d'un homme!... Maintenant, notre esclavage sera éternel! Jamais nous ne reverrons les plaines de la patrie! Pauvres orphelins! jamais le baiser de la mère ne viendra réchauffer la froide douleur de notre vie!...

— Paul, va vendre les fruits du maître; ne pense pas à ces jours qui sont à jamais passés. — Dieu permet tout!...

II

La tradition raconte que les deux jeunes nègres, passant par-dessous la potence, se dirigèrent par la chaussée de Saint-Lazare vers l'endroit où s'élève aujourd'hui la maison de Bienfaisance.

A cette époque, et sur ces bords semés de récifs, il n'y avait que des cabanes de pêcheurs et de contrebandiers. Mais à côté de ce qui est aujourd'hui l'établissement de Bienfaisance, il s'élevait une maison carrée, avec des grilles sur le devant, une allée spacieuse qui conduisait à une grande cour, et au fond une petite porte par où l'on pouvait

s'échapper, et dont personne ne connaissait l'issue.

Cette maison, où l'on ne voyait ordinairement personne, était entourée d'une haute clôture en bois, dont l'entrée était fermée par une espèce de ressort en fer qui cédait à la moindre pression et ouvrait le chemin de la maison.

C'est là que vivaient deux hommes d'environ cinquante ans. Leur front était vénérable, leur figure pleine de douceur; la charité et la religion étaient le langage continuel de ces deux âmes qui semblaient bénies de Dieu, en consacrant leur vie au bien et à la consolation des affligés.

Les deux Milazos, c'est ainsi qu'on les appelait, portaient au cou des scapulaires de la Vierge du Carmen. C'étaient des frères de Saint-François.

Tout le voisinage les prenait pour des saints; mais les contrebandiers du quartier de Saint-Lazare trouvaient quelque chose de sinistre à la pâleur et à la sérénité de leur physionomie.

Ces deux Européens vivaient inabordables dans leur immense solitude, et ils avaient beaucoup d'or.

De temps en temps, l'un disparaissait de la maison pour revenir bientôt occuper son poste, pendant que son compagnon entreprenait à son tour la même excursion.

Quels étaient ces deux êtres extraordinaires, sans parents ni amis, qu'on ne voyait jamais sourire, et qui ne traversaient la chaussée que lorsque la nuit étendait son voile sombre?

Hélas! le cœur de l'homme est un abîme insondable, où ne peuvent jamais pénétrer les regards de l'intelligence, la prévision de l'âge mûr, la défiance, la lumière de l'esprit, ni l'expérience éclairée du philosophe! Quand l'astuce et le crime font que l'âme se concentre, personne ne la comprend, personne ne la définit, personne ne la devine!...

III

Le crépuscule éclairait à peine la terre, et la chaussée était à peine déserte, que les deux jeunes nègres arrivèrent vis-à-vis la maison des Milazos.

— Marguerite, je vais entrer ici pour voir si l'on m'achètera les fruits.

— Paul, n'entre pas; je suis en proie à une si grande mélancolie que je ne sais ce que le cœur me présage. Mon bien suprême! n'entre pas dans une maison si solitaire : j'ai peur de ces portes toujours

fermées, de ces murs et du silence qui les entoure.

— Marguerite, ne crains rien ; attends-moi ici, je reviendrai bientôt. La nuit va tomber, et, si je ne vends pas mes fruits, le maître va me châtier.

Paul pressa le ressort et pénétra dans l'enceinte ; il traversa la grande cour; il frappa à la porte de la maison solitaire, qui s'ouvrit et se referma immédiatement.

Le silence était profond et immense; personne ne passait par ces lieux.

Marguerite, debout et tremblante de peur, se tenait appuyée contre les planches de l'enceinte.

Cinq minutes s'étaient écoulées, quand elle entendit un cri de détresse, mais sourd, mais lointain, mais affaibli par la distance et étouffé entre les murailles, un cri lamentable, un cri de pleurs et de douleur infini, un adieu d'un mourant, un cri semblable à celui qu'exhale l'âme de la bête et de l'homme quand elle dit adieu à la vie.

« Marguerite! Marguerite! » Le gémissement fut long et profond.

Puis elle n'entendit plus rien. Dans son trouble, la pauvre créature se croyait trompée par sa mélancolie. Ce cri cruel, qui avait frappé son âme plus que son oreille, lui paraissait un délire de son esprit effrayé par la crainte. Mais les minutes s'écoulèrent, les heures se passèrent : il était minuit, et Paul n'était pas encore revenu.

La jeune fille regardait à travers les fentes de la clôture de bois, tremblante d'effroi, dévorée par les angoisses ; elle versait des torrents de larmes, et elle ne pouvait ni crier, ni courir, ni s'éloigner.

C'est dans l'intérieur de la maison que se trouvait l'âme de cette infortunée : l'esclave était une pauvre Africaine ; mais son âme délicate, tendre et aimante, était celle d'un ange.

Elle invoqua la Vierge Marie, poussa des cris pitoyables, se mit à courir comme une folle à travers la chaussée déserte, traversa la porte de la Pointe, abandonna sa corbeille

de fruits, et arriva ainsi à la maison de son maître, qui l'attendait plein d'inquiétude et de c[illegible].

— D'où viens-tu? où est ta corbeille de fruits?... lui dit le maître en lui donnant en même temps des coups terribles d'un fouet des plus durs.

Marguerite pleurait, sans ressentir la douleur qui lui ouvrait les chairs.

— D'où viens-tu, chienne de négresse? répéta le maître en redoublant ses coups cruels.

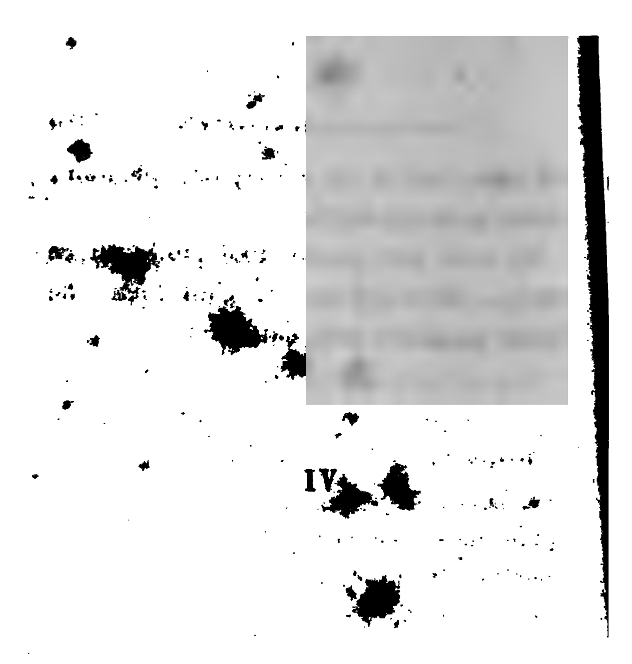
La jeune fille se jeta à ses pieds, tendit ses mains suppliantes, étouffée qu'elle était par les sanglots, par la douleur de l'âme et le martyre du corps.

— De la porte de la maison solitaire de la chaussée Saint-Lazare où est entré Paul, qui était avec moi, et que je n'ai pas vu ressortir... J'ai entendu un cri terrible... et je ne sais si Paul n'est pas mort.

Le maître laissa tomber le fouet et fixa ses regards émus sur le front de Marguerite, de la malheureuse Marguerite qui, accroupie

par terre, pleine de désespoir, pleurait, pleurait abondamment.

Elle avait tout perdu, tout perdu en ce monde... Hélas! l'amour, c'est l'âme de l'amant qui adore avec l'âme!



IV

La nuit se passa : au lever de l'aurore, le maître et son esclave frappaient à la porte de l'alcade de la Sainte-Hermandad.

— Qui vient de si bonne heure réveiller la justice ?

— Seigneur, il s'est commis un crime; prenez votre baguette et suivez mon esclave; elle vous conduira à la maison qui renferme les coupables.

L'alcade, après avoir ceint son épée, prit la baguette de la justice, sortit de la ville

entouré de ses alguazils et arriva à la maison située en face de la Bienfaisance.

Il plaça un alguazil l'épée à la main à chaque extrémité de l'enceinte, et, avec quatre hommes, il se dirigea vers la porte.

Les Milazos dormaient sans soucis, tranquilles et sans remords de conscience.

Il semble incroyable que l'âme s'accoutume aux crimes comme à la vertu, et que les crimes la rendent indifférente à tous les aiguillons de l'inquiétude et du remords!...

La main de l'alcade secoua le marteau de fer.

Au huitième coup, le plus vénérable des Milazos, qui avait une taille majestueuse, le front découvert, les yeux petits et enfoncés, le nez aquilin, la bouche grande, poussa le verrou et ouvrit la porte de part en part.

— Que vient chercher, de si bonne heure, la justice dans cette demeure humble et chrétienne?

Pendant ce temps, l'autre frère, plus jeune, âgé de quarante-cinq ans environ, d'une taille moyenne, la tête forte, le front large,

les yeux noirs, le nez aquilin, la bouche petite et pincée, le teint livide, le sourire sardonique, regardait, de la porte située au fond de la cour, ce qui se passait, tranquille et comme étonné de voir qu'on troublait de si bonne heure le sommeil de personnes si calmes.

— Milazos, lui dit l'alcade, qui avait des yeux de lynx, tu n'es pas tranquille : hier, il est entré dans cette maison, pour vendre des fruits, un nègre qui n'en est pas encore sorti... l'as-tu vendu au diable?

— Seigneur, répondit Milazos en inclinant humblement la tête et en baissant les yeux d'un air modeste et tranquille, personne n'est entré ici. Nous ne sommes revenus qu'à deux heures de la nuit de la pêche aux bords de la Cabaña. Durant le jour, la porte est restée fermée, et personne n'a pu entrer.

— Mensonge! s'écria Marguerite inondée de larmes. Paul est entré dans cette maison, et il n'en est pas ressorti! Moi, j'ai entendu un cri horrible : je l'entends encore... Paul

est ici, mort ou vivant. Blanc, tu dis un mensonge!...

Le juge avait les yeux fixés sur Milazos, qui pâlit; il regarda vaguement la jeune esclave, qui avait l'éloquence de la justice éternelle, et qui le contemplait en versant des larmes.

— Cette esclave ment, dit Milazos agité, pendant que le frère qui était à la porte se retirait avec indifférence.

Le juge médita un moment; il portait ses regards inquisiteurs de l'esclave sur le vieux Milazos.

Les sbires étaient silencieux et tenaient leurs épées nues; Marguerite était en proie à l'impatience. Chaque fois qu'elle fixait ses yeux sur Milazos, le front de ce vieillard endurci se chargeait de nuages.

— Milazos, ta conscience n'est pas tranquille, lui répéta le juge.

— Magistrat, je n'ai pas vu cet esclave; jamais il n'est entré ici.

— Restez sur cette-porte, dit le justicier aux alguazils; et, suivi de Marguerite et de

Milazos, il pénétra dans l'intérieur de la maison. Tout y respirait le repos et le bonheur; les lits étaient modestes et simples; les salles confortablement ornées; partout, suspendues aux murailles, des images et des reliques des saints, et, sur le piédestal d'une *Mater Dolorosa,* des vases de cristal remplis de fleurs.

En passant devant, Milazos fit une génuflexion, en disant : « Bénie sois-tu! »

Le magistrat fixa sur lui des yeux ardents comme des brasiers de feu, et continua de visiter la maison.

— Et tes esclaves? lui demanda-t-il en arrivant à la dernière chambre.

— Je n'ai pas d'esclaves; je loue chaque mois les nègres qui me servent pour la vente.

— Et ton frère?

— Il est là-dedans.

— Qu'y a-t-il à l'intérieur?

— La cour.

— Où est cette cour?

— Au fond de la maison.

— Par où y entre-t-on?

— Elle est tout fait abandonnée.

— Ce n'est pas là ce que je demande. Par où entre-t-on au fond de la maison?

— Par cette porte, répondit Milazos en pâlissant.

Le magistrat ne quittait pas de sur lui ses yeux inquisiteurs.

— Que fait ton frère dans cette cour?

— Il prépare la viande, pour que les nègres puissent l'emporter quand ils viendront.

— Ouvre! dit le magistrat, dont le visage semblait s'obscurcir et prendre la teinte sévère de celui qui commence à soupçonner la criminalité d'un homme.

Milazos ouvrit la porte, le magistrat et les alguazils passèrent.

Au milieu d'une grande cuisine, et dans trois grandes marmites de cuivre, l'autre frère Milazos était occupé à préparer des saucisses, qu'il plaçait délicatement sur des serviettes très-blanches, et de là sur un étal disposé pour la vente du jour.

— Vous vendez tous les jours de cette viande?

— Et plus si on en avait de prête, répondit Milazos.

— Combien gagnez-vous par jour?

— Vingt douros environ.

— Combien y a-t-il de temps que vous vendez de la viande?

— Plus de six ans.

Le magistrat avait interrogé tous les recoins de la maison sans rien trouver qui répondît à ses soupçons. Cependant il ressentait dans son âme le terrible pressentiment que cet homme était criminel.

Il méditait, au milieu de la cour, tête baissée, pendant que l'autre Milazos continuait à préparer la viande, tranquille et fredonnant une chanson, sans s'inquiéter de la présence du juge.

Marguerite tournait de tous côtés, en visitant tous les recoins de cette maison fatale.

Elle sortit, et, en passant par la petite porte qui aboutissait à la cour, elle s'arrêta

tout à coup, examina la jointure du panneau, et elle poussa un cri.

Était-ce un présage de l'âme? Avait-elle rencontré le chemin qui pouvait lui faire découvrir le crime?

Le juge examina les fentes. — Milazos trembla... il voulut fuir, mais il ne put.

Son frère qui préparait la viande, saisi de frayeur, bondit, et, comme un oiseau, il s'élança vers la porte.

Les alguazils, placés dehors, l'arrêtent avec la pointe de leurs épées et le garrottent.

Dans un coin du mur se trouvait un ressort...

Le magistrat le presse; la trappe tourne sur son pivot et se referme hermétiquement.

En se retournant, elle découvre la bouche d'un puits profond. Les alguazils brisent à coup de hache les planches et découvrent un étroit escalier.

L'obscurité est grande; les yeux ne peuvent en voir le fond.

Les alguazils, pour y descendre, garrottent le vénérable Milazos qui, dévoilé,

silencieux et tremblant, suit les mouvements de la justice.

On avait arraché le masque à ce méchant.

La noirceur de l'âme et le crime donnèrent un air sinistre à la figure de ces hommes endurcis.

— Où conduit cette cave?

— Je ne sais.

— Qu'y a-t-il au fond?

— Je ne sais.

— Tu y caches l'esclave Paul?

Milazos ne répondit pas.

Ses yeux injectés de sang dévorèrent Marguerite dans leur haine.

La pauvre Marguerite s'approcha des bords du puits; l'infortunée regardait l'abîme, et son amour éternel cherchait à sonder les profondeurs de ces ténèbres impénétrables.

— Paul!... Paul!.. s'écriait-elle dans sa douleur. Paul!... je suis ici, disait-elle avec une tendresse déchirante.

A chaque cri, Milazos frémissait; ces gémissements le torturaient.

Cet homme voyait ses crimes découverts.

Le monde allait les connaître ; le monde que le bienheureux frère du tiers-ordre, vénérable et charitable, avait trompé pendant dix ans : et il allait bientôt s'asseoir sur le banc des accusés.

L'ange qui l'avait découvert le tenait devant lui, sa main avait rompu la chaîne de ses crimes, et il avait échangé son avenir de délices en un autre qui allait être épouvantable.

Milazos comprit que rien ne pouvait le sauver.

La trappe était ouverte, et, dans le désespoir qui remplissait son âme, il s'approcha adroitement du bord de cet horrible puits.

Marguerite, haletante, interrogeait l'abîme et appelait avec des cris d'une douleur infinie son bien-aimé qui ne répondait pas.

En ce moment, Milazos, avec la rapidité de l'éclair, donna une poussée terrible à l'infortunée Marguerite qui, sans pouvoir se retenir nulle part, tomba comme une pierre au fond du précipice.

— Maintenant, à la mort ! s'écria l'assassin avec un horrible sourire sarcastique.

Le magistrat le fit garrotter pieds et mains comme une bête féroce ; les alguazils l'étendirent dans la cour à côté de son frère. Ces méchants rugissaient comme des loups, et s'agitaient dans leur rage, comme s'ils avaient été piqués par un serpent venimeux.

V

A la lumière des torches, juge et alguazils descendirent par l'étroit escalier.

Quel sanglant spectacle !... A quels excès peuvent se porter l'avarice, la cruauté et le cœur de l'homme endurci !

A quatre-vingts vares de profondeur la la pauvre Marguerite s'était broyée. Infortunée créature, morte à la fleur de son printemps !

Un souterrain spacieux, soutenu par huit piliers en briques, était le lieu où venait aboutir le puits. Ce souterrain formait trois

salles, éclairées par diverses petites lampes.

Dans la première, il y avait une table de pierre avec des hachoirs et des couteaux affilés; tout auprès deux troncs qui servaient de billots, et, au pied, quatre grandes terrines, où l'on voyait encore la tête, les pieds, les mains, les os d'un homme qui, quelques heures auparavant, avait été découpé.

Dans une autre salle, il y avait de la viande arrangée et préparée pour être cuite par le frère Mil[illegible]es, dans les marmites de la cour du haut, pour être ensuite vendue dans la ville par les nègres engagés dans ce but.

Dans la dernière salle, un voyait un égout où allait se perdre pour toujours le sang des victimes; dans un coin, une grande cuve de chaux vive, pleine d'ossements décharnés, et où apparaissait encore la tête du pauvre esclave Paul...

Quelle odeur! quelle vapeur infecte! quelle atmosphère d'enfer!

De tous côtés, des taches de sang et des ossements de malheureux.

Le juge et les alguazils parcoururent le laboratoire des Milazos, puis, saisis d'horreur, ils remontèrent l'escalier.

Les Milazos étaient étendus comme deux bêtes féroces rassasiées de sang, abîmés par la douleur des liens et des fers, poussant des gémissements, comme si la charité humaine devait encore avoir pitié d'eux.

On les plaça sur des bêtes de somme, et, comme des animaux malfaisants, le magistrat les fit conduire à la prison.

Tout le quartier de Saint-Lazare vint parcourir épouvanté l'horrible demeure des Milazos.

La charité recueillit le corps de la pauvre Marguerite et les restes infortunés de Paul. Ils furent enterrés dans le cimetière situé à l'extrémité de la chaussée de Saint-Lazare.

Dix jours après, les frères Milazos furent convaincus d'avoir vendu de la chair humaine; ils avouèrent leur crime, furent condamnés à être pendus, et moururent en lâches criminels.

Leurs têtes furent placées dans des cages

de fer et exposées sur le lieu du crime, leurs bras à l'extrémité de la chaussée de Saint-Lazare, sur les bords de la mer, où ils étaient encore au commencement du siècle actuel.

Telle est la tradition des Milazos, preuve sanglante de ce que peut la perversité du cœur humain.

LE SAINT DE GUANABACOA

12.

[illegible]

LE SAINT DE GUANABACOA

I

A deux lieues de la ville de La Havane se trouve une ville appelée Guanabacoa.

C'est là que naquit le brave et très-redouté José-Antonio Gomez Ruiz Perez, ce capitaine fameux, qui fit passer un convoi de vivres dans les citadelles inexpugnables du Maure et de la Cabaña, assiégées par les Anglais dans le dernier siècle.

Honneur au bon patriote! La gloire, comme l'idée, ne périt jamais!

Le héros mourut prisonnier sur la terre étrangère : ses armes ont aujourd'hui pour légende :

Beatificamus eos qui sustinuerunt.

Les soutenus furent rois de Castille.

Cependant, aucun des descendants de cet Indien croisé avec le sang goth ne s'est jamais occupé de ses exploits.

Qu'importe aux cœurs justes et forts les grandes actions et la noblesse de leurs devanciers?

S'ils sont indignes, à quoi leur serviraient-elles, sinon à augmenter leur mépris?

Les insensés peuvent avoir l'illusion de se croire honorés pour les actions des autres. Le geai se pare des plumes du paon.

L'humanité s'est beaucoup purifiée, et le monde marche de telle façon que personne ne croit que ce qu'il voit, et personne ne voit que la lumière qui l'éclaire.

La jeunesse ne se berce pas des rêves fantastiques de l'espérance, ni des délires du préjugé.

Toutes les croyances reposent aujourd'hui sur les ailes gigantesques de la vapeur et de l'électricité.

Ces deux éléments de vie et de mort ébranlent le vieux monde, et, rompant les limites du vide, ils atteindront peut-être les étoiles.

Le temps fait place au temps.

Le passé se détruit; les digues séculaires de l'antique vérité s'ébranlent.

Une secousse se fait sentir, si épouvantable que les sublimes lettres seules du percepteur Lévy brillent resplendissantes au milieu de la tourmente et de l'embryon du doute où l'avenir s'élabore.

Vous qui habitez toutes les régions de la terre, sachez-le, *l'heure d'un monde nouveau est arrivée.*

L'humanité va être assujettie à d'autres lois.

Le christianisme a fait la révolution morale des sentiments de l'âme.

Ce qui arrive maintenant, c'est la révolution philanthropique des choses de la raison.

Le doigt qui traça les mots magiques le jour du banquet babylonien signalera la borne.

La borne, le monde l'ignore.

Il n'y a pas d'yeux qui la voient.

L'électricité et la vapeur sont le résultat de la lumière et de l'éclair; le magnétisme? qui sait ce qui sera...

J'aime l'air, la lumière, tout ce qui dissipe les ténèbres.

Je veux respirer partout où je peux le faire à pleins poumons.

La reconnaissance est l'unique limite que reconnaît mon âme.

Vous tous qui avez donné une goutte d'eau pour apaiser ma soif, je vous bénirai toujours, parce que j'ai peur des temps à venir.

Cet ouragan, c'est la grande mer qui a passé par la terre...

Il dépasse la base ferme de mon esprit et de mon savoir, qui est comme celui de l'enfant; et cependant j'ai quarante-trois ans, et j'ai toujours médité.

Je vis par le cœur et l'intelligence!

Mon fluide électrique, c'est la charité; ma lumière, c'est l'amour; mon libre arbitre, la pauvreté d'esprit. Je ne trouve de grand que le sourire du pauvre content de son sort; la douceur du riche qui est humble, et la clémence du puissant qui est aimable, doux et miséricordieux.

Mon unique consolation, c'est Dieu; ma foi, le christianisme; sa doctrine est sensible et claire comme les eaux d'un fleuve transparent. C'est pour cela que je l'aime. Après ce qui fait ma seule foi, la plus douce consolation de mon cœur, tout n'est plus que ténèbres et vain mensonge...

Que deviennent les empires, grands et petits? les riches et les pauvres? les superbes et les humbles? tout enfin, sinon une poignée de poussière?

Poignée de poussière que foulent avec

dégoût les générations qui viennent... Poignée de poussière que le vent entraîne pour la rendre plus vile, qu'il enlève, en se jouant de sa faiblesse, et qui blesse, avec sa graine stérile, jusqu'aux yeux immobiles des ânons qui la foulent.

Voilà pour toute la création : tout ce qui doit être le monde nouveau est fondu aujourd'hui dans les immenses creusets et dans la grande fournaise où la raison et la philanthropie travaillent, et travaillent sans cesse leur œuvre, comme deux anges fous évoqués de l'enfer des condamnés.

En avant! en avant!... faisons le monde nouveau!

Moi aussi je travaille pour ce monde nouveau, et avec ces deux anges... Mais ce sont les traditions des temps qui ont passé;

Traditions que j'ai entendues enfant, en appuyant ma tête sur le sein de ma tendre mère, et qui composent aujourd'hui le trésor le plus doux de mes souvenirs;

De mes souvenirs candides, de la jeunesse de l'âme!

De la jeunesse de l'âme! Pauvre illusion perdue!... Quand la réalité du monde nouveau arrivera, l'âme aura-t-elle une jeunesse?

II

Hélas! j'étais enfant alors... mes délices étaient le séjour de Guanabacoa; de Guanabacoa, berceau des Caciques et des femmes les plus belles!

Je te vois encore, ville bien-aimée, étendue au pied de la colline de l'Indien; de cette colline aride et découverte, dont la ville me fit don, et au sommet de laquelle s'élève, depuis la conquête, une immense croix de bois, peinte en vermillon.

Je vois encore tes rues non pavées et tortueuses, tes maisons de bois et de guano; ta

modeste place; la source salutaire de Sainte-Rita, ouverte à coups de pioche, et ces quartiers déserts de Corral-Falso, habités par une population simple. Je vois de toutes parts tes cocotiers, tes guanabanas, tes tamariniers, tes anones, et cette variété de figuiers, de guis, et toutes ces herbes odoriférantes qui embaument l'air de leur parfum délicieux.

Mes yeux voient encore, de la terre étrangère, et quand la barbe commence à blanchir, ces matinées tranquilles et ces nuits sereines.

Un jour, en contemplant leur majesté infinie, je regardais la lumière brillante de tes étoiles. J'étais, tout enfant, assis sur une pierre, à la porte de la maison de mes aïeux, dans le quartier de Corral-Falso; et, pendant que j'avais mes regards fixés sur le ciel, j'ai entendu le bruit d'un grelot qui retentissait au loin d'une manière des plus lugubres, qui résonnait toujours, et jamais n'arrivait.

« *Ave Maria purissima!* l'âme en peine, » s'écria la négresse qui me gardait, et qui m'enleva dans ses bras et ferma la porte toute tremblante.

— Au lit, mon enfant, au lit! me dit-elle en me déshabillant et me couchant, semblable à une poule qui cache sous ses ailes ses tendres poussins menacés par la griffe du milan.

On entendait encore le grelot, et c'était cependant une heure auprès minuit. La négresse, s'enfermant dans la maison, priait à mes côtés, et continua de prier jusqu'à ce que le bruit se perdît à la fin et cessât.

Ma curiosité piquée m'empêchait de dormir : je voulais savoir, et, quand je la vis tranquille, je lui demandai tendrement :

— Maria, ma bonne gouvernante, pourquoi m'as-tu enlevé de la porte? As-tu peur?

— Oui, mon enfant; à onze heures du soir ne reste ni dans la cour, ni sur la porte.

Ce grelot que tu as entendu est celui de l'âme en peine. Depuis longues années, à cette même heure, qu'il pleuve, qu'il tonne, on voit à travers les ténèbres, avec son attelage de mules couvertes de draps mortuaires, un charbonnier pâle, très-pâle, comme la mort. Il ne dit rien, il ne sourit jamais, et il court toujours; il court toute la nuit, sans jamais s'arrêter. Quand la cloche sonne une heure, il disparaît. Sur son passage, les chiens tremblent et n'aboient point; les coqs se taisent et se blottissent au milieu des poules.

Plusieurs fois, l'alcade José Antonio l'a poursuivi; plusieurs fois, la ronde de la Sainte-Hermandad a déchargé sur lui ses arquebuses; mais l'âme en peine a poursuivi son chemin avec ses mules invulnérables; et, quand ils ont cru le saisir, il a disparu avec ses mules, sans laisser de trace sur la terre humide de la fraîcheur de la nuit.

Ma gouvernante me donna un baiser sur

t, et me couvrit avec les couvertures du voulus en vain fermer les yeux; l'âme en p ne me saisissait de crainte. Épuisé, je m'en ormis enfin; mais mon sommeil fut tour enté par d'épouvantables rêves.

III

En ce temps-là, il y avait à la ville de Guanabacoa un couvent de Saint-François; et dans ce couvent, un homme dont le nom et la famille étaient inconnus, orphelin de père, orphelin de mère, sans parents, sans amis. Il était sans doute un fruit du crime et, exposé à la Maternité, il avait vécu d'aumônes, pour entrer ensuite dans l'ordre de Saint-François et servir comme clerc.

Ce jeune homme était délicat comme une fleur de printemps; sa physionomie et ses regards étaient pleins de tristesse, et sur son

front on voyait retracée la résignation de l'âme.

Sa pénitence, son humilité, son grand amour pour l'étude, lui avaient gagné tous les cœurs de l'ordre; sans le vouloir, parce qu'il ne se croyait pas digne d'un si grand honneur, le jeune clerc fut examiné, fait frère, et, au bout de l'année, il était le prêcheur du couvent.

Sa parole était comme le miel. Parlait-il à un pécheur endurci, sa langue ressemblait à une épée de feu. C'était un prodige d'éloquence.

Il vivait dans une étroite cellule. Jamais le fil ni le coton ne touchèrent son corps. Ses vêtements étaient de laine; les draps de son lit étaient de laine. Aussi jamais il ne mangea de viande, et tout son aliment se composa de légumes cuits.

Cet homme désirait la mort pour vivre de la vie éternelle. Pour y arriver, il fallait vivre, vivre sans pécher. C'était par conséquent de charité et d'amour de Dieu que se nourrissait cette âme bienheureuse.

Il était le confesseur, la parole, l'exemple et la lumière de l'ordre.

Il disait sa messe à quatre heures du matin; puis il allait soigner les malades, instruire les enfants. Le soir, après le salut, pieds nus, la croix aux côtés, à la tête de la procession du rosaire, il traversait les rues de la ville, entrait au couvent à huit heures, et le lendemain il se levait pour aller demander l'aumône qui lui servait à nourrir les pauvres.

Cet homme voyait tout. Il y avait dans sa concentration quelque chose d'extraordinaire qui frappait le monde d'admiration.

Une fois, au milieu du chemin, un esclave, par méchanceté, lui cassa une jambe, et, en le voyant tomber si humblement, il vint, tout repenti, le secourir.

— Malheureuse créature, lui dit-il affectueusement, laisse-moi par terre, Dieu me protégera : fuis avant que la justice arrive!

Une autre fois, deux hommes luttaient et allaient se tuer; en voyant partir le coup homicide, il s'interposa, et sa poitrine reçut la blessure mortelle, et les deux

féroces adversaires tombèrent à genoux à ses pieds.

Son cœur était tout charité; sa main essuyait les larmes de tous.

Voilà pourquoi les populations voisines, les habitants des villes, les étrangers qui venaient passer à Guanabacoa le temps des chaleurs, l'appelaient le saint de Guanabacoa.

IV

A cette époque, il y avait sur la grande place une habitation, la plus grande du territoire. Elle était près de l'église, et elle offrait une forme carrée. Le rez-de-chaussée était orné de dix grandes fenêtres en bois, et le premier d'un balcon qui régnait sur toute la façade.

La porte d'entrée était grande : quatre pilastres en pierre et une forte chaîne détériorée par le temps indiquaient que, à l'époque de la conquête, ou à peu près, elle

avait servi de résidence aux gouverneurs, aux magistrats, ou à quelque inquisiteur.

Cette maison était inhabitée depuis cinquante ans environ. Ses portes, ses fenêtres, ses murs, étaient noirs et vermoulus par l'intempérie des saisons. Les poutres pourries de la toiture laissaient tomber des lianes de lierre et de pitayas ; les chauves-souris de l'église et les chats du voisinage étaient les uniques habitants de cette sombre demeure, dont personne ne connaissait le maître, dont les portes clouées à l'extérieur par de grosses pointes en fer restaient continuellement fermées.

Pourquoi la ville regardait-elle avec horreur cette maison où le jaune jaramago et l'herbe croissaient librement dans les salons et dans les cours.

C'est que, vers minuit, un gémissement extraordinaire troublait la solitude intérieure ;

C'est qu'une voix semblable à celle d'un mourant répétait avec un accent de mélancolie profonde :

— Malheur à moi!... malheur à moi!... je tombe! ou je ne tombe pas!...

Puis un bruit sourd comme un bruit de chaînes que l'on traîne remplissait d'épouvante cette sombre demeure.

Tout rentrait ensuite dans le silence. Ce douloureux accent ne faisait aucun mal. Jamais il n'y eut de blessé une feuille des lierres verts qui croissaient partout; jamais on ne vit sur la poussière, que tant d'années y avaient amoncelée, la trace, soit claire, soit imperceptible, d'un animal ou d'un homme.

Vainement la justice avait fait garder la maison par ses alguazils pour épier le moment de l'hélas! lamentable et le bruit extraordinaire des chaînes.

Vainement l'Église avec ses exorcismes et son eau bénite avait cherché à conjurer cet esprit : personne n'avait pu découvrir ni le motif, ni la cause de ce mystère si étrange.

Tel croyait que c'était l'hélas! d'un avare qui y avait son trésor enfoui et qui venait de l'enfer pour le voir;

Tel, que c'était l'hélas! d'un père qui avait laissé mourir ses enfants enfermés dans des souterrains inconnus, et qui venait tous les soirs pleurer sur leurs restes;

Tel, que c'était l'âme du fameux Obando, bourreau de la reine Anacoana, ou celle de l'inquisiteur qui avait vécu dans la maison.

On se perdait en conjectures bizarres; mais chaque jour, à la même heure, quand l'horloge de la cathédrale sonnait minuit, l'âme en peine poussait avec un accent lugubre le cri qu'on entendait du dehors:

— Malheur à moi!... malheur à moi!... Est-ce que je tombe, ou que je ne tombe pas?...

V

Doña Giomar Miraflores de Pulgaron était une femme d'environ soixante-dix ans, qui habitait à côté de la maison aux chaînes où l'âme apparaissait.

Célibataire, elle vint en Espagne, et célibataire elle y resta. Elle était très-heureuse, et le modèle des femmes bonnes.

La tradition ne dit pas l'époque de son arrivée, ni son origine; mais ses belles et éloquentes manières révélaient la noblesse de sa naissance.

[illegible] arrivée à Guanabacoa était un mystère. Demoiselle, belle, sans duègne ni parents, elle fit beaucoup murmurer. Elle vécut obscure ; mais en la voyant fréquenter l'église, faire du bien aux pauvres, le peuple finit par lui croire de la bonté. Canonisée par l'opinion, doña Giomar fut regardée comme une femme importante, et à la fin citée comme le modèle des célibataires.

L'arrivée de l'inquisiteur Valdibieso répondit à son établissement sur la place de la ville. Malgré l'effroi que causait déjà dans ces temps la maison des chaînes, par suite d'une vieille tradition qui assurait que les sorcières y tenaient leur sabbat, plus courageux que tous, l'inquisiteur Valdibieso vint s'y établir avec toute sa suite.

Quelques instants après son installation dans la maison, ce ne furent plus les sorcières du lieu qui inspiraient de l'effroi : la scène avait changé.

Une âme en peine épouvantait toute la

suite de l'inquisiteur, et, peu de jours après, le quartier et la ville; mais l'inquisiteur continuait à vivre dans la maison des chaînes, et conjurait l'esprit avec l'aide de l'Église et de la justice.

Enfin, l'inquisiteur disparut plus tard sans que l'on ait jamais connu sa demeure. La maison se ferma, pour n'être plus habitée désormais; et l'âme continua à se plaindre vers minuit, soit que le temps fût clair ou obscur, serein ou orageux.

Y avait-il quelque fraternité entre les deux âmes, celle de la maison des chaînes et celle du charbonnier qui agitait le grelot dans le quartier du Corral-Falso?

La crainte qu'inspirent les choses surnaturelles, les préjugés des gens simples, se perdaient en conjectures et ne pouvaient répondre.

Mais cet hélas! ce bruit de grelots et cet impénétrable mystère semblaient le résultat de la même cause.

Quels mobiles, de ceux qui secouent avec violence le cœur audacieux de l'homme, leur

donnaient l'existence? Était-ce prodige ou volonté divine?... Était-ce perversité de quelque créature?...

On se perdait en stériles réflexions, quand une nuit de décembre, vers onze heures et demie, un frère déclouait tranquillement la porte de la maison des chaînes.

Le peuple regardait avec étonnement; son dessein faisait trembler les voisins simples et timides.

Ce moine, c'était le saint de Guanabacoa, qui, après avoir ouvert la serrure de la porte, entra tranquillement dans la cour de la maison, couverte d'une herbe haute et épaisse. Il monta l'escalier, parcourut les salles, et s'assit enfin à l'extrémité de la galerie où chaque jour le cri de l'âme se faisait entendre.

Minuit sonna : le saint avait éteint sa lampe; la nuit était obscure, le silence profond; pas une feuille ne s'agitait, et l'oiseau nocturne repliait ses ailes; rien ne troublait la tranquillité profonde.

Le saint priait accroupi à l'extrémité de la

galerie. La dernière vibration de minuit retentissait encore à l'horloge, quand par l'escalier de la cour s'avança un spectre colossal. Il était couvert d'un noir manteau.

Au milieu de l'obscurité se confondaient les lignes de sa taille, de sa tête et de sa barbe blanche comme la neige.

D'un pas grave et mystérieux, il s'avança, et quand il fut près du saint, il s'écria d'une voix lamentable :

— Malheur à moi ! malheur à moi ! Est-ce que je tombe, ou est-ce que je ne tombe pas ?

— Tu ne tomberas pas, homme de mauvaise foi ! lui dit le saint, en s'élançant d'un bond et en saisissant le cou du fantôme. Celui-ci le pressa dans ses bras de fer par une étreinte si cruelle et si terrible que si la pression avait duré un moment de plus, la mort du saint s'en serait suivie instantanément.

Mais le saint n'exhala ni un hélas ! ni un soupir, et, presque étouffé, il tomba à terre comme mort.

L'âme en peine disparut.

Quand le saint reprit ses sens, il rentra au

couvent suivi d'une foule qui observait sur sa physionomie les marques d'une lutte terrible qui avait mis sa vie en danger, et que lui, dans sa patience et sa charité, ne révélait à personne.

VI

La nuit suivante, le saint entra à la même heure dans la maison des chaînes; il y attendit l'âme en peine. Minuit, une heure, deux heures, trois heures sonnèrent, et personne ne troubla le silence. Rien ne révélait qu'un être humain aurait pu passer par là.

Le saint revint la troisième nuit.

L'obscurité était très-grande : minuit sonna, l'âme ne vint pas. Alors le saint se dirigea au quartier du Corral-Falso,

vers le lieu où se faisait entendre le grelot.

D'un épais amas de tamarins commencèrent à s'avancer lentement quatre mules couvertes de draps mortuaires, conduites par un homme grand, sec, dont le vent agitait la barbe blanche comme la neige.

L'attelage s'avançait peu à peu ; le conducteur et les bêtes semblaient une émanation de l'enfer.

C'était le même grand fantôme de la maison des chaînes ; il portait la même robe longue.

Le grelot de l'attelage, qui résonnait avec un son lugubre, vint enfin. Alors le saint s'élança à la bride de la première mule.

— Homme de mauvaise foi, lui dit-il d'une voix puissante, arrête tes pas et demande à Dieu pardon de tes fautes !

L'âme ne répondit rien ; mais une balle d'arquebuse frappa le saint qui tomba à terre et l'attelage le foula aux pieds.

Le lendemain, les habitants du Corral-Falso le recueillirent comme mort, et le portèrent au couvent.

Mais ni dans la maison des chaînes, ni dans le Corral-Falso, l'âme ne reparut.

VII

Il y avait dix nuits que le voisinage était tranquille, quand le onzième jour, à minuit, le hélas! de la maison des chaînes et le grelot du Corral-Falso se firent de nouveau entendre.

Le douzième, à la chute du jour, un vieillard se présenta au couvent.

— Prévenez le saint, dit-il d'une voix lamentable, qu'un homme qui se meurt a besoin de l'huile sainte.

Le saint souffrait encore des blessures que lui avait faites le barbare conducteur. Endo-

lori, il se leva du lit, revêtit ses habits, prit l'huile, et donnant la lanterne à celui qui venait le chercher, il lui dit :

— Allons à la maison du moribond.

Chemin faisant, il méditait sur l'âme en peine, et il disait en son cœur : « Quand l'esprit immonde est sorti d'un homme, il va dans les lieux arides cherchant du repos et il n'en trouve pas. »

En arrivant à une humble chaumière de guano, très-éloignée du centre de la ville, le vieillard s'avança vers lui, et lui dit :

— C'est ici.

Dans la dernière chambre de la maison était couché le mourant. Il était gardé par une vieille femme, dans les yeux de laquelle brillait l'idée du crime.

Le vieillard déposa la lanterne et revint fermer la porte.

— Où est Dieu, dit le saint, on n'a pas besoin de s'enfermer.

Le vieillard ferma cependant, et revint dans la pièce obscure où se trouvait le malade.

Le saint était entré déjà, et il priait humblement à genoux près du lit.

La tête du malade était celle de l'âme en peine de la maison des chaînes, celle du charbonnier du Corral-Falso. Il avait les cheveux hérissés, la barbe en désordre, la figure livide, les yeux sinistres et injectés de sang.

En le bénissant, le saint observa que le vieillard qui était venu le chercher avec la lanterne prenait, au lieu de la lampe, un poignard aigu.

Il tourna les yeux, et il vit que le malade se levait et agitait un autre poignard plus long et plus brillant.

La femme était immobile et contemplait le commencement du crime de l'extrémité de la chambre.

L'âme en peine allait s'élancer de son lit sur le faible moine.

— Ne te lève pas, toi qui vas mourir; recommande-toi à Dieu, tu as à peine trois minutes d'existence; recommande-toi à Dieu, malheureux pécheur, et sauve ton âme!

dit le saint en étendant sur lui ses mains suppliantes, ses yeux pleins de charité, et en s'approchant du lit avec la croix d'argent ointe de l'huile sainte.

Le vieux fantôme sentit en ce moment une douleur aiguë, très-aiguë, qui le blessa au cœur et qui le laissa comme frappé de la foudre.

— Pitié! mon Dieu! s'écria-t-il, et il tomba mourant sur la terre.

— Mauvais chrétien, dit le saint au vieillard de la lanterne, laisse le poignard, et viens ici éclairer l'huile sainte!

Le vieillard s'approcha en tremblant pour éclairer l'extrême-onction; la femme, qui était morte d'effroi, s'avança aussi, et mouilla de ses larmes les pieds déchaussés du saint de Guanabacoa, qui écoutait la confession de cet infortuné;

De cet infortuné qui était l'inquisiteur Valdibieso, père de trois enfants qui vivaient enfermés depuis longues années dans un souterrain de la maison des chaînes, l'amant de doña Giomar Miraflores Pulgaron, la

béate, qui était la femme se repentant de ses péchés aux pieds du saint. Ils aidaient à bien mourir l'inquisiteur qui, quelques minutes après, au milieu des douleurs les plus horribles, rendit son âme au Créateur en demandant miséricorde.

— Maintenant, doña Giomar, va délivrer tes fils infortunés; et puisque jusqu'à présent tu as vécu pour l'hypocrisie et le crime, vis dès à présent et jusqu'à la mort pour la vertu et la pénitence!

Les fils de doña Giomar devinrent bientôt une illustre famille très-bonne et très-chrétienne.

Et le saint de Guanabacoa, qui devait mourir cette nuit assassiné par la main de Valdibieso, vécut de nombreuses années admiré par sa grande charité et par sa grande sagesse. Il mourut après être devenu l'objet de l'amour et de la vénération profonde de la ville.

Cette tradition et la mémoire de sa vie exemplaires seront éternelles.

Le temps ne pourra de son linceul de

ɘige effacer ces souvenirs, que je conserve, ɘs années tranquilles et heureuses de l'en- nce ; souvenirs que j'évoque maintenant ᵛec la mélancolie la plus profonde de notre ɩuvre cœur, blessé par la main de la dis- ·âce qui ne finit jamais.

LA GROTTE DU CANGRE

LA GROTTE DU CANGRE

Si vous passez devant la grotte du Cangre, située sur la frontière de Guines, laissez tomber dans l'abîme une fleur qui apaise l'esprit de la vierge ensevelie dans sa profondeur.

Mara descendait de la race de Cotobanama, dernier Cacique qui défendit Haïti aux temps de la conquête; de cet Indien,

qui, traversé jusqu'à la garde par l'épée d'un soldat, combattait avec fureur pour lui arracher la vie.

Elle était aussi courageuse que son père et son âme avait une délicatesse plus grande. Le pauvre jeune fille mourut à dix-huit ans, alors qu'elle commençait à ouvrir les yeux à travers l'espace fortuné des illusions.

Elle ne voulut pas écouter sa mère qui lui disait :

« Au coucher du soleil ne passe pas devant « le Cangre ; à ce moment le génie du mal « sort de sa grotte. »

Arrivée à dix-huit ans, la jeune fille éprouva du chagrin, elle voulut chercher une consolation dans la solitude, se dirigea dans l'épaisseur des forêts de la montagne et s'assit sur le bord de la grotte.

Alors elle entendit une voix des plus douces qui lui disait avec un accent plaintif :

« N'y a-t-il pas un cœur qui prenne pitié de ma douleur infinie? N'y a-t-il pas une fleur, une larme pour mon âme qui se consume, enfermée dans cet antre obscur?

Étoiles, qui brillez au milieu de l'azur des cieux, prenez pitié de moi ! »

Mara, toute surprise, se pencha sur le bord et jeta ses fleurs dans l'abîme profond.

Les fleurs tombèrent sur l'esprit infortuné. A peine eut-il senti la pitié de la jeune vierge, qu'il déploya ses ailes et, comme une colombe, il vint se poser sur son sein candide.

Et Mara le réchauffa, baisa son bec de rose, baisa ses plumes légères et sentit battre dans sa poitrine timide son cœur inquiet.

Elle lui disait, pleine de tendresse ; « Blanche colombe de mon âme, pure comme les lis du frais ruisseau, que je t'aime! » Et ses lèvres virginales la couvraient de baisers, ses petites mains délicates la pressaient, et ses yeux brillants comme des étoiles ne cessaient de la contempler.

Mais, à chaque baiser, la colombe perdait une plume et un atome de sa vie. La jeune vierge lui en donna tant, que le pauvre oiseau mourut dans son sein.

Mara, en proie à la douleur, le pressait contre ses lèvres. La jeune fille, froide

comme l'eau du torrent, levait ses yeux au ciel et lui demandait grâce : la lune, resplendissante et sereine, était environnée d'étoiles.

La solitude remplissait la terre d'un mystérieux silence, silence digne du grand tombeau de la vie.

La jeune vierge ressentit alors une douleur profonde : elle voulut pousser des cris, et sa voix ne se fit point entendre ; elle voulut pleurer, ses yeux lui refusèrent des larmes ; elle tomba morte, du bord de la grotte dans les profondeurs de l'abîme.

De ses cendres naquit le jaguey, qui étend ses bras et couvre d'ombrage la largeur de l'entrée.

Une fois par an l'arbre se couvre de fleurs, de fleurs blanches comme l'oranger et odoriférantes comme le lis. Ce jaguey est le corps de Mara ; le parfum des fleurs, l'âme de l'Indienne. Chaque année, à l'anniversaire de sa mort, des pleurs se font entendre du fond du Cangre ; et alors, à la clarté de la lune, une colombe, blanche comme la neige, les

accompagne de son mélancolique roucoulement.

Pauvre Indienne! Elle eut compassion d'un esprit infortuné, elle lui donna les blanches fleurs de son âme si pure, et elle a été transformée en jaguey.

Telle est la tradition de Mara, descendante du cacique Catobanama.







ARAN ET AITORVIC MARIMARI

MARAN ET AITORVIC MARIMARI

Les branches du Bio-Bio prennent naissance non loin du volcan d'Antuco et divisent les territoires du Chili et d'Arauco.

Le volcan se trouve à l'est de la Conception; d'épais tourbillons de fumée annoncent sa mystérieuse existence.

Quel feu inextinguible nourrit ses entrailles? Pourquoi Dieu enferme-t-il ce brasier ardent au fond de son cratère? Quelle

est la cause de l'intermittence de sa vie extraordinaire ?

Ses éruptions ont, par une étonnante fatalité, été toujours pour les Indiens les préludes de grands événements.

S'il est en fureur lors de la nouvelle lune, ils croient que Dieu bénit les tribus et qu'il versera sur elles la paix et l'abondance ;

S'il s'éteint au déclin, qu'il lance sur le monde l'esprit de discorde et de guerre.

Le volcan était couronné par des nuages de fumée épaisse qui sortaient à torrents de son cratère, et la lune naissante et majestueuse inondait la terre de sa clarté.

Une tribu de Moluches se reposait sur le flanc de la montagne et se préparait à la marche. Elle était commandée par le cacique Lallin-Clou, l'araignée noire.

Une autre de Ranqueles s'avançait des bords du fleuve Rouge. Elle était commandée par Pullu-Thapi, l'âme d'Agi, l'Indien le plus brave des Andes.

Une autre de Thehuelches, de ceux qui occupent les montagnes et les pampas, et

qui se retranchent dans les déserts sans eau ni arbres qui bordent la côte de Saint-Georges, s'avançait rapidement sous la conduite de Caine-Buta, le grand ennemi.

Des bors du fleuve Cauten étaient partis, turbulents et joyeux, les bataillons de Them-Cani, le vieil ami, le plus noble des caciques. Il était chef de sa race par son origine royale, et par sa sagesse, sa valeur et sa force d'âme.

Ces tribus venaient camper sur les bords du lac de Nahuel-Huapi. Elles venaient y célébrer le grand traité de paix, et les sauvages guerriers présageaient d'heureux jours en voyant à la clarté de la lune les épais nuages que vomissait le mont Antuco.

Aitorvic, l'étoile de la tribu, accompagnait son père Them-Cani. Délicate comme le jasmin, mélancolique comme le chant du rossignol, innocente comme la tourterelle dans son nid, qu'elle était belle!

A dix-neuf ans, la couronne de l'hyménée devait l'unir pour toujours au cacique Pullu-Thapi.

Son mariage devait sceller le pacte des innombrables races qui peuplent les Andes, et de ce pacte devait naître une alliance perpétuelle et une paix bienfaisante.

Tout se préparait pour le moment solennel.

Les tribus des Andes, des bords de la mer, des pampas, des gorges du Cauca-Mujida, des versants du fleuve Rouge et du Zalaza; les tribus qui avoisinent la Conception et l'embouchure du fleuve Noir, qui coule de l'est à l'ouest entre la Patagonie et la République Argentine, toutes venaient sous la conduite de leurs caciques.

La nuit était fraîche et paisible; la lune et les étoiles brillaient du plus vif éclat sur l'azur des cieux. Les herbes odoriférantes qui croissent sur les flancs de la montagne embaumaient l'air, et les bords du cratère étaient enflammés comme un anneau de feu.

Them-Cani, dans une de ses batailles, avait recueilli du milieu des cadavres ennemis le corps d'un capitaine à qui une flèche empoisonnée avait traversé la poitrine. Le

cacique, plein de pitié, lui donna des herbes contre le poison; de longues semaines s'écoulèrent, et le captif finit par guérir.

Le capitaine tendit une main amie au noble Them-Cani, devint son compagnon, et le suivit dans les combats contre les Patagons.

Them-Cani offrit au capitaine de le reconduire dans sa patrie, de partager avec lui ses trésors; il ne savait comment consoler la tristesse de son ami.

C'était le soir du jour marqué pour la grande alliance. Le capitaine était assis sur le bord silencieux du lac de Nahuel-Huapi et il s'entendit appeler par une voix craintive.

Une Indienne, des plus belles et des plus délicates, et rapide comme une flèche, se précipite, inondée de larmes, au cou du captif.

— Capitaine, lui dit-elle, tu veux m'abandonner pour toujours! Tu désires me voir mourir! Si tu t'éloignes d'ici, ce n'est que dans l'éternité que tu me reverras : la douleur fermera mes yeux. Hélas! je sens

une tristesse si grande qu'elle me laisse à peine respirer !

— Il le faut, Aitorvic, lui répond le capitaine. Ton union avec Pullu-Thapi doit terminer la guerre sanglante des tribus. Pullu-Thapi t'aime. Je m'éloignerai de ces contrées pour que tu sois heureuse et que les tribus te bénissent.

— Non, amour de mon âme, répondit l'Indienne, non : ce cœur bat et vit pour toi, pour toi seul... Loin de toi, la lumière que voient mes yeux est obscure ; loin de toi, l'air que je respire m'étouffe. Ne m'abandonne pas, parce que ton adieu sera le dernier moment de ma vie !

— Aitorvic, la trahison et l'ingratitude ne sont jamais entrées dans mon âme. Ton père m'a donné l'hospitalité dans sa tente, et sans mettre une gaze entre ton lit et le mien. Il s'est confié dans l'ami qu'il a laissé dormir au foyer de son innocente fille, pure comme un ange. Il a bien fait, parce que mon âme est comme la sienne. Hélas ! tu voudrais me déchirer le cœur en m'entraînant vers l'in-

gratitude et le crime ! Le ciel a mis un abîme entre nous. Cette lune, ces étoiles, je ne les verrai pas plus longtemps sur les bords du Nahuel-Huapi ! Pour toi, ange béni de mon cœur, c'est la dernière fois que tes oreilles entendent ma voix. Mais éternellement, dans la solitude de mon âme, j'écouterai ton accent doux comme le miel, et ton sourire et tes larmes, je les emporterai dans la tombe. Aitorvic, adieu ! que le Seigneur te bénisse !...

Il déposa sur son front un baiser avec la tendresse d'un père, d'un frère, d'un ami, d'un amant, et il s'éloigna de l'Indienne qu'il regardait à travers les larmes dont ses yeux étaient inondés.

Aitorvic pencha la tête, pâle comme un lis.

— Au revoir dans le ciel ! s'écria-t-elle en tombant à terre presque morte.

Le capitaine s'éloigna de Nahuel-Huapi en suivant les bords du fleuve Noir.

Them-Cani, caché derrière un tertre, l'arc et la flèche en main, écoutait les amants

infortunés. Sa main lâcha la corde, et, au départ du capitaine, il assista à la douleur de sa fille qu'il vit tomber évanouie.

Le capitaine, sans retourner la tête, descendait, rapide comme un daim, les bords du fleuve.

Them-Cani allait l'appeler; mais, chef des Aucas, il était engagé avec les tribus Huelches, et Moluques, et Nancheles; et le lendemain matin, Aitorvic devait être l'épouse de Pullu-Thapi.

L'Indien contemplait sa pauvre fille étendue sur l'herbe.

Quelques instants après, il la vit se relever et regarder tremblante de tous côtés.

Them-Cani l'appela, mais Aitorvic, en proie à la douleur, s'approche du fleuve et se précipite dans sa profondeur.

De la hauteur où il se trouvait, Them-Cani ne pouvait s'élancer dans le courant impétueux. D'un autre côté, il fallait marcher un certain temps pour arriver au bord du fleuve. Du haut du tertre, il éclata en cris lamentables..... Et pendant ce temps,



sa fille descendait entraînée par les flots et enveloppée dans l'onde écumeuse.

L'infortunée s'était précipitée dans le fleuve pour y trouver la mort. Tantôt elle reparaissait à la surface, tantôt les ondes la poussaient contre les rochers, et le torrent l'avait déjà entraînée fort loin.

Them-Cani suivait les bords en jetant des cris qui troublaient la quiétude profonde de la nuit. Il ne pouvait s'élancer dans les flots, parce qu'il ne savait où se trouvait sa fille.

La lune était claire; il semblait que le soleil éclairait la terre : partout régnait un immense silence.

« Aitorvic, Aitorvic, ange de mon âme, prends pitié de ton père! » s'écriait le cacique.

Le cacique eût voulu par ses plaintes pénétrer les profondeurs du fleuve et attendrir sa fille par sa douleur; mais l'infortunée avait perdu tout sentiment, et les flots la roulaient vers la mer.

Dieu voulut que le corps de la mourante

reparût quelques instants à la surface, comme un cygne endormi sur le courant.

Un homme assis sur le rivage l'aperçut et se précipita dans les flots. Il lutta contre le courant, plongea de tous côtés comme un poisson, et, quelques moments après, il reparut avec le corps d'Aitorvic.

Them-Cani, qui s'était placé plus bas pour disputer aux ondes le trésor de son cœur, vit celui qui s'était élancé dans le fleuve revenir à terre avec son précieux fardeau.

Il remonta le courant jusqu'à l'endroit où il s'était assis sur l'herbe, et Them-Cani l'aperçut tenant sa fille appuyée sur son cœur, rappelant sa chaleur par son poncho dont il la recouvrait, et mouillant son front de larmes que son âme semblait distiller goutte à goutte.

Them-Cani assistait, au travers des arbres, à cette scène déchirante et sublime.

La fille du cacique commença à respirer; elle ouvrit les yeux, et l'étonnement se peignit sur sa physionomie.

L'Indienne crut s'être réveillée dans

l'éternité. Elle enlaça ses bras au cou du capitaine; elle le regarda silencieuse avec cette mélancolie sublime que le pécheur ne connaît point, qui est la vie de l'innocence éprise d'amour, mélancolie céleste qui doit être l'esprit de Dieu et qu'on ne peut définir sur terre; mélancolie que sentent les âmes justes aux heures où la douleur vient durement les étreindre, alors que l'espérance s'envole et qu'il n'y a de consolation que dans la charité céleste; mélancolie qui est l'idée du pardon et de la miséricorde divine.

Them-Cani voulut s'avancer et presser dans ses bras un ami si noble et si cher; mais il craignit que sa voix ne trahît sa présence, et, comme c'était une âme forte, il resta immobile et caché parmi les herbes.

Aitorvic éclatait en sanglots; comme une folle, elle baisait le front du capitaine; enfin, se mettant à genoux, les mains jointes, les yeux inondés de larmes, elle lui dit d'une voix déchirante :

— Ton adieu sera le dernier moment de ma vie. Reviens, ô mon amour! à la tente de

em Cani. Je lui dirai que je t'adore! Ton sera le dernier moment de ma vie.

Le capitaine lui répondit d'une voix nentable, étouffée par les sanglots :

— coute-moi, étoile de la tribu d'Auca : levais être cause que Them-Cani verse une seule larme, je udirais ta mémoire. Si tu veux que te bé isse, que tes souvenirs soient l e âme, jure-moi que tu vivras po solation de ses vieux ans. Tu dois r finir la lutte sanglante qui rem uil et de désolation les sommets des Andes, les pampas et les plaines fertiles. Le ciel l'a ainsi permis. Que la volonté de Dieu s'accomplisse! Vis pour que je bénisse ta mémoire jusqu'au dernier moment de mon existence. Tu me le jures, Aitorvic de mon âme?

— Oui, je te le jure, répondit l'Indienne, comme si elle faisait un effort surhumain.

Le capitaine la plaça sur ses épaules, l'emporta, et au lever de l'aurore il arriva à la tente de Them-Cani qui, frappé d'étonnement, les suivait protégé par l'obscurité.

— Adieu ! lui dit-il en la laissant à la porte de la maison paternelle. Que l'ange du Seigneur te garde ! Mets à ton cou cette médaille de la Vierge. Ne m'oublie jamais ! Adieu ! jeune cacique ; adieu, pauvre ange de mon cœur !

La jeune Indienne retenait le capitaine dans ses bras, sans lui rien dire. Elle pleurait, elle pleurait abondamment ; elle le regardait avec une douleur infinie..... Puis, désolée, elle dirigea ses pas vers le hamac de son père.

— Jeune cacique, rappelle-toi ton serment, lui cria le capitaine pendant que la jeune fille, retournant la tête à chaque pas, comme éblouie par un éclair, élevait au ciel ses mains jointes et suppliantes, invoquait la pitié de cette âme si forte, si loyale et si généreuse.

Elle resta quelque temps au fond de la tente en suivant de ses yeux les pas rapides de cet homme qui traversa bientôt le fleuve pour ne revenir jamais plus ni à la tente, ni aux bords du Nahuel-Huapi.

Them-Cani lui cria alors :

— Attends, que je te presse contre mon cœur !

Le capitaine se jeta dans les bras de son ami. Il y eut quelques instants d'un silence éloquent.

— Si je pouvais te donner ma couronne, lui dit l'Indien tout ému, je la mettrais à l'instant même sur ta tête. Si je n'avais promis à Pullu-Thapi la main d'Aitorvic, et si de son union ne dépendait la paix des tribus, elle serait ton épouse ; et le cacique des Aucas, le consolateur de mes dernières années, ce serait toi.

Mais les tribus réunies aux alentours du Nahuel-Huapi attendent la chute du jour pour célébrer le pacte solennel. Les Huelches sont terribles. Le feu ravagerait les plaines où règne la paix, et le sang coulerait à torrents ; les veuves et les orphelins me maudiraient si, à cette heure, Aitorvic ne venait réaliser ma promesse.

Que la volonté de Dieu s'accomplisse ! Tu es bon, et tu connais jusqu'au fond de

mon cœur, puisque tu as vécu sous ma tente.

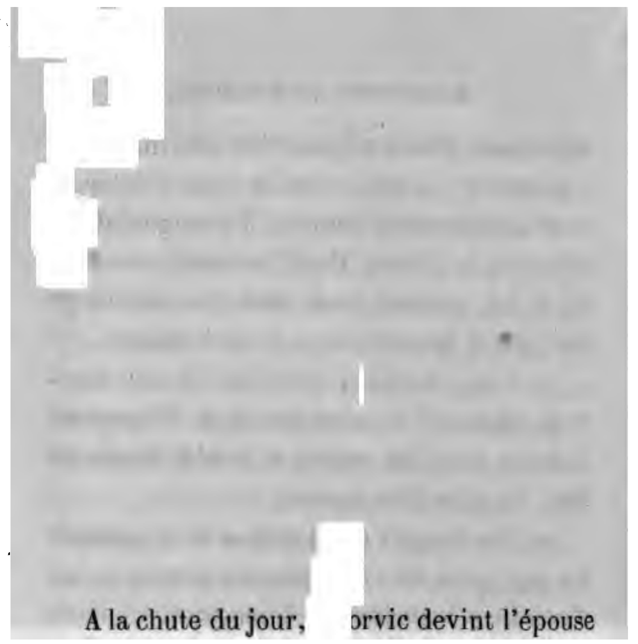
L'amour de mon âme et celui d'Aitorvic ne te manqueront jamais. J'enseignerai ses enfants à te bénir. Tout l'or que je possède est à toi, comme tous mes troupeaux; et tout ce qui m'appartient, je te le donne.

— Non, cacique, garde-le et sois heureux, répondit le capitaine plein d'émotion; je rentre dans ma patrie, et je n'ai besoin de rien. Ne m'oublie jamais.

— Que le ciel t'accompagne et te protége! Un jour peut-être je te payerai ma dette, lui répondit solennellement le cacique.

Ainsi se séparèrent ces deux bonnes âmes.

Le cacique revint à Nahuel-Huapi, et le capitaine franchit les frontières de la Conception, et, quelques heures après, il s'embarqua pour l'Europe dans le port de Tabcaguano.



A la chute du jour, orvic devint l'épouse de Pullu-Thapi. Elle arriva devant le cacique pâle comme la mort : les tempêtes de la douleur avaient brisé les feuilles du lis, et le lis était flétri !

Les jeunes filles l'accompagnèrent jusqu'à l'entrée de la chambre nuptiale en jetant des fleurs sous ses pieds.

Pullu-Thapi était saisi d'étonnement et Them-Cani regardait avec mélancolie.

Les tribus remplissaient les airs de leurs chants d'allégresse ; elles dansaient autour

des époux. La nuit était douce et le ciel azuré.

Hélas ! le ciel !... que de fois il est serein ! que de fois en souriant il abandonne le naufragé au milieu d'une mer remplie d'ouragans?... Alors, où est l'espérance ? En Dieu... oui, en Dieu !

La jeune vierge entra dans le lit nuptial, se coucha sur des plumes légères de marabout... et se réveilla dans l'éternité.

Elle fut épouse pour arroser de ses larmes le chemin du lit nuptial à la tombe.

L'ange, en sentant la chaleur étouffante d'un cœur étranger, en proie à la détresse, ploya ses ailes, au lever du jour.

Elle cessa d'être vierge pour mourir martyre, suffoquée par une douleur infinie, et elle dirigea son vol vers la région éternelle des bienheureux.

Hélas ! dans cette région incompréhensible pour celui qui n'a pas de foi, combien de victimes relèveront leur front couronné de jasmins, de roses et de lis !... combien de fronts seront marqués du sceau de la

douleur et du martyre!... combien d'anges condamnés à l'enfer de la peine, par l'ambition, la vanité et l'ignorance brutale des mortels!...

Il n'y a point de consolation, point de larmes, rien où l'on puisse chercher un refuge.

Le silence de la tombe et la demeure d'un Dieu miséricordieux, voilà l'avenir des âmes infortunées!

Avenir vague et grand, mais plus doux que celui de s'étouffer, sans mourir, plein de honte au milieu du dégoût et dans la dégradation de l'esprit, au milieu des nauséabondes caresses d'une âme stupide, indifférente ou antipathique.

Les caciques jurèrent sur le cadavre d'Aitorvic une paix éternelle. Ils le portèrent sur leurs épaules au Cauca-Mugida, l'ensevelirent au milieu de sables d'or et fermèrent l'entrée du tombeau par une pierre de granit qui subsiste encore sur ce sommet. Puis chaque tribu rentra dans son sauvage territoire, laissant la victime de son union en-

fermée et solitaire jusqu'au jour du jugement éternel.

Le dard de la douleur resta cloué au cœur de Them-Cani. Les souvenirs de sa fille venaient à chaque instant attrister son âme. Rien ne pouvait consoler ce père infortuné. Les mois et les ans s'écoulaient, et le temps, dans son cours, rendait sa vue plus faible, sa main plus débile. Son unique consolation, l'idée de la mort, remplissait jour et nuit son cœur affligé.

Livré à ces méditations et à la tête de sa nombreuse tribu, il s'approchait un jour des frontières de la Conception et se préparait à la guerre contre les dominateurs étrangers.

Tout à coup sa tribu se groupe : Lallin-Clou et ses Indiens étaient cachés dans l'épaisseur des bois; protégés par les vallées et les grottes obscures, ils attendaient l'ennemi.

Them-Cani fait avancer sa troupe jusqu'aux frontières mêmes de la Conception.

Les Huelches et les Patagons étaient innombrables, et, malgré leur nombre im-

mense, il semblait qu'il n'y avait pas un seul mortel dans ces épaisseurs sablonneuses.

Le calme était profond : l'agitation des herbes, le silence des rossignols, le va-et-vient des torches enflammées, pouvaient seuls faire connaître l'embuscade des sauvages.

Une caravane espagnole s'avançait sans crainte; le nombre de ceux qui la composaient était grand. Ils venaient avec solennité, les épées au côté, les arquebuses suspendues aux épaules : c'était plutôt en fête qu'en guerre qu'ils accompagnaient le vénérable évêque du Chili, qui avait franchi la frontière pour visiter les peuples et administrer aux fidèles le sacrement de la confirmation. La caravane était arrivée au milieu de la vallée. Alors, sur un signal de leurs chefs, les tribus cachées descendent des sommets, sortent des étroits sentiers et, avant que les Espagnols qui entouraient l'évêque aient eu le temps de dégainer le fer, ils les enveloppent d'une nuée de dards au milieu de cris sauvages. Tous furent massacrés...

Percé par une flèche, le vénérable évêque était aussi tombé; Pullu-Thapi le tenait sous ses pieds, et se préparait à lui traverser le cœur quand Them-Cani para le coup.

« Arrête-toi, cacique, lui dit-il d'une voix de tonnerre, cet homme est mon ami; les ans n'ont pas effacé de mon cœur sa douloureuse mémoire. »

L'évêque, revenu de son étonnement, fixa les yeux sur le sauvage qui le couvrait de son poncho, pour que les flèches des Patagons ne pussent le blesser. L'évêque, qui n'était autre que le capitaine Maran, reconnut Them-Cani et se jeta dans ses bras.

Les Indiens, qui s'étaient partagé les dépouilles de la caravane et qui s'étaient déjà revêtus, les uns des habits pontificaux et de la mitre, les autres des aubes des chanoines et des acolytes, ou des uniformes des soldats, regardaient avec étonnement Them-Cani et cet homme qu'ils étaient déjà disposés à brûler vif.

Pullu-Thapi et Lallin-Clou voulaient le tuer, mais la tribu de Them-Cani l'entoura

avec la rapidité de l'éclair et, en un clin d'œil, elle forma une muraille impénétrable de piques et de flèches qui le protégèrent contre l'attaque que préparaient les Huelches et les Patagons.

La paix allait être rompue.

— Pourquoi ta tribu nous barre-t-elle le passage avec ses armes? dirent à Them-Cani les caciques pleins de rage. L'amitié entre frères n'existe-t-elle déjà plus? La vieille haine recommence-t-elle?

— Cette paix ne sera pas rompue, répondit Them-Cani, ténébreux comme la tempête. Elle me coûte la vie de ma propre fille, et, s'il le faut, je la scellerai de nouveau de mon sang; mais celui que vous voulez sacrifier est mon ami : il m'a accompagné dans les combats aux jours de ma jeunesse, il a dormi dans ma tente, et vous ne le toucherez pas tant que le sang coulera dans mes veines.

— Il mourra, reprit Pullu-Thapi, furieux comme un tigre; il m'a condamné à l'abandon éternel et je le brûlerai lentement, à petit

feu, sans le quitter des yeux jusqu'à ce qu'il soit réduit en cendres.

— Il ne mourra pas, s'écria le noble Them-Cani d'une voix terrible et prêt à viser avec sa flèche le cœur de Pullu-Thapi. Il ne mourra pas; il a sauvé ma fille des ondes du fleuve Negro. Si j'ai été l'être le plus malheureux de ces montagnes en permettant qu'Aitorvic fût ton épouse et que ce mariage cimentât la paix des tribus, tu ne le tueras point, ni toi, ni personne.

— Le sang coulera à flots, s'écria dans sa frénésie Pullu-Thapi, qui appela sa tribu.

— Il coulera à torrents, lui répondit Them-Cani, qui donna à ses Indiens le signal de la guerre.

— Consultez les anciens avant de décocher la flèche de l'arc, leur dit Lallin-Clou en s'interposant entre les deux chefs terribles.

Les caciques se tenaient silencieux. Sur le front de Pullu-Thapi on lisait la vengeance, sur celui de Them-Cani le calme d'une âme résolue.

« Que les anciens décident, » s'écria Pullu-

Thupi, taciturne et maudissant entre ses dents par l'âme de son père.

Les anciens se réunirent pour porter leur jugement.

L'évêque Ibaran était devant eux : il les regardait impassible. A son côté se tenait Them-Cani, comme l'ange de la justice éternelle, le trait dans sa main; et les chefs inquiets se préparaient au combat.

Après une longue délibération, le plus âgé des Indiens se leva et dit d'une voix solennelle :

— Jouons le grand patio (prêtre) à la chueca.

— Et qui le gardera pendant que durera la partie? demanda Them-Cani.

— Toi, qui es le plus juste et le plus loyal des Aucas, répondit le vieillard.

Alors Them-Cani fit élever, au milieu de la vallée, une petite cabane où il protégea l'évêque et contre les rayons du soleil et contre les flèches des Indiens.

— Ami, lui dit-il en l'y laissant, ma tribu te garde; je vais à présent jouer ta vie contre les miens : demande à Dieu de me donner

la chance... » Et il se dirigea vers le lieu où l'attendaient avec impatience Pullu-Thapi et Lallin-Clou.

Les tribus formaient un cercle immense. D'un côté étaient assis ceux qui servaient de juges, vis-à-vis avaient pris place les anciens avec les chefs autour d'eux.

Il régnait une rumeur infernale ; la plaine ressemblait à un gouffre de tourmentes épouvantables. A ces cris et à cette agitation vous eussiez dit le bruit confus de la mer en courroux.

Quand Them-Cani entra dans l'enceinte, il se fit un profond silence.

— Them-Cani, lui dirent les caciques, tu jures que, si tu perds la partie, le patio nous appartiendra ?

— Je le jure, répondit l'Indien en lançant sur eux un regard terrible.

— Et nous aussi, nous jurons d'accomplir ta volonté, si tu gagnes, répondirent l'un après l'autre Lallin-Clou et Pullu-Thapi.

On traça alors les trois grandes lignes du jeu : au centre de celle du milieu, on plaça

l'os à qui chaque coup de masse devait faire franchir les deux intervalles égaux marqués à droite et à gauche. Celui-là gagnait la ligne dont le coup lançait l'os hors des lignes tracées. Comme l'adversaire, à ce jeu, en voyant donner le coup, pouvait le parer en recevant l'os soit au ras de terre, soit en l'air, et le renvoyant avec une impulsion égale ou plus grande, il fallait, pour triompher et lancer l'os hors des limites, une agilité et une force extraordinaires.

La partie se faisait en cinq lignes. Elle commença au milieu du plus grand silence et de l'attention la plus vive.

Les uns étaient tenus en suspens par le respect dû à la vertu de Them-Cani, les autres par le spectacle de voir la vie d'un homme jouée à la chueca, tous par l'idée que de cette partie pouvait dépendre la paix ou la guerre des tribus.

Pullu-Thapi se plaça au milieu du cercle; son coup terrible fit sauter l'os lancé comme un éclair; et il eût dépassé la ligne, si Them-Cani, aussi léger que le vent, ne l'eût arrêté

et ramené au centre. Mais Lallin-Clou le reçut et, d'un coup vigoureux, le lança hors de la ligne.

Les quatre premières lignes furent beaucoup et longtemps disputées. Pullu-Thapi en gagna deux, deux autres Lallin-Clou et Them-Cani.

La vie de l'évêque dépendait d'une ligne. Them-Cani avait le front soucieux, dans ses yeux se peignaient l'agitation et l'inquiétude.

— Le sort pourrait-il m'abandonner! s'écria-t-il en levant les yeux au ciel, et, comme un éclair, il alla, avant de disputer la dernière ligne, à la cabane où se trouvait l'évêque.

—Ami, lui dit-il, ta vie dépend d'une ligne: demande à Dieu de me protéger et de donner de la force à ce bras tremblant et affaibli par les ans.

— Que le jeu continue, lui répondit l'évêque, Dieu te protégera.

Et Them-Cani rentra dans le cercle; les caciques impatients l'attendaient, et ceux qui immolaient les victimes aiguisaient déjà la hache du sacrifice.

Le trouble agitait l'âme des spectateurs; les rides du visage de Them-Cani annonçaient la guerre.

C'était à Lallin-Clou qu'il revenait de donner le coup sur l'os pour la dernière ligne. Il le fit voler avec force dans les airs. Mais Them-Cani l'arrêta dans sa course, et le coup qu'il lui donna fut tel qu'il le brisa en deux morceaux, en le lançant des deux côtés au delà de la limite.

La multitude éclata en applaudissements et en cris de joie.

« La vie du grand patio t'appartient, lui dirent les caciques en concentrant leur désespoir; fais de lui ce que tu voudras. »

Them-Cani vola à la cabane où il trouva l'évêque à genoux, en prière, et résigné à mourir.

« Je t'ai sauvé, lui dit-il, le cœur ivre de joie : monte sur la croupe de mon cheval et passons promptement la frontière avant que la haine de Pullu-Thapi recommence. »

Ils marchèrent huit heures sans s'arrêter, et le neuvième, au point du jour, Them-

Cani entrait dans sa grande chaumière d'Arauco.

« Grand patio, lui dit-il, tu es hors de danger. Repose-toi maintenant dans mon hamac, mange mes pommes, et dors. »

L'évêque prit cette nourriture frugale, et la tristesse remplit son cœur quand il vit abandonné le lit où tant de fois il avait béni Aitoryic en fermant les yeux au sommeil.

Them-Cani, silencieux, l'observait :

— Pauvre ami! dit-il, en lui baisant tendrement les mains; tes souvenirs te brisent, comme moi..

— Oui, répondit l'évêque : ils ont été la cause de la tristesse de ma vie, et avec eux je descendrai dans la tombe.

— O ma pauvre fille! s'écria l'Indien, fondant en larmes. Hélas! le ciel l'a voulu ainsi!

— Respectons la volonté de Dieu, dit l'évêque en baissant la tête.

———

À la chute du jour, l'Indien fit monter de nouveau son ami sur la croupe de son cheval et, franchissant la frontière, il entra vers minuit dans la ville de la Conception. De là il accompagna l'évêque à Santiago, et le bon pasteur, pleuré comme mort, vint, entouré de son peuple, à la cathédrale faire sa prière à l'autel de la Vierge.

Là l'Indien le quitta, et avant de partir il lui dit :

« Grand patio, deux fois je t'ai sauvé la vie : maintenant tu es près de moi ; du sommet des Andes je veillerai sur toi, prie le Seigneur Dieu que ma pauvre Aitorvic soit heureuse. »

De nombreuses années s'écoulèrent, et chaque printemps l'évêque recevait deux petits lamas qui venaient de naître, cent plumes d'autruche, pleines de grains d'or, que lui envoyait Them-Cani, comme tribut et preuve de son invariable amitié.

En 1712, un grand tremblement de terre ébranla le Chili ; la ville de Santiago le ressentit.

L'évêque venait de la cathédrale à son palais par une galerie souterraine qui mettait son appartement en communication avec la chapelle du grand autel.

Le tremblement eut lieu au moment de son passage ; la voûte qui formait le souterrain s'écroula et ensevelit l'évêque.

Les fidèles le cherchaient ; personne ne pouvait deviner où il était, et sa disparition étonnait tout le monde.

L'envoyé de Them-Cani qui portait les présents se trouvait à la porte du palais. En apprenant la nouvelle de la disparition, il vola comme un éclair à la frontière.

Vingt-quatre heures après, monté sur un cheval noir, Them-Cani entrait dans la ville de Santiago.

Il visita la maison épiscopale, parcourut cent fois la cathédrale dans toutes les directions. Tout en méditant, assis devant l'autel de la Vierge, il se rappela qu'il y était arrivé

la première fois guidé par l'évêque au moyen d'un passage souterrain conduisant de sa demeure à l'autel.

Il se dirigea alors vers la porte par où il était entré et il la trouva fermée. Il appela, mais en vain...

Il revint au palais voir si la porte de sortie était ouverte ; il la trouva aussi fermée.

Sa pénétration lui fit jeter les yeux sur le sol, et il crut distinguer les marques des pas d'un homme.

« Ah! dit-il, celui qui est entré n'est pas sorti. Mon ami est dans le souterrain. »

Sur son indication, on commença des fouilles dans toutes les directions. Déjà le jour venait, et l'on n'avait pas encore rencontré l'évêque.

Them-Cani creusait la terre comme un désespéré là où son intention l'avait dirigé. Enfin il détacha les pierres qui fermaient la voûte du passage, et, comme un serpent, il se glissa dans le souterrain.

« Ami ! » s'écria-t-il quand il fut dans l'intérieur, et sans crainte de voir la voûte ache-

ver de s'effondrer; ami, où es-tu? répétait-il dans son affliction.

Mais personne ne répondait.

Alors il s'étendit, et, appliquant son oreille contre la terre, il entendit, au loin et presque imperceptible, le soupir d'un homme qui agonisait.

« C'est lui! » dit-il en saisissant de nouveau la pioche et en écartant avec une incroyable activité les décombres qui l'empêchaient d'avancer.

A peine avait-il rejeté les dernières pierres qu'il vit la voûte du souterrain s'effondrer avec fracas. Il jeta un cri d'effroi, de crainte qu'elle eût étouffé son ami.

Il pénétra comme un fou dans la galerie en ruine, sans s'inquiéter des crevasses de la voûte prête à s'écrouler de toutes parts.

Il avait fait cinq ou six pas quand il se heurta, dans l'obscurité, contre le corps de l'évêque, resserré entre deux pierres, presque mort de soif et de faim, sans connaissance et froid comme la glace.

L'Indien le retira des décombres aux

yeux de la population étonnée et qui le contemplait dans un religieux silence.

Le pasteur de Santiago resta plusieurs heures sans revenir à lui; enfin il reprit ses sens.

Them-Cani était à ses pieds, le regardant avec amour et versant des larmes.

— Que Dieu te bénisse, cacique! lui dit l'évêque en ouvrant les yeux. Je n'ai pas besoin de le demander, je suis sûr que je te dois la vie pour la troisième fois!

— C'est vrai, répondit l'Indien en imprimant un baiser sur son front; et je te l'ai sauvée pour ne plus me séparer de toi, parce que tu es mon unique consolation, et que depuis la mort d'Aitorvic je suis un pauvre vieillard abandonné.

Partout mon peuple me bénit; ma charité remplit les frontières de la Conception. Je maintiens la paix chez les tribus et je laisse les missionnaires prêcher leur Dieu dans les pampas désertes et sur les sommets les plus élevés des Andes.

Et Dieu sourit avec amour à ma tribu, et

personne ne pleure ni ne maudit l'heure de ma naissance.

Mais au milieu de tant de gloire, grand patio, j'ai dans le cœur une tristesse qui afflige mon âme depuis le lever du soleil jusqu'au moment où il disparaît de l'horizon.

Cette douleur infinie, cette solitude au milieu de ma grande tribu, personne ne l'allége. Je lève les yeux au ciel, et le soleil, la lune, les étoiles, la voûte immense qui s'étend sur ma tête, tout est désert pour moi.

Je porte mes regards sur la terre semée de villes et de montagnes, de volcans et de fleuves, de plaines fertiles et de fleurs, et l'air que j'y respire me suffoque.

Je cherche dans la vieillesse de l'homme et dans la jeunesse des vierges, dans l'enfant qui commence à ouvrir l'intelligence à la raison, la vérité et la consolation, et je ne les trouve point.

La terre que je foule me paraît un vaste cimetière; ses murs, les limites du monde; son toit, le ciel; ses vers rongeurs, l'humanité qui se traîne au milieu de la poussière

de son orgueil, de sa jalousie, de sa cruauté effroyable.

Je suis fatigué de souffrir, grand patio, je ne veux pas vivre davantage...

Mes yeux peuvent à peine voir, mes mains tremblent, mes pas commencent à être incertains, l'étourdissement m'achève. Je sens un dégoût profond, je n'espère en rien, je ne crois rien.

La science des anciens de ma tribu et la sagesse de tes missionnaires me font pitié.

Je sais que je ne sais rien; que tous les mystères de la vie et de la mort sont impénétrables, ainsi que tous les phénomènes qui forment la création et le monde visible et invisible, environné de toutes parts d'air, de lumière et de ténèbres.

Grand patio, tu es mon unique consolation, je veux que mes yeux se ferment à tes côtés.

L'évêque Maran, attendri, écoutait le sauvage si vénérable par ses ans, si beau par sa noble figure, si grand par les vertus et la sainteté de son cœur fort et sublime.

Il observa que le cacique, en prononçant les dernières paroles, baisait un objet qu'il portait au cou.

Les yeux de l'évêque avaient perdu la vivacité de la jeunesse, et ce n'était qu'avec peine qu'il distinguait les corps à une certaine distance.

— Que baisent si tendrement tes lèvres? demanda-t-il au cacique.

— Une pièce que ma pauvre Aitorvic portait sur son cœur et que, la nuit de sa mort, j'ai trouvée dans ses mains. Elle la baisait encore quand ses yeux fatigués voulaient fuir la lumière bienfaisante du soleil, roi du ciel et de la terre.

— Cacique, lui dit l'évêque, ce n'est pas là le Dieu de l'univers. Il te donnera la chaleur, mais ne te consolera pas de tes peines. Baise cette médaille qui est celle de la Vierge Marie.

C'est moi qui l'ai mise au cou d'Aitorvic, le jour où je l'ai retirée mourante des ondes du fleuve. Alors, dans mon affliction, j'ai cru que cette heure était la dernière de sa vie :

pour sauver son âme, j'ai pris l'eau du fleuve et je l'ai baptisée au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

Et dès ce moment, ta fille était chrétienne; elle est morte chrétienne, et elle sera placée au milieu des anges de la Vierge sainte.

Et moi, en la baptisant, j'ai fait, cacique, le vœu de me consacrer à Dieu, s'il lui sauvait la vie. Aitorvic a vécu, je l'ai laissée à la porte de ton foyer, et j'ai rempli mon vœu. Aujourd'hui, je suis évêque du Chili. Chaque jour, dans ma prière et dans la sainte messe, je supplie Dieu pour l'âme de ta fille.

Peu à peu, à mesure que parlait l'évêque, l'Indien baissait son corps, fléchissait ses genoux. Enfin, les mains tremblantes et suppliantes, les yeux baignés de larmes, il dit en baissant sa tête vénérable avec recueillement :

— Grand patio, baptise-moi aussi, pour que, avec toi et avec Aitorvic, je puisse jouir de cette gloire éternelle où habite ton Dieu qui console l'infortune, qui est miséricordieux, grand et infini.



